Tandy de Montravel

Jander Manger

Nan Regan

Robin Madison

JOURNAL

DU

TRAITEMENT

MAGNÉTIQUE

DE MADAME B....

JOURNAL

DU

TRAITEMENT

MAGNÉTIQUE

DE MADAME B....

Pour ſervir de ſuite au Journal du traitement magnétique de la D.lle N.... & de preuve à la Théorie de l'Eſſai.

Par M. T. D. M.

JANVIER 1787.

---

ex libris

A STRASBOURG,

A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

AVANT-PROPOS.

L'ACCUEIL que tous les partisans du magnétisme viennent de faire au journal du traitement magnétique de la D^lle. N., a suffisamment démontré la nécessité de ces sortes de journaux, dans un temps où le magnétisme est à peine connu, & où l'accord & la multiplicité des faits peuvent seuls lui donner quelque consistance. Il n'étoit aucun magnétiseur, sans doute, qui n'eût obtenu lui-même la plupart des faits que j'ai présentés dans le journal de la D.^lle N.: mais plus ces faits étoient merveilleux, plus ils devoient naturellement inspirer de la méfiance, & par là même ils ne pouvoient être trop appuyés par d'autres faits semblables, recueillis de toutes parts & dans le même temps. Ce ne sont point

des nouveautés que nous devons deſirer en ce genre ; & ſi chaque magnétiſeur préſentoit des réſultats abſolument nouveaux, ſi nous ne pouvions plus reconnoître dans le rapport de ces réſultats la marche ſimple & uniforme de la nature, quelle raiſon aurions-nous de croire aucun des faits en particulier, & que pourrions-nous conclure encore de tous ces faits iſolés & épars ?

Ce n'eſt donc point dans la vue de piquer la curioſité des magnétiſeurs, que je donne aujourd'hui le journal du traitement magnétique de Madame B. ; & quoique ce journal ſoit très-intéreſſant par lui-même, quoiqu'il contienne des obſervations nouvelles & utiles, il ne préſentera, cependant, quant aux principaux faits, rien qu'on n'ait pu voir déjà dans le journal de la D.lle N., & dans ceux que pluſieurs ſociétés nous ont donnés depuis. Mais, je crois, comme

je l'ai dit ſouvent, qu'un véritable ami de l'humanité, lorſqu'il a fait le bien, n'a rempli que la moitié de ſa tâche, s'il peut encore aider les autres à l'opérer comme lui en leur faiſant connoître les moyens qui lui ont le mieux réuſſi. Ce motif ſeroit ſuffiſant, ſans doute, pour m'engager à publier ce nouveau journal & les obſervations que j'ai été à portée de faire dans une ville où les Somnambules magnétiques ſont très-communs, & où le ſomnambuliſme s'eſt préſenté à moi ſous une infinité de formes. Une autre raiſon encore m'en fait une ſorte de devoir.

Je ne me ſuis point contenté juſqu'à ce jour de raconter des faits magnétiques, tels à peu près qu'on les retrouve chez preſque tous les ſomnambules; j'ai rendu compte encore des diverſes expériences que cet état nouveau m'avoit paru être ſuſceptible de fournir, & d'après ces expériences

ſaites avec ſoin, j'ai cru pouvoir haſarder quelques vues générales ſur la théorie du ſomnambuliſme. Ces idées conſignées dans l'*Eſſai ſur la théorie* ont rempli le premier but que je m'étois propoſé dans cet ouvrage, celui d'engager les magnétiſeurs à répéter les expériences qui me les avoient fournies, & j'ai ſu que tous leurs réſultats avoient été entièrement conformes aux miens. Mais le haſard m'ayant donné l'occaſion de les répéter moi-même avec le plus grand ſuccès, & le traitement de Madame B. ayant non-ſeulement confirmé mes premiers apperçus, mais ayant étendu conſidérablement mes idées, je crois devoir rendre compte des nouvelles lumières qu'il m'a procurées, à ceux des magnétiſeurs qui, trouvant les premières hypothèſes du moins plauſibles, avoient cru pouvoir adopter mes opinions.

Il eſt bien vrai qu'en magnétiſme

les faits ſont ce qu'il nous importe ſurtout de recueillir, & c'eſt ce qui a fait dire à quelques magnétiſeurs très-éclairés, ce que j'avois dit ſouvent moi-même, que les raiſonnemens les plus profonds, la théorie la plus ingénieuſe, ne ſeroient rien ſans le rapport & la réunion des faits : mais je ne crois pas pour cela, comme ces mêmes magnétiſeurs, qu'il faille nous en tenir à raconter ſimplement les faits, ſans nous permettre d'y joindre aucune réflexion; je penſe, au contraire, que ce ſera autant par la diſcuſſion des opinions, que par l'accord des réſultats, que nous pourrons parvenir un jour à connoître réellement le magnétiſme. La marche de l'eſprit humain eſt lente & graduelle, & toutes nos connoiſſances ne ſont devenues des vérités, qu'après avoir été long-temps voilées par des erreurs. Il y auroit ſans doute beaucoup de préſomption à nous flatter que nous dé-

couvrirons toutes les cauſes de ces effets merveilleux que nous commençons à peine à entrevoir : mais s'il faut qu'ici comme en tout on débute par des erreurs, ayons le courage de nous tromper, & payons ce tribut à l'humanité, pour les hommes plus heureux qui nous ſuivront.

Je ſais que le magnétiſme peut être l'appanage de l'homme ſimple comme celui de l'homme le plus inſtruit : les moyens qu'il nous offre ſont dans la nature, & ſans doute ils appartiennent à tous les hommes. Mais s'enſuit-il que l'emploi de ces moyens ne puiſſe pas être perfectionné, & peut-il l'être mieux que par une théorie déduite des faits? La terre ouvre ſon ſein au payſan le plus groſſier : mais ce ſont les recherches de l'homme plus éclairé qui fourniſſent à ce payſan des moyens de culture plus ſimples & plus fructueux. Je préférerois, ſans doute, en magnétiſme, comme en tout autre

objet de phyſique, une gazette de faits, à tout ſyſtème de théorie qui ſeroit préſenté ſans les faits. Mais que riſquons-nous à donner l'une & l'autre ?

Je ſuivrai donc dans ce journal la marche que j'ai ſuivie dans celui de la D.lle N. Je rapporterai les faits avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, je rendrai compte de toutes les obſervations que j'ai pu faire, & je joindrai aux obſervations & aux faits les réflexions qu'ils m'ont fournies. Je n'aurai pas plus ici que je n'ai eu dans l'eſſai ſur la théorie, la prétention de faire adopter mes idées ſyſtématiques: mais toutes les fois que de nouveaux faits, venant à l'appui des premiers, me paroîtront prêter plus de force à ces idées, je donnerai ces faits, non point comme une preuve ſuffiſante, mais comme un préjugé de plus en faveur de mon opinion.

Je ne nommerai perſonne, parce

que mon intention n'eſt point de me nommer moi-même. Ce n'eſt pas que quelques-uns n'aient prétendu que j'aurois dû faire connoître les perſonnes dont j'ai occaſion de parler; ils ont penſé que des noms reſpectables & connus auroient donné plus de poids au narré des faits, & qu'ils en auroient impoſé davantage aux incrédules : mais encore une fois, je ne veux point convaincre les incrédules; & les magnétiſeurs qui me liront, accoutumés à voir les mêmes faits, n'auront beſoin pour me croire que de leur propre expérience. Les incrédules de mauvaiſe foi, ceux qui ne voudroient pas s'en croire eux-mêmes ſur des faits qu'ils auroient eu ſous les yeux, ceux qui refuſeroient de voir des faits dans la crainte d'être forcés, malgré eux, à revenir ſur leur premier jugement, ceux-là me croiroient-ils mieux quand je leur nommerois mes acteurs & mes témoins ? Et s'il en eſt quelques-uns

aſſez ſutiles pour n'aſſeoir leur opinion que ſur des noms, leur conviction vaut-elle la peine que nous prendrions à l'obtenir ?

Je m'étois rendu à Strasbourg au mois de mai dernier. A portée d'une ſociété nombreuſe & compoſée d'hommes eſtimables que l'amour de l'humanité avoit réunis, & dont le zèle & l'activité ſe ſont fait aſſez connoître par le grand nombre de cures qu'ils ont opérées, je ne pouvois manquer de moyens de m'éclairer de plus en plus, & d'ajouter chaque jour de nouvelles obſervations à celles que j'avois déjà faites en opérant moi-même. Je ſuivois avec aſſiduité les travaux de cette ſociété reſpectable ; & ſi quelquefois j'étois forcé de reconnoître dans le lieu du traitement quelques-uns des inconvéniens que j'avois déjà indiqués, comme étant inſéparables de tout traitement raſſemblé, & dont j'aurai plus d'une fois occaſion de

parler encore, du moins pouvois-je voir que ces inconvéniens tenant à la nature même de la choſe, étoient conſidérablement diminués par le zèle infatigable des hommes éclairés qui dirigeoient celui-ci. Je jouiſſois ſur-tout dans les traitemens particuliers où quelques-uns de ces magnétiſeurs avoient la complaiſance de m'admettre ; c'étoit là que je retrouvois le ſomnambuliſme magnétique tel abſolument que je l'avois vu chez la D.lle N., & chacun des malades que je voyois ainſi confirmoit quelqu'une des idées que je m'étois formées ſur cet état.

C'étoit de cette manière que je me dédommageois de ne pouvoir magnétiſer, lorſque contre mon attente, je me vis engagé à entreprendre moi-même un traitement. J'aſſiſtois un jour à l'une des criſes de Madame F., magnétiſée par M. le comte de L.; je fus témoin d'une conſultation que cette

ſomnambule célèbre donnoit à M. B. & à Madame ſon épouſe. Je les voyois tous deux pour la première fois ; j'ignorois parfaitement quelle étoit leur maladie, & le peu de mots que leur dit Madame F. ne me mit guères mieux au fait : mais je ſentis naître en moi l'eſpoir de les guérir, j'abandonnai le projet que j'avois fait de ne point magnétiſer de quelque temps, & l'on va voir combien j'eus ſujet de m'en applaudir. C'eſt de Madame B. qu'il ſera queſtion dans ce journal ; il eſt à propos de faire connoître en peu de mots quel étoit ſon état à l'époque où je la vis pour la première fois.

Depuis près de quinze mois Madame B. dépériſſoit ſenſiblement, ſans que les médecins puſſent imaginer quelle étoit la cauſe d'un mal dont les ſymptômes cependant étoient bien capables d'allarmer. Elle éprouvoit des palpitations violentes & habituelles, des ſuffocations fréquentes, une

triſteſſe affreuſe, de longs évanouiſſemens, & des élancemens preſque continuels dans le côté gauche; elle avoit entièrement perdu le ſommeil & l'appétit, ſes règles depuis quelques mois étoient dérangées, ſa maigreur & ſon abattement, tout enfin dénonçoit en elle une maladie grave que les médecins, ne ſachant comment la définir, ſe contentoient d'appeler *vapeurs* (1), &

(1) Ce mot *vapeur* eſt devenu, dans la bouche de MM. les médecins, un mot générique par lequel ils déſignent un grand nombre de maladies nerveuſes dont ils ne connoiſſent point les cauſes, ſouvent très-différentes entr'elles, ou même oppoſées, & auxquels conſéquemment ils ne peuvent appliquer que des remèdes très-incertains; & cela n'eſt point étonnant. Ces Meſſieurs ne ſavent pas bien encore quelle eſt la nature de nos nerfs, quels ſont leurs rapports entr'eux & avec les autres parties de notre machine. Ils connoiſſent encore moins la nature du fluide qui nourrit, anime & vivifie ces nerfs, fluide qu'ils ont appelé vaguement fluide nerveux, ſans avoir jamais pu définir ni ſon origine, ni la manière dont il agit, ni les altérations dont il peut être ſuſceptible. C'eſt pour cela que toutes les fois que nous ſommes malades dans cette partie eſſentielle de notre organiſation, ces Meſſieurs diſent ſimplement que

pour

pour laquelle ils lui ordonnoient par intervalles quelques eaux minérales, le régime & l'eau de fleur d'orange. Tout récemment encore Madame B. ne voulant s'en rapporter qu'à elle-même des ſoins qu'exigeoient Monſieur ſon mari & ſes quatre enfans malades à la fois, avoit achevé d'épuiſer par de longues veilles le peu de forces qui lui reſtoient; & cette reſpectable mère de famille étoit prête à ſuccomber, lorſque ſollicitée par M. B. elle conſentit enfin à conſulter une ſomnambule, & à recourir au

---

nous avons des vapeurs; & ne pouvant attaquer la cauſe du mal qu'ils ignorent, ils ſont réduits à uſer de quelques palliatifs généraux qui, donnés indifféremment dans tous les cas, augmentent ſouvent le mal au lieu de le guérir. C'eſt ſur-tout dans les maladies de nerfs que le magnétiſme eſt un remède aſſuré, parce qu'il eſt rare que ces maladies ne procurent pas le ſomnambuliſme, & que les malades en cet état, guidés par un inſtinct qui ne ſe trompe point, peuvent nous faire connoître la ſource cachée du mal dans des cauſes qui auroient néceſſairement échappé à toute la pénétration du plus habile médecin.

magnétiſme, qu'elle ne connoiſſoit point encore, & auquel même elle ne croyoit pas du tout.

Ce ſut le 24 juin 1786 qu'elle ſe préſenta à Madame F. pour en être *touchée*. Cette ſomnambule ne ſoupçonna point la cauſe première de ſes maux; elle fut frappée ſeulement de l'irrégularité qu'elle vit dans la circulation du ſang, & elle indiqua pour cela quelques boiſſons tempérantes. Elle crut appercevoir auſſi de la foibleſſe dans l'eſtomac; mais elle ne donna aucun détail à ce ſujet. Sur le tout elle conſeilla à Madame B. de ſe faire magnétiſer régulièrement.

J'ai dit que le haſard m'avoit rendu témoin de cette conſultation. L'intérêt que devoit naturellement inſpirer une mère de famille réduite à l'état où je voyois Madame B., me porta à m'offrir pour la magnétiſer. La ſomnambule avoit paru craindre qu'elle ne tombât que très-difficilement en criſe

magnétique : mais plein de confiance au pouvoir de la volonté, convaincu par ma propre expérience que le meilleur ſomnambule peut ſe tromper quelquefois, j'aimai mieux croire que Madame F. avoit mal vu, & je fondai au contraire tout mon eſpoir ſur le ſomnambuliſme. On va voir que j'avois bien jugé. Mes offres furent acceptées, & M. B. qui connoiſſoit le magnétiſme, & qui ſavoit l'apprécier, m'ayant parfaitement ſecondé, j'entrepris un traitement qui bientôt devint très-intéreſſant, ſoit par les effets ſalutaires qu'il produiſit, ſoit par les phénomènes qu'il me préſenta à chaque inſtant, par les obſervations utiles qu'il me mit à portée de faire; ſoit enfin par le rapport que je trouvai entre ſes réſultats & les idées que je m'étois formées. C'eſt le journal de ce traitement que je donne ici. Je deſire qu'il ſerve à fixer de plus en plus l'opinion des magnétiſeurs ſur tout

ce que j'ai dit jusqu'à ce jour. J'avoue que la plupart des faits qu'il contient me paroissent confirmer merveilleusement mes idées de théorie : mais encore une fois, en rapportant ces faits avec exactitude, avec sincérité, je ne prétends nullement faire adopter mes opinions. Fondé plus que jamais à les conserver, ce sont néanmoins des doutes que je propose encore; & convaincu que le développement & la vraie connoissance du magnétisme demandent plusieurs siècles de travaux, je ne présente que des applications nouvelles de ce qui m'a paru être seulement probable, & non point des principes & des dogmes.

Le 24 juin & tous les jours suivans, jusqu'au 14 juillet, je magnétisai régulièrement Madame B., le matin à neuf heures, & l'après-midi à trois heures. Je suivis pour les procédés magnétiques ma maxime ordinaire, celle de magnétiser à grands courans,

de faire circuler conſtamment le fluide de la tête aux extrémités. Ne connoiſſant point quel étoit le genre de maladie que j'avois à traiter, je n'avois garde d'appliquer mon action de préférence à quelque partie du corps, & j'attendois que la nature m'indiquât elle-même, par quelque révolution apparente, le beſoin qu'elle pouvoit en avoir. Je renforçai mes procédés par une volonté forte & ſoutenue de guérir la malade, & ſurtout de provoquer en elle l'état ſalutaire du ſomnambuliſme.

Dès le premier jour ſes yeux furent fermés & collés, de manière qu'il ne lui fut plus poſſible de les ouvrir avant la fin du travail : mais ces yeux d'abord étoient parfaitement obſcurs & tels qu'ils ſont en ce cas dans l'état naturel. La malade entendoit tout, ſe reſſouvenoit après ſa criſe de tout ce qu'elle avoit dit ou entendu ; en un mot, quoiqu'elle eût les yeux

fermés forcément, & quoique d'après cet effet il me fût facile de reconnoître en elle un travail de la nature, je ne pus retrouver dans ce travail aucun des principaux caractères du somnambulisme magnétique.

Au bout de quelques jours les crises devinrent un peu moins imparfaites, sans que j'eusse rien changé à mes procédés, auxquels je tenois constamment. La malade m'avertissoit par fois que ses yeux toujours bien fermés devenoient plus clairs par intervalles: & je remarquai qu'ils l'étoient d'autant plus qu'elle m'avoit paru être plus fatiguée, plus accablée; d'autant plus aussi que je mettois plus de force & plus d'énergie dans ma volonté. Les jours suivans, & dès le 9 juillet, les yeux devinrent constamment plus clairs. La malade étoit loin cependant de voir encore dans son intérieur, elle entendoit encore ce qui se disoit au-

tour d'elle : mais je commençai à m'appercevoir qu'elle ſe perdoit par fois pendant quelques inſtans, & même elle n'avoit plus qu'un ſouvenir bien confus de ce qui s'étoit paſſé durant ſes criſes.

Toutes ces gradations dans le travail de la nature étoient infiniment intéreſſantes à obſerver & à ſuivre ; mais il ne faut pas croire cependant qu'elles fuſſent toujours bien marquées, & j'aurois eu peine aſſurément à en claſſer toutes les nuances. Elles varioient d'un inſtant à l'autre en raiſon d'une multitude de cauſes locales & accidentelles ; mais j'obſervois très-bien & en ſomme que ma malade avançoit chaque jour vers un ſomnambuliſme plus parfait. Cette remarque, en augmentant ma confiance, redoubloit auſſi l'action de ma volonté, & je ne doutai plus que l'époque des règles, temps où ma malade ſeroit plus fatiguée, ne

décidât enfin la criſe que je deſirois. On va voir qu'en effet je ne fus pas trompé dans mon attente. Les règles parurent le 14 juillet, & avec elles le ſomnambuliſme. Comme ce ne fut que de ce jour-là ſeulement que je jugeai néceſſaire de tenir un journal exact, c'eſt à ce jour auſſi que je commence à en donner les détails.

JOURNAL

DU

TRAITEMENT

MAGNÉTIQUE

DE MADAME B.....

LA criſe de l'après-midi de ce jour fut déjà moins imparfaite que n'avoient été toutes les précédentes. Ma malade m'en annonça une meilleure pour le lendemain, & de meilleures encore lorſqu'après le premier écoulement des règles, le ſang ſeroit devenu un peu plus calme. Elle me dit à ce ſujet que juſqu'alors ſes criſes n'avoient été ſi imparfaites, que parce que ſon ſang étoit trop agité, & que ſe portant au cœur avec trop de rapidité au moment où elle alloit s'endormir, ces ſecouſſes fréquentes la tenoient éveillée.

1786, Juillet 14.

Juillet 14. Cette crise dura près d'une heure, pendant laquelle je ne cessai de magnétiser comme à mon ordinaire. Les yeux de la malade, qui d'abord avoient été obscurs, devinrent plus clairs à mesure que le sommeil devenoit plus magnétique, & je remarquai que vers la fin de la crise, ils reprirent peu à peu leur obscurité, jusqu'à l'instant du réveil, où ils s'ouvrirent d'eux-mêmes & sans mon secours.

Les règles commencèrent à paroître immédiatement après la fin de cette crise.

Juillet 15. Le 15, j'appris que les règles s'étoient arrêtées vers neuf heures du matin, & Madame B. me dit qu'au même instant, & quoique le temps fût alors fort chaud, elle avoit éprouvé un froid très-marqué dans tout son corps. Je ne voulus pas cependant la magnétiser le matin, dans l'espoir qu'étant plus fatiguée elle en auroit une crise meilleure l'après-midi.

Le soir, en effet, à peine m'étois-je approché d'elle, & je commençois seulement à la magnétiser, lorsque ses yeux se fermèrent, & bientôt après elle entra en crise. Elle étoit parfaitement calme. Craignant de déranger le travail qui se faisoit en elle, je la magnétisai long-temps sans lui parler, jusqu'à ce qu'enfin elle-même prit la parole pour me

dire : — J'avois grand beſoin aujourd'hui d'être magnétiſée. — Aurez-vous une bonne criſe, lui demandai-je alors? — Oui : elle deviendra aſſez bonne vers la fin. — Indiquez-moi la manière dont je dois vous magnétiſer, pour vous faire plus de bien. — Il faut me préſenter de loin votre main, les doigts en pointe, & la faire deſcendre lentement de ma tête à mes genoux, vis-à-vis le milieu de mon corps. Cette manière *endort mon ſang & rend mes yeux plus clairs.* Juillet 15.

Après dix minutes de ce magnétiſme, m'ayant fait approcher devant elle, elle prit mes pouces qu'elle tint ſerrés contre les ſiens, non pas à pôles oppoſés, mais en croiſant ſes bras & me faiſant croiſer les miens. Elle appuyoit en même temps ſon front contre le mien. Elle reſta dans cette poſition pendant ſept à huit minutes ; puis me faiſant placer à côté d'elle, elle me dit de tenir une de mes mains à plat ſur ſon ventre, & l'autre main auſſi à plat ſur ſon front. Enfin elle me dit : *Laiſſez-moi ſeule à préſent, reſtez tranquille auprès de moi j'acheverai de m'endormir.*

Je repris enſuite mes queſtions. — Voyez-vous votre intérieur & le mien? — Non, pas encore : mais j'eſpère qu'un jour je les verrai. — Pourriez-vous magnétiſer mes

yeux (1) ? — Sans doute. . . . — Et là-
Juillet 15. deſſus elle s'avança vers moi & me magnétiſa avec beaucoup de force. Son ſommeil en devint bien meilleur, & j'ai toujours

(1) Depuis près de deux ans, ma vue s'étoit conſidérablement affoiblie, & tous les remèdes que j'avois faits d'abord ne m'ayant point réuſſi, j'étois perſuadé que le magnétiſme pourroit ſeul la rétablir. Je penſois encore, quoiqu'en ait dit une ſomnambule d'ailleurs clairvoyante, que perſonne ne peut magnétiſer avec autant de force, qu'un malade en criſe, parce qu'en cet état ſa volonté eſt uniquement & entièrement dirigée vers le bien qu'il veut faire, parce que, n'étant diſtraite par rien, elle ſe concentre pleinement ſur le ſujet qu'il magnétiſe; parce qu'enfin, éprouvant lui-même ou voyant les effets qu'il produit, il eſt plus en état que tout autre, de diriger ſon action. C'étoit ſur ce principe que j'avois formé le projet de faire magnétiſer mes yeux par Madame B. pendant ſes criſes; j'étois perſuadé qu'elle les guériroit, & je ne fus pas trompé. Cette malade intéreſſante m'a magnétiſé régulièrement pendant tout le cours de ſon traitement; elle a accéléré l'effet du magnétiſme par quelques remèdes qu'elle m'a preſcrits à meſure que ſon inſtinct les lui indiquoit. Et mes yeux enfin ſont infiniment mieux aujourd'hui qu'ils n'euſſent été depuis deux ans. Quoique Madame B. n'ait plus beſoin en ce moment de magnétiſme pour elle-même, elle continue à me magnétiſer, & chaque fois elle retombe en criſe. Je ne doute pas qu'elle n'achève ainſi de me guérir bientôt parfaitement.

J'ai voulu donner ici le précis de mon état, parce que mon intention n'étant pas d'occuper les lecteurs de moi-même dans ce journal, je ne parlerai de ce qui m'eſt perſonnel qu'autant que cela pourra ſe rapporter à ma malade, & donner quelques lumières ſur ce qui ſe paſſoit en elle.

remarqué depuis que toutes les fois qu'elle m'a magnétiſé pendant ſes criſes, elle eſt devenue beaucoup plus clairvoyante, ſans doute parce que l'action qu'elle y mettoit, établiſſant le rapport d'une manière plus intime, me donnoit à moi-même plus d'aſcendant ſur elle, & parce que, comme elle me l'a répété ſouvent depuis, ſa main, en me magnétiſant, ne pouvoit me toucher, ſans faire ſortir de mon corps des jets de fluide qui la chargeoient. — Juillet 15.

Je continuai. — Votre époque durera-t-elle long-temps? — Elle durera cinq jours, à compter d'hier ſoir qu'elle a commencé, pourvu que je n'y dérange rien en m'agitant de quelque manière que ce ſoit. — Voyez-vous travailler en vous la nature? — Je ne vois rien : je ne puis dire que ce que je ſens. — Que ſentez-vous? — Je ſens que j'ai dans la matrice beaucoup de ſang coagulé, & c'eſt ce qui cauſe mon mal aux reins. — Ce ſang ſe détachera-t-il pendant cette époque? — Non pas entièrement pour cette fois. — D'où venoit la ſenſation de froid que vous avez éprouvée ce matin? — De ce que mon ſang ne circuloit pas bien, & qu'il fatiguoit mes nerfs. — Auriez-vous quelque remède à faire? — Je n'en vois point encore. — Dormez-vous bien à pré-

Juillet 15.

ſent ? — *Oui, je n'entends rien : je ne m'inquiète de rien : je ſuis bien : Ah ! ſi je pouvois toujours être ainſi.* — Dormirez-vous encore long-temps ? — Un peu plus de demi-heure..... (& ſur la même queſtion que je renouvelai au bout d'un quart-d'heure) — pas tout-à-fait vingt minutes.

Aurez-vous encore de bonnes criſes ? — Si mon ſang va bien, & ſi je n'ai pas ce froid d'ici à demain, il ne faudra pas me magnétiſer le matin, & j'aurai une bonne criſe l'après-midi. — En aurez-vous après votre époque ? — Elles varieront pendant tout le mois, & elles ſeront toujours meilleures, ſuivant que je me trouverai plus fatiguée. — En aurez-vous à votre époque prochaine ? — Oui, j'en aurai de bonnes, ſur-tout quand les règles auront commencé à couler. — Vos règles vont-elles à préſent ? — Non : mais elles reprendront au moment où je me réveillerai.

Quatorze minutes après ma dernière queſtion ſur l'inſtant du réveil, ma malade ſe réveilla en ſurſaut. Peu de momens après, je lui demandai ſi ſes règles alloient, & ſur ce qu'elle me répondit que non, j'imaginai que pendant ſa criſe, elle s'étoit trompée ſur cet article & ſur celui du réveil.

Je voulus terminer la ſéance, en la cal-

mant comme à l'ordinaire, mais elle ſe rendormit auſſitôt ; puis elle me dit : *je n'avois pas achevé mon temps.* — Qu'eſt-ce qui vous a empêché de l'achever ? — C'eſt une révolution de ſang qui s'eſt porté au cœur.... tenez votre main ſur mon cœur. — Cela aura-t-il des ſuites ? — Non : je ſerai ſeulement un peu plus agitée, & il faudra me calmer plus long-temps. Juillet 15.

Cinq minutes après elle ſe réveilla d'elle-même ; je la calmai ; & elle m'aſſura peu après que ſes règles recommençoient à couler.

Après ſon réveil elle n'eut aucun ſouvenir de tout ce qui s'étoit paſſé. Je n'eus garde de l'en inſtruire, & je fis au contraire tout mon poſſible pour lui perſuader qu'elle avoit dormi d'un ſommeil ordinaire. Elle avoit peine à me croire, parce qu'il ne lui paroiſſoit pas qu'il y eût eu aucun intervalle entre l'inſtant où elle s'étoit endormie, & celui du réveil : mais enfin elle ne ſoupçonna nullement qu'elle eût été en criſe. Il ſeroit à deſirer que tous les magnétiſeurs priſſent la même précaution avec leurs malades, ils éviteroient par-là d'inquiéter & de préoccuper inutilement l'eſprit de celles dont la timidité répugne à l'état ſi nouveau du ſomnambuliſme. Ils éviteroient un inconvénient plus grand encore, celui de donner à quel-

ques autres un goût de célébrité qui ne peut
Juillet 15. qu'altérer leurs criſes & les rendre ſuſpectes. Madame B. pendant ſon ſommeil m'avoit dit qu'elle devoit me magnétiſer tous les jours, ſoit qu'elle fût en criſe, ſoit qu'elle n'y fût pas. Etant éveillée, elle parla de mes yeux avec intérêt, & elle parut être très-affectée de ce qu'elle n'étoit pas en état de me magnétiſer.

Le ſeize au matin, je trouvai Madame B.
Juillet 16. très-diſpoſée à entrer en criſe : mais ſuivant l'indication qu'elle m'avoit donnée la veille, je ne m'attachai qu'à la calmer.

L'après-midi elle s'endormit en moins de deux minutes de magnétiſme ; & cette criſe, à peu près ſemblable à celle de la veille, dura environ une heure & demie. La malade ne vit pas mieux encore dans ſon intérieur ; & ſur toutes les queſtions que je lui fis à ce ſujet, elle me répondit toujours : *je ſuis comme hébétée, je ne vois rien.... je ſuis trop agitée.* J'aurois bien deſiré cependant de connoître la cauſe de ce froid intérieur qu'elle éprouvoit par fois, & qui la faiſoit ſouffrir beaucoup. Elle m'annonça bien dans cette criſe qu'elle l'éprouveroit fortement le ſoir en ſe couchant ; & elle me dit de lui recommander de ſe magnétiſer alors elle-même : mais

mais elle ne put m'en apprendre rien de plus ; & ce ne fut qu'au bout de quelques jours, qu'elle découvrit enfin la ſource de ſes maux. Juillet 16.

Elle me magnétiſa avec cette force & cette énergie dont un ſomnambule ſeul eſt capable. Sa criſe en devint meilleure. Elle me dit à pluſieurs repriſes : *je vous fais du bien : je le ſens.... je vous guérirai....* Il faut abſolument, ajouta-t-elle, que je vous magnétiſe tous les jours, matin & ſoir, entre mes deux époques. Je tomberai en criſe toutes les fois que je vous magnétiſerai : mais à l'exception de quelques jours dans le mois, où je ſerai plus fatiguée, les criſes du matin ne ſeront juſqu'à mon autre époque, que des criſes très-imparfaites comme étoient les premières que j'ai eues. J'entendrai tout, & je me rappellerai de tout.

Vers le milieu de ſa criſe Madame B. m'avertit qu'elle alloit être réveillée par ce qu'elle appeloit une révolution de ſang : mais qu'enſuite elle ſe rendormiroit pour achever ſa criſe. Je pris alors le parti de la réveiller moi-même, ce que je fis en un inſtant, & en ſoufflant une ſeule fois ſur ſes yeux, avec la volonté de la réveiller. Elle ſortit de criſe auſſitôt : mais ſa tête fut très-peſante ; elle avoit peine à la ſoutenir ; & il

me fut facile de reconnoître que ſi par la force
Juillet 16. de ma volonté, j'avois pu interrompre ou ſuſpendre le travail de la nature, je n'avois pas pu de même rendre ce travail complet. J'ai vu bien des magnétiſeurs ne pas faire difficulté de réveiller forcément leurs malades toutes les fois que quelques raiſons particulières ne leur permettoient pas de reſter plus long-temps auprès d'eux. Je crois que ces magnétiſeurs faiſoient alors beaucoup de mal aux malades. Nous pouvons bien aider, ſoutenir, renforcer la nature : mais toute la puiſſance de notre volonté n'eſt point capable de troubler impunément ſon cours. Un malade peut bien ſe réveiller malgré lui, à la volonté de ſon magnétiſeur ; mais ſa criſe alors demeurée imparfaite deviendra pour lui un mal de plus. Heureux encore ſi la criſe ſuivante peut réparer ce mal, & ſi les ſommeils n'en ſont pas dérangés pour toujours ! J'ai vu un malade aſſis pour la première fois au baquet. On ne le magnétiſoit point ; mais la ſeule influence du réſervoir magnétique, & des malades qui l'entouroient, ſuffit pour lui donner un long évanouiſſement. Je ſuis convaincu que, ſi dans ce moment on eût magnétiſé fortement ce malade, ſon évanouiſſement qui n'étoit ſans doute qu'une ſuite des premiers efforts de la nature, ſe

ſeroit terminé par le ſomnambuliſme le plus parfait : on s'effraya ; on le tranſporta au grand air ; on employa, pour le rappeler à lui, les eaux ſpiritueuſes & tous les moyens ordinaires : il revint en effet de ſon évanouiſſement ; mais depuis ce jour, & quelques efforts qu'on ait tentés, on n'a jamais pu parvenir à lui faire éprouver, par le moyen du magnétiſme, la plus légère ſenſation. Juillet 16.

Dès que la révolution de ſang fut paſſée, & que les palpitations de cœur qui en avoient été l'effet furent un peu appaiſées, je me hâtai de remettre Madame B. en criſe ; & une demi-heure après, le travail de la nature étant achevé, elle ſe réveilla d'elle-même ayant la tête parfaitement libre. Je la calmai & la laiſſai très-tranquille.

Le matin du 17, Madame B. ayant voulu me magnétiſer, ſes yeux ſe fermèrent auſſitôt, mais elle ne devint point ſomnambule. Juillet 17.

L'après-midi elle entra en criſe en peu d'inſtans, & je me hâtai de la queſtionner. — Comment vous trouvez-vous à préſent ? — Bien. Je ſuis plus calme, je prévois cependant que, durant ma criſe, j'aurai deux révolutions de ſang. Il ſe portera au cœur avec trop d'abondance, & il me réveillera.... Je vous avertirai d'avance,

& vous m'éveillerez vous-même, parce qu'a-
Juillet 17. lors je ſerai moins fatiguée : mais gardez-vous bien de me quitter : j'aurai beſoin bientôt après de m'endormir de nouveau, & ma criſe en ſera meilleure. — Aurai-je quelque choſe à faire pour vous ſoulager dans ces révolutions de ſang ? — Quand vous voudrez me laiſſer rendormir, vous n'aurez qu'à ſouffler fortement ſur mon cœur pendant une ou deux minutes : cela repouſſera le ſang. — Votre criſe ſera-t-elle longue aujourd'hui ? — Elle durera un peu plus d'une heure.

Je continuai. — Voyez-vous votre intérieur ? — Non : *je ſuis toujours comme hébétée*, & je ne vois dans moi que bien confuſément encore. — Pourriez-vous voir d'où proviennent les douleurs aux jambes dont vous vous plaignez ? — Je crois qu'elles ſont occaſionées par l'humeur d'une fièvre que j'ai eue pendant l'hyver & que j'ai négligée. Cette humeur, depuis que vous me magnétiſez, commence à quitter mes jambes, & il s'en eſt porté un peu ſur mes reins. Il faudra les magnétiſer tous les jours d'une main, tandis que vous tiendrez l'autre main à plat ſur mon ventre, pendant mon époque, & ſur mon eſtomac après que l'époque ſera paſſée.

Il eſt bon de ſe rappeler ici que Madame B. qui me donnoit tous ces renſeignemens ſur les procédés magnétiques que je devois employer en différentes circonſtances, n'avoit jamais vu magnétiſer, & qu'elle n'avoit jamais eu aucunes notions ſur le magnétiſme. Juillet 17.

Pendant le cours de cette converſation, elle m'avertit à deux repriſes différentes que ſon ſang ſe portoit au cœur; je la réveillai chaque fois, ainſi qu'elle m'en avoit prié; & lorſque je l'eus remiſe en criſe pour la ſeconde fois, je repris mes queſtions. Je ne me laſſois pas d'y revenir ſouvent, perſuadé qu'un magnétiſeur ne ſauroit être trop attentif à ramener ſouvent l'inſtinct de ſon malade ſur les parties de l'enſemble qu'il lui importe le plus de connoître. J'ai toujours remarqué que les ſomnambules ne voient que ſucceſſivement les choſes même qui les touchent de plus près, & que leur clairvoyance dépend preſque uniquement de la manière dont ils ſont conduits. Il ne faut pas que le magnétiſeur tourne ſes queſtions de manière à dicter en quelque ſorte les réponſes du malade : mais il faut qu'il revienne ſouvent à la charge ſur les mêmes queſtions auxquelles ſon malade n'a point ſu répondre encore; c'eſt en provoquant ainſi l'inſtinct, qu'il le force de voir des choſes qu'il n'au-

roit jamais ſoupçonnées ſans cela. Il faut
Juillet 17. ſur-tout qu'il accompagne ſes queſtions d'une forte volonté de diriger vers elles l'inſtinct de ſon malade. Il ne pourra manquer ainſi de donner au ſomnambule le moins avancé la clairvoyance ſuffiſante pour connoître du moins ſon mal & les remèdes qui lui conviennent. La ſuite de ce journal nous fournira plus d'une fois la preuve de ce que je viens d'avancer : mais avant de pourſuivre, il ne ſera pas hors de propos de citer à ce ſujet deux faits bien frappans.

Madame la Baronne de.... magnétiſoit depuis ſix ſemaines une jeune payſanne. Cette fille s'endormoit régulièrement à chaque ſéance, mais elle en reſtoit là, & quelques efforts qu'eût faits juſques-là Madame de.... elle n'avoit pu parvenir encore à s'en faire entendre ni à obtenir d'elle la moindre réponſe. Les criſes de cette fille ſe réduiſoient à un ſommeil paiſible, après lequel elle ſe réveilloit d'elle-même. Madame de.... apportoit aſſurément à la magnétiſer toute l'ardeur dont une ame telle que la ſienne eſt capable, lorſqu'il eſt queſtion de faire le bien. Elle y apportoit encore la confiance qu'avoient dû lui inſpirer les ſuccès qu'elle avoit obtenus précédemment en magnétiſme, & qu'elle a publiés dans

un journal infiniment intéreſſant : mais ſa volonté ſans doute n'avoit point, dans ce moment, l'aſſurance & l'énergie néceſſaires, & ſa jeune malade n'avançoit point. Juillet 17.

Un jour elle me permit d'aſſiſter à l'une des ſéances. Je vis la jeune payſanne s'endormir paiſiblement pendant que Madame de.... la magnétiſoit. Je fus témoin de toutes les tentatives que fit celle-ci, pour s'en faire entendre, & pour la faire parler ſur ſon état : mais ce fut inutilement, la malade fut ſourde à toutes ſes queſtions, & au bout d'environ trois quarts d'heure elle ſe réveilla comme d'un ſommeil naturel.

Perſuadé qu'il ſeroit très-facile de procurer à cette fille un véritable ſomnambuliſme, j'engageai Madame de.... à la magnétiſer une ſeconde fois & ſur le champ. Elle héſita d'abord en m'aſſurant que ſa malade, depuis ſix ſemaines, n'avoit encore pu avoir qu'une ſeule criſe pareille chaque jour. J'inſiſtai ; & voulant donner à Madame de.... la confiance dont j'étois moi-même animé, je l'aſſurai que ſa malade s'endormiroit encore cette fois, & que de plus elle l'entendroit & lui répondroit. Madame de.... me crut. Elle magnétiſa de nouveau : la malade s'endormit. Madame de.... animée par ce premier ſuccès, mit à ma prière une main

sur son estomac ; puis elle la questionna avec
Juillet 17. cette assurance que j'avois tâché de lui inspirer. La jeune fille répondit ; elle vit son état ; & depuis ce jour, elle eut chaque fois un somnambulisme très-caractérisé.

M. le Chevalier de L.... magnétisoit depuis quelque temps un soldat épileptique qui tomboit chaque fois dans une espèce de somnambulisme très-imparfait, pendant lequel il entendoit son magnétiseur & lui répondoit : mais toutes les fois qu'il avoit été questionné sur son état intérieur, il avoit constamment répondu qu'il ne le voyoit pas, & qu'il ne pouvoit pas le voir. J'assistois un jour à l'une de ces séances, & après avoir entendu les premières questions que fit M. le Chevalier de L.... & les réponses négatives du soldat, j'engageai le magnétiseur à renforcer sa volonté, & à exiger de son malade qu'il vît son intérieur, ou que du moins il annonçât le jour où il pourroit le voir. M. le Chevalier de L.... suivit mon conseil ; il revint avec plus de force sur ses premières questions ; il ne se rebuta point du refus que son malade fit d'abord de s'en occuper ; il insista : & de cette manière, déterminant & soutenant l'instinct du malade, il en obtint enfin les réponses qu'il desiroit, & il les a toujours obtenues depuis.

Les deux faits que je viens de rapporter m'ont un peu écarté de mon journal : mais j'ai penſé qu'on ne ſeroit pas fâché de les trouver ici, puiſqu'ils peuvent donner une idée de la manière dont les ſomnambules doivent être élevés & conduits. Ils ſe rapportent ſur-tout à ce que j'aurai peut-être à dire un jour ſur le pouvoir de la volonté & ſur la manière dont je conçois que cette volonté agit dans le magnétiſme. Je reviens au journal. Juillet 17.

J'ai dit qu'après avoir réveillé pour la ſeconde fois Madame B., je venois de la remettre en criſe. Je repris mes queſtions. Examinez-bien votre intérieur, lui dis-je, tâchez de découvrir quelle eſt la cauſe de vos maux? — *J'y réfléchis*, me répondit-elle : il me ſemble que j'ai des vers, mais je ne les vois point encore.... je vois ſeulement que j'ai beaucoup de glaires dans l'eſtomac. — Avez-vous quelque remède à faire pour cela? — Je n'en vois point en ce moment : mais je ſens que quelque jour je verrai mieux. — Voyez-vous aujourd'hui d'où provient le froid intérieur que vous éprouvez ſouvent? — Je ne vois encore autre choſe, ſinon que mon ſang ne circule pas toujours bien. Il ſe porte trop à mon cœur, & dans ces momens-là mes règles

s'arrêtent & mes nerfs ſont fatigués.... Je ſens
Juillet 17. que ſi je n'avois pas ce froid, j'aurois de bien meilleures criſes. — Mais pourquoi votre ſang ne circule-t-il pas bien? — Je n'en vois pas encore la raiſon. — Quand la verrez-vous? — Je ne ſais.... mais quand mon époque ſera paſſée, mon ſang ſera plus calme, & je verrai mieux. — Aurez-vous ce froid d'ici à demain? — Je ne l'aurai pas ce ſoir, & ma nuit ſera aſſez bonne : mais je l'aurai demain matin pendant quelques inſtans ſeulement. — A quelle heure? — A neuf heures & un quart. Il faudra pour lors que je me magnétiſe les jambes & les pieds.

Madame B. me magnétiſa enſuite comme à ſon ordinaire. Je n'étois occupé que du déſir de guérir, & juſqu'à ce moment il ne m'étoit pas même venu en idée de faire aucunes expériences. Je n'avois jamais parlé à ma malade, ſoit en criſe, ſoit étant éveillée, ni du fluide magnétique ni de ſes effets. Elle ignoroit pour lors ce que j'en avois dit dans l'*Eſſai ſur la théorie*, & de mon côté, ne la croyant point aſſez clairvoyante pour voir le fluide, je n'avois nul projet de répéter avec elle mes anciennes expériences. Quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'arrêtant ſes mains, les doigts en pointe, vis-à-vis de mes yeux, & les ſecouant vivement par intervalles, elle

s'écria tout-à-coup, & avec une ſorte de tranſport : oh ! que cela eſt beau ! — Quoi beau, demandai-je ? — Cela que je vois ſortir de mes doigts. — Eh ! quoi cela ? — *Les étincelles de feu que je jette ſur vos yeux & qui les réchauffent.* Juillet 17.

Je préſentai pour lors ma main, les doigts en pointe, vis-à-vis celle de ma malade, que je priai ſimplement de me dire ce qu'elle voyoit. Tant que ma main reſta immobile, elle ne vit rien : mais lorſque je la remuai vivement & par ſecouſſes, la malade reſauta, & elle détourna la tête avec précipitation : Qu'avez-vous, lui dis-je ? — J'ai vu les mêmes étincelles ſortir auſſi de vos doigts. — Cela vous a-t-il fait éprouver une ſenſation déſagréable ? — Non ; c'étoit au contraire fort beau : mais cela me fatiguoit beaucoup les yeux.

Sans la prévenir de rien, je ſecouai un ſeul inſtant ma main, encore les doigts en pointe, vis-à-vis le creux de ſon eſtomac. Auſſitôt elle pâlit & friſſonna : je la vis prête à prendre des convulſions. Je portai la main ſur ſon cœur : il battoit avec beaucoup de force. Alors j'envoyai fortement mon haleine contre cette partie, & la malade revint à elle peu à peu. — Vous m'avez fait mal, me dit-elle, auſſitôt qu'elle eut la force de parler :

cela m'a ſerré le cœur, & j'étois prête à étouf-
Juillet 17. fer.... Je ſerai plus agitée : mais cela n'aura pas d'autres ſuites. Il faudra me calmer beaucoup ; & ſur-tout ne plus envoyer cela contre mon eſtomac. Vous appelleriez tout mon ſang au cœur, vous arrêteriez mes règles, & vous me feriez bien mal. — Vous calmerois-je mieux en vous prenant les pouces des pieds ? — Ni mieux ni plus mal. Vous pourrez les tenir un moment quand je ſerai réveillée, mais il faudra me calmer enſuite comme vous faites chaque jour, la main à plat de la tête aux pieds : mais plus long-temps que de coutume. — Vos yeux ſont-ils clairs à préſent? — Oui : très-clairs. — Me voyez-vous ? — Je ne vous vois encore que comme une ombre. — Y verriez-vous aſſez pour vous conduire? — Non : pas encore aſſez. — Le jour vous fait-il mal aux yeux? — Non.

Je fis ce jour-là une remarque aſſez ſingulière, & je l'ai faite conſtamment pendant les deux premiers mois de ce traitement. Ma malade qui devint par la ſuite très-clairvoyante, qui pendant ſes criſes n'entendit jamais le bruit qui ſe faiſoit autour d'elle, ni les perſonnes avec leſquelles je ne l'avois pas miſe en rapport, entendit cependant toujours le bruit que faiſoit le balancier de ſa pendule.

Après une heure & cinq minutes de sommeil, Madame B. se réveilla. Je la calmai long-temps de la manière qu'elle m'avoit indiquée, & je la laissai très-bien à un peu d'agitation près. Juillet 17.

Le matin du dix-huit je me rendis chez ma malade à neuf heures & demie. Elle venoit d'éprouver le frisson qu'elle m'avoit annoncé dans sa crise de la veille. Elle avoit voulu magnétiser elle-même ses jambes, comme je le lui avois recommandé : mais sentant ses yeux s'appesantir, elle avoit été obligée de marcher un peu pour se tenir éveillée. Le froid commençoit à se dissiper : mais les règles n'alloient point encore. Mon dessein n'étoit pas de lui donner une crise pour lors, & je voulois la réserver pour le soir : mais la voyant accablée de sommeil, je me déterminai à l'endormir, ce que je fis en touchant seulement sa tête pendant quelques secondes. Je me hâtai ensuite de la questionner. Juillet 18.

Ai-je eu tort de vous mettre en crise ce matin ? — Non, pourvu que vous ne m'y laissiez pas long-temps. — Combien de temps vous y laisserai-je ? — Dix minutes ; pas plus. — Si je vous y laissois plus long-temps qu'en arriveroit-il ? — Ma crise ce

ſoir ſeroit moins bonne. — Aurez-vous en-
Juillet 18. core dans la journée ce froid intérieur? — Non : mais je prendrai mal à la tête. — A quelle heure? — Pendant le dîner. — Ce mal vous durera-t-il long-temps? — Non, il ceſſera vers deux heures. — D'où proviendra-t-il? — De l'eſtomac. — Aurez-vous une indigeſtion? — Non, pas encore. — Pas encore? ..... Vous prévoyez donc que vous en aurez une? — Oui : mais je ne vois pas quand je l'aurai. — Sera-t-elle dangereuſe? — Non. — Voyez-vous déjà quelque moyen de la prévenir? — Non.

Je continuai. Aurez-vous une bonne criſe ce ſoir? — Elle ſera meilleure que celle d'hier : mais elle commencera par le friſſon. — Durera-t-il long-temps? — Cinq minutes. — Vous fatiguerai-je ſi je vous queſtionne pendant que vous aurez ce friſſon? — Oui, beaucoup. — Pourquoi? — Parce qu'en ce moment mes nerfs ſont bien plus foibles & plus ſuſceptibles. — Eſt-ce que mes queſtions travaillent vos nerfs? — Non, mais elles m'occupent, & pendant ce froid j'ai beſoin du plus grand repos. — Combien de temps faudra-t-il donc que j'attende pour vous queſtionner après vous avoir endormie? — Dix minutes. — Votre criſe ſera-t-elle longue? — Comme celle

d'hier. — Je vais vous réveiller au bout de dix minutes, comme vous me l'avez recommandé : mais comment ferai-je pour vous empêcher de vous endormir de nouveau ? — Il faudra me calmer long-temps, & enſuite vous éloigner. Votre préſence ſuffiroit ſeule pour me rendormir, quand même vous ne voudriez pas, parce que ma criſe ne ſera point achevée. Juillet 18.

Les dix minutes étant écoulées, je réveillai Madame B. en ſoufflant ſur ſes yeux. Je la calmai, mais ſans pouvoir dégager entièrement ſa tête qu'elle ſe plaignoit d'avoir fort peſante; & je me hâtai de la quitter.

Le ſoir à mon arrivée, Madame B. me dit que vers midi & demi elle avoit pris mal à la tête, qu'il étoit devenu bien aſſez fort : mais qu'un peu avant deux heures il l'avoit quittée. Je la mis en criſe en un inſtant. Elle ſe plaignit d'abord d'avoir grand froid, & je la vis devenir fort pâle. Je la pris alors comme de coutume par les pouces, à pôles directs, & j'appuyai mon front contre le ſien. J'avois eu la précaution de regarder ma montre ; & j'obſervai que, préciſément au bout de dix minutes, la malade éloigna ſa tête pour l'appuyer ſur le dos de ſon fauteuil. Elle avoit repris ſes couleurs, & le froid paroiſſoit avoir ceſſé. C'étoit le moment où elle m'avoit

averti le matin que je pourrois, ſans la fatiguer, lui faire des queſtions. Je commençai par celles qui concernoient ſon état.

Juillet 18.

Comment vous trouvez-vous, lui demandai-je? — Aſſez bien. Le froid commence à paſſer. — Aurez-vous ce froid aujourd'hui, & vous réveillera-t-il pendant votre criſe? — Je ſerai réveillée une fois : mais ce ne ſera pas par le froid. Cela viendra de mon eſtomac. — Qu'avez-vous donc à l'eſtomac? — Mon déjeûner ce matin n'a pas bien paſſé, & il m'a donné une indigeſtion. Cet embarras dans l'eſtomac va déranger la circulation du ſang, & c'eſt ce qui me réveillera tout-à-l'heure. Je vous avertirai à temps, afin que vous me réveilliez vous-même. J'en ſerai moins agitée..... (elle m'avertit en effet dix minutes après. Je la réveillai en un inſtant à ma manière ordinaire, & l'ayant remiſe en criſe lorſque ſon ſang fut plus calme, je repris mes queſtions).

Cette indigeſtion aura-t-elle quelques ſuites? — Ce ſera peu de choſe. J'aurai ſeulement quelques coliques & un peu de diarrhée la nuit prochaine. Je ſerai obligée de me lever deux fois ; & à chaque fois, ſurtout à la première, j'aurai ce froid intérieur. — A quelle heure cette diarrhée vous prendra-t-elle? — Les coliques me réveilleront

leront pour la première fois à deux heures après minuit ; & je me leverai encore vers trois heures. . . . Il faudra me recommander de me bien vêtir pour lors. Le froid me feroit beaucoup de mal. Mais pour me dire cela quand je ſerai éveillée, prenez-vous-y de manière à ne pas me faire appercevoir que c'eſt moi qui vous l'ai dit pendant ma criſe. Je ſerois fâchée à préſent de ſavoir que je ſuis ſomnambule. Je ſens que cela m'inquiéteroit & troubleroit mes criſes. Vous devez me le laiſſer ignorer juſqu'à ce que je ſois plus forte & plus avancée vers ma guériſon. — Voyez-vous les glaires que vous croyez avoir dans l'eſtomac ? — Je ne vois encore que bien confuſément dans mon intérieur : mais j'eſpère que vendredi prochain je le verrai. Je pourrai vous dire auſſi ce jour-là quels ſeront les jours où j'aurai les meilleures criſes avant mon autre époque. Juillet 18.

Madame B. magnétiſa enſuite mes yeux. Elle ſe récria encore d'elle-même, & à pluſieurs repriſes, ſur la beauté des *brillans* qu'elle me jetoit avec ſes doigts. Je voulus eſſayer une ſeconde fois de lui préſenter mes doigts en pointe. Elle treſſaillit auſſitôt, & elle devint plus agitée, ce qui m'empêcha ce jour-là de pouſſer plus loin mes épreuves.

Pendant qu'elle me magnétiſoit, je lui

faiſois diverſes queſtions ſur l'état de mes
Juillet 18. yeux, qu'elle ne voyoit pas bien encore. Il me vint dans l'idée que toutes ces queſtions, en la préoccupant, pourroient peut-être l'empêcher de me faire autant de bien : mais ſur la réflexion que je lui en fis, elle me répondit : je vous fais le même bien, *parce que je ſonge toujours à vous.* — Si vous ne ſongiez pas à moi, repris-je, vous ne me feriez donc plus autant de bien ? — Non, ſans doute, parce qu'alors je n'aurois pas ſi bonne volonté. — Eh ! que fait à cela la volonté ? — Si je n'en avois pas, *je ne vous jetterois pas toutes ces étincelles* qui réchauffent vos yeux & leur donnent de la force.

Il ne me fut pas poſſible ce jour-là d'avoir d'autre explication de ce pouvoir de la volonté que Madame B. venoit de m'indiquer ſi clairement & en peu de mots. Et lorſque par la ſuite elle fut devenue plus clairvoyante, elle ne put même le définir jamais d'une manière bien ſenſible. Mais on verra combien j'eus ſouvent occaſion d'exercer ce pouvoir, & ſans jamais définir phyſiquement une cauſe purement morale & qui ne tombe point ſous nos ſens, peut-être pourra-t-on conclure de ſes effets la manière dont elle agit.

Madame B. s'étant réveillée après un ſommeil d'une heure & quelques minutes, je

voulus éprouver s'il ne me ſeroit pas poſſible de la remettre en criſe à ma volonté. Pour cela, au lieu de la calmer comme je faiſois ordinairement, je touchai ſa tête un ſeul inſtant, avec une forte volonté de l'endormir; & elle fut en criſe. Je la laiſſai ſe réveiller d'elle-même; puis je répétai l'épreuve qui me réuſſit de même, & cela juſqu'à quatre fois. Ces ſommeils, qui durèrent chacun ſept à huit minutes, eurent tous les caractères du ſomnambuliſme. Ce que je remarquai ſur-tout de bien particulier, ce fut le paſſage ſubit de la veille au ſommeil, & celui du ſommeil à la veille. Ce paſſage étoit ſi prompt & en même temps ſi parfait, que la malade entroit en criſe, ou qu'elle en ſortoit au milieu d'une phraſe, au milieu d'un mot, ſans avoir même le temps de l'achever. Je remarquai encore que lorſque je la laiſſois ſe réveiller elle-même, elle avoit la précaution de m'avertir d'avance, & *quand ſes yeux devenoient noirs*, en me diſant qu'il ne falloit plus lui parler, parce qu'elle alloit ſortir de criſe, & qu'elle ſe reſſouviendroit enſuite de ce que je lui aurois dit en ce moment.

Juillet 18.

Le matin du dix-neuf, Madame B. me raconta avec une ſorte d'inquiétude qu'elle

Juillet 19.

avoit été réveillée pendant la nuit par des
Juillet 19. coliques assez fortes qui l'avoient obligée de se lever deux fois, & que ces coliques avoient été accompagnées d'un froid intérieur très-vif. Quelque résolution que j'eusse prise de ne pas la mettre en crise ce matin, il ne me fut jamais possible de l'empêcher d'y tomber, dès l'instant où je voulus la magnétiser. Dès qu'elle put me répondre, je lui demandai si ce sommeil ne feroit pas tort à celui du soir. Je ne dormirai pas long-temps, me répondit-elle, il faudra me réveiller. — Sera-ce dans dix minutes comme je fis hier? — Non, il me faut un quart-d'heure. Je suis plus fatiguée que je n'étois hier. — Pourquoi? — Parce que le soir je mangeai du fruit qui me fit mal à la suite de l'indigestion que j'avois eue le matin. — Avez-vous quelque remède à faire pour cela? — Aucun. Le magnétisme me remettra. Il faut seulement me recommander de ne manger ni fruits ni laitage. — Ferois-je bien de vous magnétiser ce soir sur l'estomac? — Oui, pourvu que vous n'y teniez votre main que cinq minutes au plus. Si vous la laissiez plus long-temps pendant que j'ai mes règles, vous feriez remonter le sang, & vous me feriez beaucoup de mal. — Si je commence la séance de ce soir par magnétiser votre estomac, vous

pourrez m'avertir en dormant, du moment où je dois ôter ma main? — Je ne le pourrois pas à temps, parce que je ferai bien plus longue à tomber en crise aujourd'hui que je n'ai été les autres jours; je n'y ferai qu'au bout d'un quart-d'heure. — Pourquoi donc ma volonté n'aura-t-elle pas sur vous aujourd'hui le même pouvoir? — Votre volonté ne suffit pas pour me mettre en crise; il faut encore que j'y sois disposée. Mes règles m'avoient rendue plus susceptible. Mais à mesure que l'époque cesse, vous avez moins d'action sur moi. Juillet 19.

Je réveillai ma malade au bout d'un quart-d'heure, comme elle me l'avoit demandé, & je fus forcé de la quitter aussitôt, dans la crainte où j'étois de la voir à chaque instant retomber en crise.

L'après-midi je débutai par magnétiser pendant cinq minutes sur l'estomac; puis je plaçai l'une de mes mains à plat sur le ventre, & l'autre sur le front. Les yeux de la malade furent fermés d'abord, mais ils furent long-temps obscurs, & le froid dura plus qu'à l'ordinaire. La crise ne devint un peu bonne qu'au bout de dix-huit minutes. Elle fut en tout plus imparfaite que celle de la veille.

Juillet 19. La malade pendant cette criſe me fit à peu près les mêmes réponſes qu'elle m'avoit faites dans les criſes précédentes. Elle me renvoya toujours à celle du vendredi ſuivant 21, jour auquel elle eſpéroit, ſans pourtant l'aſſurer, qu'elle pourroit me parler plus clairement ſur ſon intérieur, & ſur l'état de mes yeux. Je la preſſois encore de voir les glaires dans ſon eſtomac. — Je les vois bien toujours, me répondit-elle : mais je n'y vois pas encore de remède.... Je vois auſſi qu'il y a là quelque choſe de mal, touchant ſes inteſtins au-deſſous de la rate : mais je ne pourrois pas dire ce que c'eſt. — Le verrez-vous après demain ? — Je ne puis l'aſſurer.

Lorſqu'elle eut fini de me magnétiſer, je terminai la ſéance par les queſtions que je ne manquois jamais de faire chaque jour. — Aurez-vous une bonne nuit ? — Pas trop : je me réveillerai ſouvent. — Aurez vous le froid intérieur ? — Je l'aurai chaque fois que je me réveillerai ; il ſera ſur-tout très-fort à neuf heures & trois quarts. — Durera-t-il long-temps ? — Cinq minutes. — Aurez-vous quelque choſe à faire ? — Il faudra que je me couche encore plus tôt qu'à l'ordinaire ; & vous me recommanderez de me magnétiſer moi-même ſur les bras, le long

des côtés, & ſur les jambes, dès que je commencerai à ſentir le froid. Juillet 19.

Ma malade s'étant réveillée après une heure de criſe, j'eſſayai encore de la rendormir pluſieurs fois à ma volonté, & chaque fois je la mis en criſe & l'en retirai en un inſtant.

Le vingt au matin, je trouvai Madame B. fort accablée à la ſuite de la mauvaiſe nuit qu'elle venoit de paſſer. Je m'obſtinai à ne point lui donner de criſe, quelque beſoin qu'elle parût en avoir ; & je la laiſſai très-fatiguée. Juillet 20.

La criſe de l'après-midi fut meilleure que les précédentes, en raiſon ſans doute de la fatigue que Madame B. avoit éprouvée la nuit précédente : je voulus commencer comme de coutume par la queſtionner ſur ſon état ; mais elle exigea ce jour-là que je l'occuperois d'abord de mes yeux, qu'elle voyoit déjà un peu mieux, & elle les magnétiſa, en ſe récriant toujours ſur la beauté des brillans que ſes doigts me jetoient. Ces brillans, me dit-elle, ſe mêlent avec ceux qu'il y a dans vos yeux. Tout cela circule très-vîte dans vos nerfs & les fortifie.

Je vins enſuite à mes queſtions ordinaires. — Aurez-vous une bonne nuit ? —

Juillet 20. Guères meilleure que n'a été la dernière.... J'aurai mal à la tête. — Pourquoi? — Cela viendra des nerfs, & parce que j'ai été un peu trop fatiguée aujourd'hui dans mon ménage. — A quelle heure ce mal commencera-t-il? — Vers neuf heures du ſoir. — Vous empêchera-t-il de dormir? — Je ne m'endormirai qu'après onze heures, & je ſerai réveillée pluſieurs fois pendant la nuit. — N'y auroit-il pas quelque moyen de rendre votre nuit meilleure? — Je n'en vois point. — Aurez-vous le froid intérieur? — Non : mes règles ſeront paſſées.

Examinez attentivement votre eſtomac.... Y voyez-vous des glaires? — Oui, toujours: mais je n'y vois point encore de remèdes.... (elle me fit mettre alors ma main ſur ſon eſtomac pour le magnétiſer, & elle continua).... Tenez; il me fait mal actuellement. Je n'en vois pas bien la raiſon.... Il ſemble qu'il y ait quelque choſe de vivant qui remue; & je crois voir auſſi quelque choſe de pareil *dans mes boyaux :* mais j'ai beau regarder, je ne puis comprendre ce que c'eſt. (En ce moment je ſentis en effet ſous ma main un mouvement très-marqué, & pareil à celui que peut faire dans la matrice un enfant de trois ou quatre mois). — Verrez-vous mieux un jour ce que vous avez

dans l'eſtomac ? — Aſſurément. — Vous aurez donc de meilleures criſes ? — Sans doute : à meſure que j'avancerai davantage.— Quand aurez-vous ces bonnes criſes ? — Je ne puis le dire encore. Je vois ſeulement que demain elle ſera meilleure que celle d'aujourd'hui.... Je crois que ſamedi & dimanche je n'en aurai que de très-imparfaites. Mes yeux ſe fermeront ſeulement comme ils faiſoient les premiers jours, & parce que je vous magnétiſerai : mais du reſte, je ſerai dans mon état naturel. Lundi après-midi, j'aurai une bonne criſe. — Sera-ce toujours l'après-midi, que vos criſes ſeront meilleures ? — C'eſt ſelon ; & cela dépendra toujours de la fatigue de mes nerfs. — Sont-ce vos règles qui vous font dormir à préſent ? — C'eſt bien un peu cela : mais je crois que c'eſt auſſi ce que j'ai dans l'eſtomac & que je ne vois pas encore. Juillet 20.

J'avois en ce moment mes pouces collés contre ceux de ma malade, toujours à pôles directs. C'étoit une poſition qu'elle aimoit, parce que, diſoit-elle, cela lui faiſoit éprouver un bien-être ſenſible dans tout ſon corps. Elle ne voyoit rien ſortir des pointes de nos pouces qui ſe trouvoient tournés en haut devant elle. Il me vint dans l'idée de faire une expérience ; & ſans en rien dire à ma

malade, ſans lui faire la moindre queſtion,
Juillet 20. ſans faire même aucun mouvement, je renforçai ma volonté, pour faire ſortir le fluide de nos pouces. La malade treſſaillit auſſitôt, & elle détourna la tête. Qu'avez-vous, lui demandai-je? — C'eſt ce qui ſort de nos pouces qui me fatigue. — Que voyez-vous donc? — Deux fils brillans qui ſortent de nos doigts avec beaucoup de vîteſſe. — Vont-ils bien loin? — Ils ſe perdent dans l'air. — De quelle couleur ſont ces fils? —.... *Comment dirai-je..... je ne peux pas dire que ce ſoit couleur de feu..... c'eſt plutôt une eſpèce de jaunâtre brillant comme du feu.* — Sont-ils tous deux de même? — Abſolument de même. — Pourquoi avez-vous détourné la tête : cela vous déplaiſoit-il? — Au contraire : j'aime à le voir, c'eſt bien beau : mais cela m'agite & me fatigue. — J'aurois bien deſiré que vous euſſiez pu le conſidérer plus long-temps. — Je le pourrai quand je ſerai plus avancée; & cela me fera auſſi beaucoup de plaiſir.

Je repris mes queſtions. Vous endormirez-vous auſſi ſouvent & auſſi aiſément? — Non pas toujours : mais toutes les fois que je ſerai diſpoſée à avoir de bonnes criſes, vous m'y mettrez en un inſtant, & en touchant ſeulement ma tête & mon eſtomac. —

Si je refpirois fortement fur votre front, comme je faifois jadis à une autre malade, votre fommeil en feroit-il plus profond? — Au contraire : & vous m'ouvririez les yeux fur le champ. — Croyez-vous qu'un jour vous pourrez voir quelle eft la maladie de Monfieur votre mari? — Je n'en fais rien encore. Juillet 20.

Après une heure de fommeil, Madame B. fe réveilla naturellement, & avant de la calmer, je la remis en crife plufieurs fois à ma volonté. Ces nouveaux fommeils, qui ne durèrent chacun que quatre ou cinq minutes, parurent l'agiter, & une fois elle me dit : Il faudra me calmer d'abord en me prenant les pouces des pieds, & enfuite comme à l'ordinaire. Hier vous m'auriez fait mal en me calmant ainfi, parce que vous auriez *ôté* le fluide de mon eftomac ; mais aujourd'hui cela eft néceffaire, parce que mon eftomac eft trop chargé de fluide.

Le matin du vingt-un, je ne pus refter que peu d'inftans auprès de Madame B., parce qu'elle étoit toujours au moment de tomber en crife, & que je voulois la réferver pour le foir. C'étoit par cette raifon que depuis quelque temps je ne faifois point magnétifer mes yeux le matin. Juillet 21.

Juillet 21.

La criſe de l'après-midi, quoiqu'un peu meilleure que les précédentes, ne fut point encore auſſi parfaite que je l'avois eſpéré : mais comme c'étoit la dernière dont je fuſſe aſſuré, je ne négligeai rien pour en tirer parti. Madame B. s'endormit en un inſtant comme elle avoit fait les autres jours : mais elle débuta par éprouver le froid intérieur que je reconnus facilement à ſa grande pâleur & au friſſon qui l'agitoit. Je n'eus garde de lui parler en ce moment, parce que je ſavois que je la fatiguerois beaucoup. Je m'occupai au contraire à magnétiſer fortement ſon eſtomac, & à la calmer de la tête aux pieds pour rétablir la circulation du ſang, & lorſqu'au bout de quatre ou cinq minutes je la vis reprendre ſes couleurs, je commençai mes queſtions.

Votre criſe ſera-t-elle longue aujourd'hui ? — Elle durera une heure. — Sera-t-elle bonne ? — Elle ſera meilleure que celle d'hier : mais pas bonne encore. — Eſpérez-vous d'en avoir quelque jour de meilleures ? — Oh ! ſurement. J'en aurai de très-bonnes quand je ſerai plus avancée. — En prévoyez-vous le temps ? — Je ne puis le voir encore poſitivement : mais il me ſemble que ce ſera aux approches de mon époque prochaine. — Quand viendra cette

époque ? — Je ne le vois pas. — Aurez-vous d'ici là quelques bonnes criſes ? — Je prévois que j'en aurai pluſieurs. — Quand ? — J'en vois une pour lundi prochain après dîner. — N'en voyez-vous pas quelqu'autre ? — Je crois que ce ſera le vendredi ſuivant : mais je n'en ſuis pas sûre ; je vous le dirai mieux dans celle du lundi. Juillet 21.

Voyez-vous aujourd'hui ce que vous avez dans l'eſtomac, & d'où proviennent les élancemens que vous éprouvez dans le côté ? — Je ne peux pas encore le bien voir..... Il me ſemble toujours que j'ai dans l'eſtomac quelque choſe de vivant, mais cela eſt encore trop enveloppé dans les glaires pour que je puiſſe le diſtinguer clairement. — Il faudroit donc m'indiquer quelque moyen pour diſſiper ces glaires ? — Je n'en vois point d'autre à préſent que le magnétiſme, & je crois qu'il ſuffiroit lui ſeul, car il les a déjà bien diſſoutes. — De quelle manière dois-je vous magnétiſer pour cela ? — Sur les bras, ſur les côtés, & beaucoup ſur l'eſtomac avec vos deux mains, les pouces joints, & en remuant circulairement les autres doigts ; cela diviſera mieux les glaires. Vous finirez par tenir vos mains pendant quelque temps ſur mes genoux. — Voyez-vous d'où provient la groſſeur que

vous avez au cou ? — C'eſt une humeur qui
Juillet 21. s'y eſt arrêtée & durcie. — Y voyez-vous quelque remède ? — J'eſpère d'en voir un jour, de même que pour les glaires : mais en attendant vous ferez bien de magnétiſer beaucoup cette groſſeur, en paſſant votre main deſſus, de haut en bas ; cela diviſera l'humeur. — Aurez-vous une bonne nuit ? — Elle ſera meilleure que la nuit dernière. J'aurai cependant un peu mal à la tête ce ſoir vers dix heures : mais il ne m'empêchera pas de dormir, & il paſſera pendant mon ſommeil.

En ce moment, Madame B. ſe plaignit d'un léger mal de tête, & elle me pria de tenir pendant quelques inſtans ma main ſur ſon front, ce qui me ſurprit, attendu qu'elle avoit ajouté que ce mal provenoit de ce que ſa digeſtion étoit un peu laborieuſe. Je ſuivis cependant l'indication de la malade, & j'étendis ma main à plat ſur ſon front & ſur ſes yeux. Au bout de quelques inſtans, elle me dit d'elle-même & d'un air étonné : Je remarque que lorſque votre main eſt ainſi appliquée ſur mes yeux, j'y vois beaucoup plus clair que quand j'ai les yeux libres.

Madame B. me magnétiſa enſuite, & lorſqu'elle eut fini, je lui demandai ſi elle pourroit à l'avenir me magnétiſer chaque jour le matin & le ſoir. Sans doute, me répondit-

elle, & il le faut abſolument. — Tombe-
rez-vous en criſe chaque fois? — Mes yeux Juillet 21.
ſe fermeront dès que je vous magnétiſerai : mais je reſterai pour l'ordinaire dans mon état naturel. Je prévois cependant que les après-midis j'aurai par fois quelques inſtans de bonne criſe, parce que je ſerai plus fatiguée que le matin : mais ces inſtans ſeront courts. — Pourrois-je tous les jours, comme à préſent, vous remettre en criſe à ma volonté après votre réveil? — Je ne ſais ſi vous le pourrez un jour : mais ce ne ſera pas d'ici à mon époque prochaine. C'étoit le travail de mes règles qui me rendoit ces jours derniers ſi ſuſceptible. — Aurez-vous encore ce froid intérieur au commencement de vos criſes? — Non : ce froid provenoit auſſi de l'agitation de mon ſang pendant le temps de mes règles. — Dois-je vous calmer aujourd'hui par les pouces des pieds? — Oui : j'en ai beſoin.

Après une criſe d'une heure & cinq minutes, Madame B. ouvrit les yeux. Je la calmai de la manière qu'elle venoit de m'indiquer, & je la laiſſai très-tranquille.

Le vingt-deux au matin, je priai ma-
lade de me magnétiſer, & elle ne l'eut Juillet 22.
pas fait pendant trois minutes que ſes yeux

furent fermés & collés, & dès ce moment,
Juillet 22. elle me magnétiſa avec beaucoup plus d'action & plus d'intelligence qu'elle n'avoit fait en commençant. Elle n'étoit point cependant en criſe vraiment magnétique; elle entendoit tout. En cet état, je me gardai bien de lui dire rien qui pût lui faire ſoupçonner qu'elle eût jamais été ſomnambule. Je le répète : j'aurois été bien fâché qu'elle s'en doutât.

Après qu'elle m'eut magnétiſé pendant un quart d'heure, elle ouvrit les yeux d'elle-même. Je la magnétiſai pour lors de la manière qu'elle m'avoit indiquée la veille, & ſes yeux ſe fermèrent de nouveau. Me méfiant encore de ce ſommeil, je continuois à garder le ſilence, lorſque bientôt elle le rompit elle-même pour me dire : *Je ſuis bien, je ſuis heureuſe.* Vos yeux ſont-ils clairs, lui demandai-je, encore ſur le ton de la converſation? — Oh! très-clairs. — Dormez-vous? — *Je n'entends plus rien : je ne m'inquiète de rien.* — Pourquoi donc dormez-vous aujourd'hui? — Parce que la joie que je viens d'éprouver, en revoyant mon fils, m'a fort agitée. — Dormirez-vous de même ce ſoir? — Je n'aurai que quelques momens par intervalles.

Étant ainſi en criſe, Madame B. voulut me magnétiſer de nouveau. Je vous ferai

plus

plus de bien à préſent, me dit-elle, & de plus je verrai vos yeux. Elle les vit en effet, & n'en fut point contente ce jour-là, ce qu'elle attribua à quelque dérangement dans mon eſtomac. Sur cela, elle voulut le toucher, ce qu'elle fit en y appuyant fortement l'une de ſes mains, & mettant l'autre en oppoſition ſur mes reins, tantôt à plat, tantôt les doigts en pointe. Je n'avois garde d'interrompre ce travail de ma malade par mes queſtions, & d'y joindre mes réflexions. J'ai toujours blâmé la manière dont quelques magnétiſeurs conſultent leurs ſomnambules. Veulent-ils leur faire toucher un malade, ils débutent par lui dire : Monſieur ſe plaint d'un tel mal, il éprouve telle ou telle incommodité. Touchez-le, & tâchez de découvrir quelle eſt ſa maladie. Ils font plus, ils indiquent, par forme de queſtions, au ſomnambule, les remèdes que, ſelon eux, le malade devroit faire ; en un mot, ſans s'en appercevoir, ils donnent à leur ſomnambule ſa conſultation toute préparée, & celui-ci n'a plus qu'à répondre ſimplement, oui & non. Il eſt même des ſomnambules tellement accoutumés à cette marche, que j'en ai rencontré pluſieurs qui refuſoient de donner leur avis, juſqu'à ce que le malade les eût préalablement mis au fait de ſa

Juillet 22.

Juillet 22.

ſituation. Quel fond peut-on faire ſur de pareilles conſultations? Eſt-ce l'inſtinct du ſomnambule qui les donne, ſont-ce les préjugés du magnétiſeur ou ceux du conſultant?

J'ai vu quelques magnétiſeurs faire bien plus mal encore, & quoiqu'ils fuſſent d'ailleurs de très-bonne foi, quoiqu'ils fuſſent bien éloignés de vouloir s'en impoſer à eux-mêmes, je les ai vus commettre l'imprudence de prévenir leur malade la veille, qu'il toucheroit le lendemain telle ou telle perſonne. Faut-il s'étonner ſi ce malade enſuite, quoique de bonne foi lui-même, quoiqu'il n'eût à cœur que de ſoutenir ſa réputation de ſomnambule; faut-il s'étonner, dis-je, ſi ce malade ainſi prévenu, & craignant de ne pas bien répondre le lendemain, ſe hâte d'aller lui-même & dans ſon état naturel conſulter les uns & les autres, ſur la ſituation de la perſonne qu'on lui avoit annoncée.

Le ſomnambuliſme magnétique, cet état ſi merveilleux en lui-même & ſi précieux, ſur-tout pour l'humanité ſouffrante, me paroît être ſujet à devenir une ſource d'erreurs par l'abus que l'on peut en faire. Le ſomnambule devient abſolument un homme nouveau. Ce qui l'élève au-deſſus de l'homme ordinaire, n'eſt que le développement plus ou moins parfait de ſon inſtinct; & ſi cet

inſtinct ne peut ſe développer qu'autant qu'il éteint les paſſions, qu'il diſſipe les préjugés qui l'étouffoient, n'eſt-ce pas détruire ou du moins altérer le ſomnambuliſme que de tenir éveillés ces mêmes préjugés & ces paſſions. Si l'inſtinct ſeul doit agir & parler dans le ſomnambule, il faut bien le provoquer & l'écouter, mais non pas le conduire. Livré à lui-même, il ne peut ſe tromper ſur toutes les choſes qui ſont à ſa portée, mais toutes les fois qu'on voudra le régler ſur les opinions précédentes du ſomnambule, ſur ſes paſſions ou ſur celles du magnétiſeur, il ne fera plus autre choſe que débiter des erreurs. Juillet 22.

Il eſt un moyen infaillible de tirer d'un ſomnambule tous les ſecours que ſon état nous offre. Apportons d'abord le plus grand ſoin à lui laiſſer ignorer qu'il eſt ſomnambule. Ne parlons jamais devant lui, même d'une manière indifférente, des perſonnes que nous avons deſſein de lui faire toucher. Qu'il ſoit toujours ſeul avec nous au moment où il entre en criſe, & qu'il ne puiſſe pas ſoupçonner que ſon état eſt fait pour piquer la curioſité ou pour le rendre plus intéreſſant. Eſt-il queſtion enſuite de le conſulter pour quelque malade, préſentons-lui ce malade ſans le nommer; eſſayons ſi, par les pro-

cédés ordinaires & à l'aide de notre volonté,
Juillet 22. il pourra en ſoutenir le rapport; en ce cas, diſons-lui ſimplement : *Touchez Monſieur*, puis laiſſons-le faire ſans le prévenir ou le diſtraire par nos raiſonnemens, demandons-lui enſuite s'il voit quelque mal, & recevons ſes réponſes quelles qu'elles ſoient, ſans nous permettre la moindre obſervation. Enfin, preſſons-le d'en voir le remède; & il nous indiquera ſans héſiter celui que ſon inſtinct lui aura fait appercevoir au moment. C'eſt en ſuivant toujours cette méthode ſi ſimple, que nous ſerons aſſurés de n'être jamais trompés par la mauvaiſe foi de quelques ſomnambules, de n'être jamais dupe de l'amour-propre des autres, ou ſéduit par leurs préjugés.

Les traitemens publics ont en cela un bien grand inconvénient. Un ſomnambule s'y réveille au milieu de cinquante malades ou magnétiſeurs. Il n'a pas plus tôt les yeux ouverts, que chacun s'empreſſe autour de lui. L'un le félicite de ſa clairvoyance : l'autre lui répète les choſes qu'il a dites. Un malade qu'il vient de toucher s'approche pour le remercier : l'incrédule qui a été témoin de la criſe en fait quelques plaiſanteries bonnes ou mauvaiſes.... Le moyen que la tête du ſomnambule tienne à tout cela ; &

fût-il de la meilleure foi du monde, n'eſt-il pas à croire que les paſſions dont il ne peut jamais ſe dégager entièrement, influeront un peu ſur la criſe ſuivante ? N'eſt-il pas à craindre encore qu'il ne mette tout en uſage pendant la veille, pour ſoutenir en criſe la réputation dont ſon amour-propre eſt flatté? Juillet 22.

Ceci me ramène à ce que j'ai dit plus d'une fois au ſujet des baquets & des traitemens publics. J'ai penſé que ces ſortes d'établiſſemens étoient faits pour nuire le plus ſouvent au magnétiſme. Je l'avois dit dans l'*Eſſai ſur la théorie*, & je l'ai répété dans le *Journal de la D.lle N.....* J'ai toujours mis cependant une grande différence entre certains baquets que l'oſtentation ou la cupidité avoient d'abord élevés, & ceux que le zèle & la charité ont conſacrés depuis au ſoulagement de l'humanité. Ces nouveaux traitemens, dans leſquels un grand nombre d'hommes ſenſibles & déſintéreſſés exercent journellement la bienfaiſance la plus active, ſont tout autre choſe en effet que ces eſpèces de baquets-parades contre leſquels toutes les ames honnêtes avoient eu le droit de s'élever: mais je ne les crois pas exempts pour cela d'une foule d'abus que je regarde comme étant inſéparables des traitemens raſſemblés; le zèle & l'intelligence des hommes précieux

qui dirigent & vivifient ces traitemens, peu-
Juillet 22. vent bien en diminuer le nombre, mais ils ne pourront jamais détruire ceux qui ſont dans la nature même.

Je ſais que les baquets pris comme réſervoirs ſont pour l'ordinaire très-utiles & ſouvent même néceſſaires : les malades vont s'y raſſaſier d'un fluide que le magnétiſeur enſuite n'a plus qu'à diriger. On voit bien des malades qui n'ont pas beſoin de ce ſecours ; Madame B. & tant d'autres ont été guéris ſans s'être jamais approchés d'un baquet : mais il en eſt auſſi, ſur leſquels un magnétiſeur n'exerceroit jamais qu'une action très-imparfaite, s'ils n'avoient été premièrement préparés par le fluide du baquet. Mais c'eſt en cela d'abord que pèchent, ſelon moi, les traitemens raſſemblés : tout malade qui s'y préſente pour la première fois, eſt mis indifféremment au baquet ; il peut très-bien ſe faire cependant que ce malade ſoit tellement ſuſceptible, que ſes nerfs ſoient tellement irritables, qu'il ne puiſſe ſoutenir cette première épreuve, & le travail de la nature, forcé dans le principe, ſera peut-être dérangé pour toujours. Ayons donc au beſoin des baquets particuliers. Employons-les comme réſervoirs magnétiques pour certains malades auxquels

ce ſecours eſt quelquefois néceſſaire : mais n'y entaſſons pas indifféremment tous nos malades, & ne les y magnétiſons pas en commun. Juillet 25.

Je ſais encore que les baquets, pris comme aſſemblée de malades, ſont à certains égards de la plus grande utilité. Les malades indigens y trouvent dans l'humanité des hommes reſpectables qui les accueillent, tous les ſecours qu'ils peuvent en attendre. Les magnétiſeurs opérant enſemble, & à l'envi les uns des autres, peuvent à chaque inſtant ſe communiquer leurs idées & leurs réſultats. Dirigés vers le même but, ſuivant la même marche, ils doivent conſerver l'accord & l'uniformité dans les procédés comme dans les opinions; & leurs élèves raſſemblés ſous leurs yeux, continuellement guidés par leurs conſeils & par leurs exemples, ne peuvent prendre que des idées très-juſtes de la doctrine & des opérations magnétiques.

Mais les traitemens raſſemblés ont des heures fixes auxquelles le magnétiſeur & le malade doivent également s'aſſujettir. La nature en celui-ci demande-t-elle une criſe, il faut qu'elle attende l'heure indiquée également pour tous; & ſi le malade ſe trouve être encore en criſe au moment où chacun doit ſe retirer, ſon magnétiſeur eſt forcé

d'interrompre le travail en faiſant ceſſer la
Juillet 22. criſe. Je ſais bien que cette règle n'oblige pas toujours à la rigueur : mais il ſuffit enfin que ce ſoit une règle générale, pour qu'il devienne indécent quelquefois de s'en écarter.

Dans un traitement raſſemblé, tous les malades font la chaîne enſemble autour du baquet. Tous ces malades ſont-ils analogues entr'eux? ne s'en rencontre-t-il jamais qui, ne pouvant ſupporter le rapport de certains, ſouffrent infiniment de ce mélange de fluides? J'en ai vu pluſieurs qui, paiſibles à la chaîne, tant qu'ils y étoient dans leur état naturel, devenus enſuite ſomnambules, repouſſoient avec horreur les malades que le haſard avoit placés à leurs côtés, en ſe plaignant que la communication avec ces malades leur faiſoit beaucoup de mal. On avoit grand ſoin alors, & peut-être trop tard, de les en ſéparer : mais ceux qui, faute de devenir ſomnambules, ne pouvoient pas connoître de même leurs beſoins & les expliquer, le haſard les avoit-il mieux ſervis, & ſouffroient-ils moins du rapport de leurs voiſins?

La ſalle d'un traitement eſt ouverte de droit à tous les magnétiſeurs; la charité l'ouvre de même à tous les malades; & le deſir louable de propager la doctrine y fait admettre encore les hommes de bonne foi qui veu-

lent prendre quelques notions du magnétiſme dans ſes effets. Or, pour peu qu'un ſomnambule ſoit ſuſceptible, combien ne doit-il pas ſouffrir aux approches continuelles de ce grand nombre de perſonnes de tout âge, de tout ſexe, dont aucune n'eſt en rapport avec lui, & pour leſquelles même il éprouve peut-être en cet état un repouſſement naturel? Ce malade, avant d'entrer en criſe, s'eſt vu entouré par un cercle de curieux qui obſervoient ſes moindres mouvemens. Sa pudeur naturelle, un peu de fauſſe honte, ſi l'on veut, ne lui ont-elles pas rendu très-pénible ce premier moment de ſpectacle; & ſa criſe ne ſe reſſent-elle point un peu du trouble & de la confuſion qu'il a éprouvés dans le début? S'il eſt vrai, comme on le verra plus d'une fois dans la ſuite, que l'attention, *la penſée* du magnétiſeur ſoient abſolument néceſſaires au malade en criſe, comment ce magnétiſeur pourra-t-il jamais ſe flatter de ſoutenir ſon attention, s'il eſt continuellement diſtrait par la foule de queſtions dont chacun l'accable en ce moment, & par les différens propos qu'il entend ſans ceſſe autour de lui. Veut-il iſoler le malade dont il connoît la ſenſibilité? Veut-il le mettre en criſe dans un lieu plus écarté du traitement? Il viole alors le droit que

Juillet 22.

tous ſes confrères avoient de s'inſtruire en
Juillet 22. le voyant opérer ; & ſi ſon malade ſe trouve être une perſonne du ſexe, il viole encore les loix de la bienſéance & de l'honnêteté.

En indiquant ici les principaux inconvéniens que j'ai cru reconnoître dans les traitemens raſſemblés, mon intention n'eſt nullement de critiquer les ſociétés reſpectables qui les ont établis ; je rends hommage aux hommes eſtimables qui ſe ſont réunis pour former ces ſociétés. Je reconnois encore tout ce qu'elles peuvent avoir de bon & d'utile ; mais ne ſeroit-il pas poſſible de leur conſerver toute leur utilité, de manière à éviter cependant les abus de ce qu'elles appellent traitement. Ce n'eſt point l'eſprit de critique qui m'a fait abandonner la ſuite de mon journal, pour rappeler ſommairement ces abus. Je ne prétends nullement m'ériger en cenſeur ; & ſi je propoſe mes doutes ſur un ſujet auſſi important, c'eſt dans la ſeule vue d'engager nos maîtres à s'en occuper. Seroit-ce à nous à vouloir porter des déciſions, lorſqu'eux-mêmes n'ont encore pu raſſembler un aſſez grand nombre de faits pour aſſurer leur jugement ; d'ailleurs, le ton tranchant, toujours déplacé, révolteroit en pareille matière, & à coup ſûr il ne perſuaderoit point. Il eſt certain que

j'ai blâmé de tous temps les traitemens raſſemblés que j'appelois génériquement baquets, & j'ai dû motiver aujourd'hui le jugement que j'en avois porté dans l'*Eſſai ſur la théorie* & dans le *Journal de la D.lle N.*, d'autant mieux que quelques magnétiſeurs très-éclairés, & que les qualités de leur cœur rendoient plus ardens à ſaiſir tout ce que ces établiſſemens offrent d'avantageux, n'ont pas été en cela de mon avis : l'un d'eux, que ſon mérite perſonnel a rendu l'ame d'une ſociété dont les ſuccès aſſurément & les œuvres charitables dépoſeroient le plus contre mon opinion, m'a écrit à ce ſujet, que *ſi les baquets ſont un mal, ils ſont du moins un mal néceſſaire.* Juſqu'à préſent je dirai volontiers comme lui, pourvu que, rapportant le *néceſſaire* aux magnétiſeurs, le *mal* retombe ſur les malades (1). Juillet 22.

(1) M. le comte de L...., dans l'extrait qu'il vient de donner de ſes journaux, rapporte une de mes lettres en date du 11 juin 1786, & il paroît vouloir inférer des termes de cette lettre, que, frappé de tout le bien que j'ai vu tout récemment s'opérer par la ſociété de Strasbourg, je ſuis bien revenu de tout ce que j'avois dit au ſujet des traitemens publics, dans l'*Eſſai ſur la théorie*, & dans le *Journal de la Dlle. N.* Cette lettre n'eſt cependant autre choſe qu'une répétition de ce que j'avois dit huit mois auparavant, à la page 236 du même journal. Et je me plais à le dire encore

Juillet 22. Je n'avois à craindre aucun de ces inconvéniens dans le traitement de Madame B. : ſeul avec elle pendant ſes criſes, j'étois cer-

aujourd'hui : il eſt certain que ſi quelque choſe étoit capable de détruire le vice propre & naturel à ces ſortes de traitemens, ce ſeroit ſans doute le zèle infatigable & éclairé de ce grand nombre d'hommes eſtimables qui ſe ſont réunis dans pluſieurs villes du royaume, pour former des ſociétés harmoniques. J'ai dit aſſez ſouvent ce que je penſe de ces ſociétés, & M. le comte de L.... n'a pas fait attention qu'il prenoit inutilement, à mon égard, la peine de les défendre, lorſque de mon côté, je n'avois jamais prétendu parler que des baquets ou traitemens raſſemblés. Ce ſont deux choſes tout-à-fait différentes & qu'il ne faudroit point confondre.

Je ſais que les ſociétés harmoniques ſont journellement beaucoup de bien : mais je ſais auſſi que dans celles du moins que je connois, les cures les plus ſaillantes, les phénomènes les plus intéreſſans ne ſont point ceux qui s'opèrent au lieu du traitement, mais bien ceux qu'obtiennent ſéparément les membres de ces ſociétés, dans le ſilence des traitemens particuliers. Eſt-ce au baquet que M. le comte de L.... a eu avec Madame F.... les criſes intéreſſantes dont il nous a donné les détails? Je doute au contraire que cette malade ſenſible eût jamais pu ſupporter le baquet. La nommée *Marie-Catherine Emmich*, que Madame la baronne de R.... a rendue ſi intéreſſante, avoit-elle ſuivi le traitement de la ſociété? &c. &c. Tous les magnétiſeurs, qui dans le particulier opèrent des cures ſi merveilleuſes, ne feroient plus à beaucoup près le même bien, ſi eux & leurs malades étoient raſſemblés autour du même baquet; du moins je le crois ainſi, parce que je ſuis convaincu que le zèle le plus actif, la charité la mieux entendue ne ſauroient jamais l'emporter entièrement ſur les inconvéniens attachés par la nature même de la choſe aux traitemens raſſemblés.

tain que perſonne ne la fatigueroit par le défaut de rapport ; que je pourrois, ſans être diſtrait ni préoccupé par rien d'étranger à elle, réunir mon attention toute entière ſur le bien que je voulois lui faire ; enfin, & c'étoit ſelon moi l'eſſentiel, j'étois aſſuré que perſonne ne pourroit l'inſtruire qu'elle étoit ſomnambule. De cette manière, il m'étoit bien facile d'étudier la nature, de la ſuivre dans toutes ſes opérations, de ſaiſir en un mot tous les caractères du ſomnambuliſme. L'imagination de ma malade n'étant jamais préoccupée de l'importance de ſon état, parce qu'elle l'avoit ignoré pendant la veille, & de mon côté, ne provoquant jamais ſes réponſes par la tournure que je donnois à mes queſtions, ne faiſant même ces queſtions qu'à meſure qu'elles étoient amenées par la ſuite des faits, ou par quelques circonſtances particulières, j'étois aſſuré que la nature ſeule faiſoit les réponſes ; tout ce que je voyois étoit vraiment l'ouvrage de l'inſtinct, & non pas celui de l'imagination ou des préjugés. Si je n'avois pas pris toutes ces précautions, j'avoue que je me ſerois ſouvent défié de tout ce que me diſoit ma malade, ſur-tout lorſque ſans m'y attendre, ſans avoir même l'intention de les chercher, je retrouvois à chaque inſtant des choſes qui

Juillet 22.

Juillet 22.

ſembloient être faites exprès pour confirmer mes anciennes expériences, & pour me ramener aux idées de théorie que je m'étois précédemment formées.

On a vu, par exemple (le 17), qu'au moment où je m'y attendois le moins, Madame B. m'avoit fait connoître qu'elle voyoit le fluide ſortir de ſes doigts & des miens, exactement le même, de la même couleur & du même brillant que la D.lle N., & pluſieurs autres ſomnambules l'avoient vu quinze mois auparavant. Si Madame B. eût été prévenue d'avance par mes diſcours; ſi je lui avois dis, étant éveillée, que le fluide magnétique paroît jaune & brillant; qu'il ſort ſur-tout par les pointes de nos doigts pendant le magnétiſme; que l'action de la volonté ſur nos nerfs, leur donnant plus de ton, plus d'énergie, une volonté forte doit donner auſſi plus de vîteſſe & plus d'activité au fluide qui émane de ces nerfs: ſi je lui avois dit enfin qu'étant ſomnambule elle doit voir auſſi ce fluide, & que je veux en faire l'expérience: ſi ſeulement, l'eſprit préoccupé de mes anciennes expériences, je lui euſſe dit, pendant qu'elle me magnétiſoit: vous devez voir en ce moment quelque choſe ſortir de vos doigts, & plus vous aurez la bonne volonté de me faire du bien, plus

vous verrez ſortir ce fluide : quelle qu'eût été pour lors ſa réponſe, aurois-je pu raiſonnablement compter qu'elle étoit celle de la nature? Pourrois-je aſſurer aujourd'hui, comme je le fais, qu'au moment où j'y ſongeois le moins, & où je ne ſoupçonnois pas même que Madame B. dût jamais voir le fluide, elle l'avoit vu réellement ſortir de ſes doigts; qu'elle l'avoit vu ſous la forme de *brillans*, *d'étincelles d'un jaunâtre couleur de feu*, & que ſon inſtinct lui avoit fait connoître qu'il falloit qu'elle *penſât* à moi en me magnétiſant, parce que *ſi elle n'avoit pas bonne volonté, elle ne me jetteroit plus autant de ces brillans ?* Juillet 22.

J'eus encore le vingt-deux, & ſans l'avoir cherchée, une nouvelle occaſion de vérifier mes anciennes expériences ſur les faits des métaux. J'ai dit que Madame B., en me magnétiſant pendant ſa criſe, avoit vu quelque dérangement dans mon eſtomac, & qu'auſſitôt elle avoit voulu le magnétiſer. Je la laiſſois faire ſans lui dire un ſeul mot, lorſque retirant tout-d'un-coup ſa main, elle me dit avec beaucoup de vivacité : déboutonnez votre veſte. — Pourquoi donc? — C'eſt que vos boutons me font mal. — Pourquoi encore? — Parce que le métal me fait mal, quand j'ai ma main deſſus (mes boutons

ſont de cuivre). — Quel mal vous fait-il? —
Juillet 22. *Il me fait froid dans tout mon corps & juſqu'au cœur.* — Je n'en conçois pas la raiſon. — Cela vient de ce que mon fluide ne paſſe plus..... Auſſi vois-je bien que je ne vous magnétiſe pas à travers vos boutons.... mon fluide ne va plus juſqu'à vous. Je ne change pas un ſeul mot aux réponſes de Madame B. ni à mes queſtions, & l'on pourra juger ſi les unes avoient provoqué les autres.

La criſe de cet après-midi ne fut pas longue, & ma malade me pria de commencer à la calmer, à ſon réveil, par les pouces des pieds, attendu qu'elle avoit été plus agitée ce jour-là qu'à l'ordinaire.

Juillet 23. Les deux ſéances du vingt-trois ne me préſentèrent rien de particulier. Je priai chaque fois Madame B. de commencer par me magnétiſer, & à peine l'eut-elle fait pendant quelques inſtans, que ſes yeux ſe fermèrent. Elle eut à pluſieurs repriſes des momens de criſe plus parfaite, mais la plus longue de ces criſes ne dura pas plus de huit ou dix minutes. Elle-même avoit attention de me prévenir en ces momens-là, en me diſant: je ſuis bien à préſent, mes yeux ſont clairs, je vous vois; & lorſqu'elle ſentoit que la bonne criſe alloit ceſſer, pour paſſer à une

criſe

criſe plus imparfaite ; elle avoit ſoin encore de m'en avertir. Il ne faut plus me parler à préſent, me diſoit-elle, je m'en rappellerois à mon réveil, & je ne veux pas ſavoir que je ſuis ſomnambule : cela m'inquiéteroit. Elle ouvroit enfin les yeux naturellement, & croyant s'être endormie d'un ſommeil naturel, elle ſe plaignit de ne pouvoir ſe défendre d'un aſſoupiſſement qui l'empêchoit de me magnétiſer aſſez long-temps pour pouvoir jamais me faire du bien. Juillet 23.

Je profitai d'un des momens de bonne criſe l'après-midi, pour lui faire mes queſtions ordinaires. Elle m'aſſura qu'elle auroit une nuit aſſez tranquille. Elle me répéta de nouveau que le ſoir du lendemain elle auroit une bonne criſe. Je la calmai avant de la quitter.

Le matin du vingt-quatre, Madame B. eut une criſe, & je n'en fus point ſurpris, parce que la veille elle avoit été très-fatiguée dans ſon ménage. Cette criſe cependant fut fort courte, & ne dura pas plus d'un quart d'heure. J'employai ce temps à queſtionner ma malade ſur ſon état, & elle m'annonça que par une ſuite de ſon agitation de la veille, elle prendroit une forte diarrhée ce jour-là ; mais que cet accident n'auroit point Juillet 24.

de ſuites. Elle ne s'ordonna d'autres remèdes
Juillet 24. que le magnétiſme, & pour le ſoir un lavement d'eau tiède. Au reſte, ajouta-t-elle, cette diarrhée ſera un bien; elle entraînera les glaires que le magnétiſme a déjà détachées dans mon eſtomac. Je lui demandai ſi ſa criſe du ſoir n'en ſeroit point dérangée. Au contraire, me répondit-elle, elle en ſera meilleure, parce que je ſerai plus foible.

La criſe de l'après-midi fut auſſi bonne en effet que l'avoit été celle du 21, & auſſitôt que Madame B. m'eut averti, comme à ſon ordinaire, *qu'elle étoit bien*, je me hâtai de commencer mes queſtions.

Votre criſe ſera-t-elle longue aujourd'hui? — Elle durera une heure. — Sera-t-elle bonne? — Je ſerai d'abord fort tranquille: mais au bout de trois quarts d'heure, j'aurai une révolution de ſang. Il ſe portera au cœur, & cela me réveillera. — Votre criſe finira-t-elle en ce moment? — Non: je me rendormirai bientôt après *pour achever mon temps*. — Ne pourrai-je pas, ſi je le veux, prévenir ce réveil? — Sans doute: & dès que je ſentirai que mon ſang veut ſe porter au cœur, je vous en avertirai en y portant ma main; alors vous reſpirerez fortement ſur mon cœur. Cela repouſſera le ſang, & je ne ſerai plus réveillée.

Aurez-vous une bonne nuit ? — Il me reſtera un peu de fatigue de ma diarrhée, & ma nuit s'en reſſentira. — Avez-vous beſoin de quelque remède ? — Point d'autre que le lavement de ce ſoir : mais il ne faudra pas que je le prenne avant ſept heures & demie, parce que la diarrhée me mènera juſqu'à cette heure-là. — Voyez-vous aujourd'hui ce qu'il vous ſembloit avoir de vivant dans votre eſtomac ? — Je ne le vois pas encore, cela eſt toujours trop embarraſſé par les glaires. — Prévoyez-vous quelques bonnes criſes pour l'avenir ? — Je ſuis ſûre que vendredi prochain, j'en aurai une pareille à celle d'aujourd'hui. D'ici là je n'aurai que des demi-criſes ſemblables à celles que j'ai eues hier, à moins qu'il ne ſurvienne quelque choſe qui me fatigue, parce que plus je ſerai foible, & plus mes criſes ſeront bonnes. — Prévoyez-vous quelque choſe de pareil ? — Comment voulez-vous que je devine cela ? Je vois bien qu'il n'y a rien dans mon *tempéramment* : mais je ne vois pas ſi cela viendra de quelque autre cauſe. — Aurez-vous un jour des criſes plus parfaites ? — Je ne puis le dire au juſte : mais je crois que ce ſera au temps de mon époque prochaine. — En aurez-vous après cette époque ? — Je le crois, & je m'en réjouis d'avance ; parce

Juillet 24.

Juillet 24.

qu'alors mon ſang étant moins agité, je ſens que mes criſes ſeront bien meilleures.

Pendant cette converſation, Madame B. me magnétiſoit avec beaucoup d'action, juſqu'à ce qu'enfin paroiſſant être un peu fatiguée, elle laiſſa aller ſa tête ſur le dos de ſon fauteuil. J'étendis alors les deux mains ſur ſes côtés, mes pouces joints ſur le creux de ſon eſtomac. En cette poſition, l'idée me vint de faire une nouvelle épreuve. Sans prévenir Madame B., ſans lui dire la moindre choſe, je détachai par un mouvement imperceptible, un de mes pouces; je le dirigeai vers ſa tête, & j'excitai en même temps toute l'action de ma volonté. Renverſée comme elle étoit, la malade n'auroit pas pu voir mon pouce, quand même ſes yeux auroient été bien ouverts. Elle treſſaillit, & détourna la tête ſans rien dire. Je continuai, ſans faire ſemblant de m'appercevoir de ſon agitation. Alors elle ſe ſouleva avec vivacité, en me diſant : vous envoyez à ma tête quelque choſe qui me fatigue & m'agite; vous me faites mal. Je la calmai, ſans lui répondre un ſeul mot, & bientôt elle reprit ſa première poſition.

Quelques momens après, la voyant plus tranquille, je crus pouvoir tenter une expérience que j'avois projeté de faire depuis

deux jours, & pour laquelle je m'étois préparé à deſſein. Adreſſant la parole à ma malade d'un ton indifférent, avant-hier, lui dis-je, vous vous plaignîtes que le métal de mes boutons vous faiſoit mal, lorſque vous mettiez votre main deſſus. Vous me dîtes qu'il vous faiſoit *froid* dans tout le corps. Je voudrois bien éprouver ſi l'or vous feroit le même effet. Sur une pareille queſtion, j'aurois pu craindre que ma malade ne ſoupçonnât la réponſe que j'attendois d'elle, ſurtout ſi elle avoit eu connoiſſance de celle que la D.lle N. m'avoit faite en ſemblable occaſion : mais la défiance que j'apportois toujours à ces ſortes d'expériences, me ſuggéra un moyen d'éviter toute prévention de ſa part. Juillet 24.

J'ai dit que j'étois tout près d'elle, & que ſa tête en ce moment étoit renverſée ſur le dos du fauteuil. Prenez ce double louis, lui dis-je, en lui préſentant un gros ſou. Elle prit le ſou, ſans ſe douter nullement de la ſupercherie que je lui faiſois : mais à peine l'eut-elle gardé dans ſa main pendant quelques ſecondes, qu'elle le jeta loin d'elle avec horreur. Il me fait mal, dit-elle, il me fait *froid* comme avoient fait vos boutons; je friſſonne dans tout mon corps, & j'en ai le bras tout engourdi. Cela m'é-

tonne, repris-je, & je n'aurois pas cru que
Juillet 24. l'or vous fît mal : eſſayez actuellement de prendre ce gros ſou, & je lui préſentai un double louis. Elle le garda & le retourna pluſieurs fois dans ſes doigts. Je remarquai cependant qu'elle devenoit plus agitée ; elle ne put y tenir long-temps : mais au lieu de jeter vivement le double louis, comme elle avoit fait le gros ſou, elle le poſa doucement auprès d'elle, en diſant : il me fatigue, parce qu'il m'agite trop. Il ne me fait pas *froid* comme vos boutons : mais il produit ſur moi le même effet que les pointes de vos doigts, quand vous les ſecouez bruſquement contre ma tête. — Voyez-vous auſſi quelque choſe ? — Je vois une *fumée* qui en ſort fort vîte & qui m'éblouit. — Comment eſt-elle cette fumée ? — Elle eſt *brillante*, *jaunâtre*, & il ſemble que ce ſoient des éclairs de feu. — Pourrez-vous la voir quelque jour ſans en être autant fatiguée ? — Je le crois ; & je le deſire bien ; car c'eſt *ſuperbe à voir*, & cela ne me fait pas mal comme vos boutons.

J'avois attendu pour faire cette expérience, que la révolution de ſang qui m'avoit été annoncée en débutant fût paſſée. Cette révolution eut lieu en effet au bout de trois quarts d'heure de criſe. Ma malade en ce moment pâlit & porta la main ſur ſon cœur.

A ce ſignal je ſoufflai fortement (*ex alitu*) ſur cette partie. J'y ſentis d'abord un battement & une palpitation violente : mais après quelques inſtans la palpitation ceſſa, l'oppreſſion diminua, & le calme enfin fut rétabli. Juillet 24.

Au bout d'une heure de criſe, ma malade m'avertit qu'elle alloit ſe réveiller, & peu de temps après elle ouvrit les yeux.

Le vingt-cinq, en me magnétiſant le matin, Madame B. eut par intervalle quelques momens de bonne criſe. Elle vit alors mes yeux, mais ce ne fut encore que bien confuſément. J'eſpère, me dit-elle, qu'un jour je les verrai mieux : mais juſqu'à préſent l'agitation de mon ſang m'en a toujours empêché. Mon ſang eſt trop épais, ajouta-t-elle, il circule mal. Il y a des momens où tout-à-coup il ſe porte au cœur. Alors tout eſt bouleverſé dans moi, tout eſt confondu. Je n'y verrai bien que quand mon ſang ſera devenu plus calme. Juillet 25.

Ne pourrions-nous pas conclure de ce que diſoit alors Madame B., que tout malade dont le ſang circule mal doit avoir beaucoup de peine à devenir ſomnambule, lorſque cette irrégularité dans la circulation provient d'un vice propre au ſang. Il paroît en effet, que tant que le ſang eſt dans cette

fermentation, il peut agacer & irriter les
Juillet 25. nerfs au point de gêner en eux la circulation du fluide & d'en ſuſpendre l'effet, mais il ne faut pas pour cela décider que de tels malades ne deviendront jamais ſomnambules. Je les crois au contraire les plus ſuſceptibles de l'être tôt ou tard. Le magnétiſme à la longue donnant à leurs nerfs le ton & le reſſort néceſſaire pour balancer la fermentation du ſang, rétablira peu à peu l'équilibre, & alors le malade ſera d'autant plus ſuſceptible de tomber en criſe, que ſes nerfs auront été fatigués plus long-temps, d'autant plus auſſi qu'il aura fallu le raſſaſier davantage de fluide. C'eſt en effet ce qui eſt arrivé à Madame B.

Après avoir magnétiſé mes yeux, ma malade voulut toucher mon eſtomac, puis elle en approcha ſa bouche, afin de le magnétiſer avec ſon haleine. J'avois déboutonné ma veſte, dans la crainte que mes boutons de métal ne la fatiguaſſent : mais je n'avois pas pris garde qu'étant en cette poſition, ſon front pouvoit toucher ces mêmes boutons. Quelques inſtans après, elle ſe retira vivement en diſant : *toujours vos boutons me font mal. J'ai actuellement la tête comme une glace.* Je retirai mes boutons, & elle plaça de nouveau ſa bouche vis-à-vis le creux de mon

eſtomac. Il ſemble, me dit-elle enſuite, que votre eſtomac ſoit tout en feu pendant que je le magnétiſe. Il me jette une infinité d'étincelles qui ſont bien plus brillantes que les miennes. Juillet 25.

La ſéance de l'après-midi ne fut pas fort intéreſſante, & Madame B. n'eut que quelques momens de criſe par intervalle.

Les jours où ſuivant ſes annonces, elle devoit avoir des criſes complètes, je débutois par l'endormir, & lorſqu'elle étoit devenue bien calme, elle me magnétiſoit. Les autres jours, elle commençoit par me magnétiſer, & ſes yeux ſe fermoient bientôt. C'étoit ce que j'appelois demi-criſes ou criſes incomplètes. Le ſommeil devenoit ordinairement plus profond, & les yeux s'éclairciſſoient un peu à meſure que la malade me magnétiſoit, & elle m'en avertiſſoit elle-même en me diſant : je ſuis bien à préſent, je vous vois. Au bout d'un quart d'heure elle ouvroit les yeux, & ne ſe ſouvenant que des trois ou quatre premières minutes de ſa criſe, elle ſe plaignoit de ne pouvoir jamais me magnétiſer aſſez longtemps. Elle vouloit alors recommencer ; & je la laiſſois faire : mais les mêmes choſes lui arrivoient encore à cette ſeconde repriſe. C'étoit pour l'ordinaire après ſon ſecond

réveil, que je commençois à la magnétiſer
Juillet 25. ces jours-là. Elle s'endormoit encore : mais c'étoit un ſommeil plus imparfait que ceux qu'elle avoit en me magnétiſant.

De cette manière, les ſéances étoient beaucoup plus longues qu'elles n'auroient pu l'être : mais j'étois aſſuré du moins qu'elles étoient pleinement utiles. Il n'auroit tenu qu'à moi de les abréger en quittant ma malade dès que je m'appercevois que les momens de bonne criſe étoient paſſés ; j'aurois pu la réveiller pour lors, & rien ne m'eût été plus facile, puiſque je la retirois de criſe à ma volonté : mais j'aimois bien mieux laiſſer à la nature tout le temps dont elle pouvoit avoir beſoin, & j'étois convaincu que chaque demi-heure que j'aurois gagnée par ſéance, auroit été une ſemaine de retard pour la guériſon de ma malade.

Bien des magnétiſeurs ne ſe font point une peine de réveiller ainſi les leurs ; ſoit pour faire l'épreuve du pouvoir qu'ils ont ſur eux ; ſoit parce que des criſes trop longues les gêneroient eux-mêmes, & les dérangeroient. Je l'ai déjà dit : je penſe que ſi ces magnétiſeurs ne font pas un mal réel à leurs malades, ils retardent du moins leur guériſon. Et en effet : ſi le ſomnambuliſme magnétique eſt une criſe donnée par la na-

ture, à l'aide du magnétiſeur ; ſi cette criſe ſalutaire eſt celle dont la nature a beſoin pour ſurmonter le mal, ne devons-nous pas être aſſurés que cette criſe ne durera qu'autant qu'elle ſera néceſſaire ? n'eſt-il pas certain qu'elle ceſſera bien & même malgré nous, du moment où la nature ne la demandera plus ; & que vouloir la faire ceſſer plus tôt, c'eſt arrêter mal à propos le travail de la nature, & perdre peut-être le fruit de tous les efforts qu'elle avoit faits précédemment ? Si le magnétiſeur donnoit, comme il le doit, tout le mérite à la nature ; s'il n'avoit pas l'amour-propre de croire que c'eſt lui qui endort & qui réveille ; s'il ſavoit enfin, ſuivant l'expreſſion d'un de nos maîtres, qu'il ne fait que tourner la manivelle, nous ne le verrions pas abuſer ainſi du pouvoir que la nature ne lui a confié que pour le bien, ou n'uſer de ce pouvoir que ſuivant ſes propres convenances, ou pour ſatisfaire une vaine curioſité. Que penſerions-nous d'un médecin, lequel après avoir fait prendre à un malade un remède dont l'effet ne pourroit manquer d'être ſalutaire au bout d'un certain temps, ne verroit pas plus tôt le travail commencer, que ſans en attendre la fin, il donneroit à ce malade un vomitif qui lui feroit rendre le remède ?

Juillet 25.

Juillet 25. Je ſais qu'il y a certains malades dont les criſes ſont tellement douloureuſes, qu'eux-mêmes quelquefois demandent en grâce d'être réveillés ; le magnétiſeur, témoin de leurs ſouffrances, n'eſt pas toujours le maître de réſiſter à leurs ſollicitations, & même en certains cas, il auroit peut-être tort de s'y refuſer : mais on ſent aſſez combien ces cas-là doivent être rares, & le magnétiſeur doit ſavoir diſtinguer alors la différence qu'il y a entre le vœu de la nature épuiſée par ſon propre travail, & celui du malade qui repouſſe une douleur inſupportable mais néceſſaire. Je puis citer à ce ſujet un fait bien propre à nous inſtruire. Madame le F. magnétiſée par M. d'H. étoit ſomnambule, & elle avoit annoncé le jour où devoit percer un abcès intérieur qu'elle avoit dans le côté. Ce jour de criſe paroiſſoit l'effrayer depuis long-temps, & elle n'avoit pas caché à ſon magnétiſeur, que pour peu qu'il ne fût pas exact à ſuivre toutes les indications qu'elle lui avoit données, il étoit à craindre qu'elle ne mourût pendant ſa criſe. M. d'H. donnoit depuis deux mois à ce traitement les ſoins les plus aſſidus & les plus éclairés, & ſes connoiſſances en magnétiſme auroient certainement ſuffi pour lui faire ſurmonter toutes les difficultés ; mais l'alternative que

lui offroit ſa malade lui paroiſſoit effrayante, & il craignoit d'ailleurs que ſes forces ne lui permiſſent pas de ſoutenir lui ſeul toute la fatigue que lui donneroit infailliblement une criſe qui devoit durer deux heures. En conſéquence, il m'engagea d'aſſiſter à cette ſéance; & Madame le F. conſultée à ce ſujet, jugea que j'étois aſſez en rapport avec elle pour pouvoir ce jour-là ſeconder ſon magnétiſeur ſans la fatiguer trop elle-même. Juillet 25.

Le jour critique arriva enfin; & la malade étant entrée en criſe, il nous fut bientôt facile de juger par les ſouffrances cruelles qu'elle éprouvoit, que le travail intérieur ſe faiſoit & que l'abcès alloit s'ouvrir. Pendant que M. d'H. la magnétiſoit avec toute l'action que lui donnoit en ce moment ſa propre ſenſibilité, j'appliquois tous mes efforts à ſeconder la nature dans l'endroit même de ſon travail, & connoiſſant depuis long-temps la force du magnétiſme par l'haleine, je m'en tins à ſouffler conſtamment ſur le côté où étoit l'abcès. Les douleurs qu'éprouvoit alors Madame le F. étoient nouies, ſa poitrine oppreſſée ne la laiſſoit eſpirer qu'à peine; elle avoit l'eſtomac proligieuſement enflé, & des convulſions coninuelles dans les bras & dans les jambes; out enfin ſouffroit en elle, & par fois la

douleur lui arrachoit des cris. Je continuai
Juillet 25. cependant toujours à ſouffler ſur ſon côté, & j'augmentai ainſi ſes maux en preſſant le déchirement de l'abcès. Il y eut un moment où elle me pria avec inſtance de la laiſſer, diſant qu'elle aimoit mieux mourir que de ſouffrir auſſi cruellement. Me défiant d'une demande faite dans le fort de la douleur, ſachant qu'il falloit eſſentiellement ouvrir l'abcès & qu'il y alloit du ſalut de la malade, bien loin de ceſſer comme elle l'auroit deſiré, je redoublai au contraire de volonté, & je renforçai mon action le plus qu'il me fut poſſible. L'abcès s'ouvrit enfin après trois quarts d'heure de ce travail ; & dès que la malade fut devenue un peu plus calme, elle s'empreſſa de dire étant toujours en criſe : votre manière de me magnétiſer m'a fait le plus grand bien, & elle a abrégé ma criſe de près de moitié. Je ſuis bienheureuſe que vous ne m'ayez point écoutée lorſque je vous diſois de ceſſer, c'étoit la force de la douleur qui me faiſoit parler ainſi contre mon propre inſtinct; ſi vous m'en euſſiez cru pour lors, ma criſe auroit été bien plus longue & plus pénible encore.

Ce ſeul trait, que je cite entre pluſieurs du même genre, prouve aſſez qu'un magnétiſeur doit ſe défier ſouvent des demandes

que lui fait ſon malade en criſe, ſur-tout lorſque l'objet de ces demandes lui paroît être contraire aux indications générales qu'il en avoit reçues précédemment. Juillet 25.

Pendant que je ſuis ſur ce ſujet, je penſe qu'il ſera peut-être très-utile de rapporter ici un fait ſingulier & très-curieux qui s'eſt paſſé à Toulouſe au commencement de l'été dernier, & qui m'a été communiqué dans le temps par un ami dont le mérite reconnu ne me laiſſe aucun doute ſur la manière dont il a obſervé. Voici à peu près ce qu'il m'écrivoit dans les premiers jours de juin. „ Je vois ici tous les jours un ſomnambule dont les criſes ſont douloureuſes à tel point, qu'il a craint lui-même de ne pouvoir y réſiſter. Ce ſomnambule s'eſt aviſé d'un expédient nouveau, & il l'a indiqué à ſon magnétiſeur. Il ne tient qu'à vous, a-t-il dit, de rendre mes ſouffrances moins inſupportables, ſans pour cela m'en faire perdre le fruit. Ordonnez-moi pendant que je ſuis en criſe, de partager le travail en deux ou trois repriſes. Soumis à votre volonté, je me réveillerai & me rendormirai par intervalles. Ma criſe en totalité n'en ſera pas moins longue : mais les momens de réveil ſuſpendant les efforts douloureux de la nature, je pourrai réparer les forces que je

viens de perdre, & en reprendre de nou-
Juillet 25. velles pour le ſommeil qui doit ſuivre. „

Voilà aſſurément un exemple bien frappant du pouvoir de la volonté. Ce moyen, qui a réuſſi parfaitement au ſomnambule qui l'avoit indiqué, pourroit bien ne pas convenir indiſtinctement à tout autre, mais il eſt à deſirer que des magnétiſeurs prudens & éclairés en faſſent de nouveau l'application dans des circonſtances ſemblables. On ſent combien il étendroit nos idées & augmenteroit nos reſſources en magnétiſme.

Le haſard me fournit encore, le matin du
Juillet 26. vingt-ſix, l'occaſion de répéter une de mes anciennes expériences. Au moment où j'allai chez Madame B., le temps étoit fort peſant, & tout annonçoit un orage prochain. Je trouvai ma malade un peu agitée : mais ſans paroître y faire attention, je la priai comme à l'ordinaire, de me magnétiſer, & bientôt elle fut en criſe. L'orage ne tarda pas à éclater, mais voyant que ma malade n'entendoit abſolument rien, je n'eus garde de l'en avertir, ni de lui faire aucune queſtion ; elle continuoit à me magnétiſer de la meilleure volonté, juſqu'à ce qu'enfin ſe laiſſant aller ſur le dos de ſon fauteuil, elle me dit : je ne ſais ce que j'ai aujourd'hui, mais je

ſuis

ſuis prodigieuſement fatiguée ; je n'ai pas même la force de vous magnétiſer. — Reſſentez-vous quelque mal, lui demandai-je ? — Il ſemble que tout mon ſang ſoit bouleverſé ; j'éprouve une laſſitude accablante dans les bras & dans les jambes, ſur-tout aux coudes & aux genoux. — Pourquoi ne continuez-vous pas à me magnétiſer ? — Les bras me font trop mal, & d'ailleurs je ne vous ferois pas autant de bien en ce moment ; je me ſuis apperçue que mes doigts vous jetoient moins d'étincelles qu'à l'ordinaire, & qu'elles étoient plus pâles. — Peut-être n'aviez-vous pas la même bonne volonté ? — J'en avois tout autant : mais il ſembloit que mes nerfs avoient plus de peine à agir. — Cela me paroît bien étonnant... Eſſayons ſi la même choſe m'arrivera en vous magnétiſant. Juillet 26.

Je ſecouai pour lors devant ſes yeux une de mes mains, les doigts en pointes : elle treſſaillit. — Qu'avez-vous, lui demandai-je ? — Ces étincelles que vous m'avez jetées m'agitent plus aujourd'hui que les autres jours. — Etoient-elles auſſi plus pâles ? — Je ne m'en ſuis point apperçue : mais vous en avez jeté moins qu'à l'ordinaire. — Avez-vous beſoin aujourd'hui que je vous magnétiſe ? — Oui : prenez mes deux coudes

Juillet 26.

dans vos mains, les pouces étendus ; cela fortifiera mes bras, & me mettra en état de magnétiſer encore vos yeux. Ils en ont beſoin aujourd'hui, & je les trouve bien plus foibles qu'ils n'étoient hier.

Lorſque Madame B. eut achevé de me magnétiſer pour la ſeconde fois, ſentant qu'elle étoit prête à ſe réveiller, elle voulut me calmer, ce qu'elle fit en prenant mes pouces contre les ſiens, nos mains croiſées, pendant qu'elle appuyoit ſon front contre le mien. Elle étoit depuis quelques inſtans en cette poſition, lorſque tout-à-coup je la vis reſauter, & elle ſe retira vivement. Ce qui s'élève de nos pouces, me dit-elle, me fatigue davantage aujourd'hui. — Que voyez-vous s'élever ? — *Une fumée bleuâtre* qui monte comme un nuage. — Ce ne ſont donc plus des étincelles ? — Je pourrois bien en faire ſortir ſi je voulois. — Et comment feriez-vous ? — Comme cela (elle preſſa mes pouces contre les ſiens, par des ſecouſſes précipitées, & en voulant ainſi me le faire voir, elle treſſaillit plus fortement encore que la première fois)..... J'ai vu ſortir bien des étincelles. — Pourquoi ſortoient-elles en preſſant mes pouces ? — Parce que je le voulois. — Si vous l'aviez voulu de même ſans les preſſer ? — Il n'en ſeroit ſorti que le

fil jaunâtre & brillant : mais point de ces étincelles qui ſont comme des éclairs de feu. Juillet 26.

Madame B. ſe réveilla bientôt après ; & l'ayant magnétiſée long-temps ſur les bras de la manière qu'elle venoit de m'indiquer, je la laiſſai plus calme.

La criſe de l'après-midi, fut à peu près la même que celle du matin. Le temps continuant toujours d'être orageux, je jugeai que ma malade ſeroit plus ſuſceptible ; & en effet, je réuſſis pluſieurs fois à la mettre en criſe & à l'en retirer en un inſtant à ma volonté. Je l'avois calmée & je me préparois à la quitter, lorſque voyant l'orage augmenter, je fus curieux d'obſerver l'effet qu'il produiroit encore ſur elle. Le tonnerre devint fréquent, & je m'apperçus bientôt que Madame B., ſans en être effrayée, & tout en s'occupant des affaires de ſon ménage, en étoit fort fatiguée. Après l'avoir laiſſé ſouffrir ainſi & ſans paroître m'en occuper pendant près d'une demi-heure, je lui propoſai de la calmer, & mettant une main ſur ſon front, je la fis tomber en criſe à l'inſtant.

Pourquoi dormez-vous encore, lui demandai-je ? — L'orage affoiblit mes nerfs ; & d'ailleurs lorſque vous avez touché ma tête, j'ai ſenti que vous diſiez intérieurement : *Dormez, je le veux ;* & je me ſuis en-

Juillet 26.

dormie. — Avois-je beſoin pour cela de vous toucher ? — Vous auriez fait la même choſe, mais moins promptement, en me fixant avec la même volonté. — Comment vous trouvez-vous actuellement ? — Tout en moi eſt bouleverſé ; j'ai des inquiétudes dans tout mon corps ; j'ai mal aux bras & aux jambes, ſur-tout aux coudes. — D'où cela vient-il ? — Je ne le vois pas. — Madame B. voulut encore me magnétiſer, mais elle fut bientôt fatiguée en touchant ma tête & mes cheveux. Ils ſont tout en feu, me dit-elle, & ils m'agitent beaucoup ; il faudra me calmer à mon réveil plus long-temps qu'à l'ordinaire. Penſez-vous, repris-je, qu'il ſoit toujours néceſſaire de calmer un malade après ſa criſe ? Sans doute, répondit-elle, & ſans cela le malade conſerveroit toujours un fonds d'agitation. Cette réponſe de Madame B. confirma ce que j'avois dit ſouvent que certains magnétiſeurs ont tort de laiſſer leurs malades après leurs criſes ſans les avoir calmés. Ceux qui les font remettre au baquet à leur réveil, & qui les laiſſent aller enſuite ſans s'en occuper davantage, ont, ſelon moi, bien plus de tort encore. Eſt-il étonnant que ces malades, après s'être ainſi ſurchargés d'un fluide que la main du magnétiſeur ne dirige plus, ſoient agités & fatigués juſqu'à la criſe

suivante ? Si le fluide avoit pu circuler en eux librement, s'il n'avoit rencontré dans leurs nerfs aucun obstacle, il n'y auroit point eu de maladie ; & n'est-ce pas accroître le mal, que d'augmenter la masse de ce fluide sans l'aider ensuite à faire des efforts proportionnés contre ces obstacles ? Un malade mis au baquet, & pour peu qu'il soit susceptible, éprouve communément beaucoup d'agitation, une inquiétude générale, des tiraillemens dans les nerfs, quelques mouvemens convulsifs. Tout ce travail est encore irrégulier, & je crois que rarement il suffiroit seul pour guérir le malade. Le magnétiseur vient ensuite seconder & diriger les efforts de la nature ; il détermine la crise dont le malade a besoin. S'il l'eût laissé se charger vaguement d'un fluide surabondant ; s'il eût laissé prendre à ce fluide sa circulation irrégulière, le malade n'auroit remporté du baquet qu'un surcroît de fatigue & d'agitation. Je crois que la même chose doit arriver à tout malade que le magnétiseur abandonne sans l'avoir calmé. Juillet 26.

Je demandai ensuite à Madame B. si je ne lui ferois pas mal en la laissant quelque temps pour me promener dans la chambre. Si vous ne cessiez pas, me répondit-elle, de penser à moi & de vous occuper de moi, cela ne

me feroit aucun mal. — Et ſi je ne penſois
Juillet 26. plus à vous? — Vous ne me feriez pas de mal pour cela : mais vous ne me feriez plus autant de bien.... *Cela me laiſſeroit là.... Je ſerois fort inquiète.... Je voudrois vous aller chercher.* Si l'on réfléchit attentivement ſur ce peu de mots, on ſera en état d'apprécier l'effet que pourroient produire certains magnétiſeurs qui, tout en opérant, s'occuperoient à converſer, ſoit avec leurs malades, ſoit avec les aſſiſtans : ceux encore qui après avoir mis un malade en criſe, le quitteroient pour aller en magnétiſer un ou pluſieurs autres. Et ſi les malades qui ne ſont point ſomnambules ne peuvent s'appercevoir du mauvais effet que produit ſur eux ce genre de magnétiſme, devons-nous croire qu'ils s'en reſſentent moins d'après ce que nous diſent ceux qui ſont en criſe?

Madame B. plus fatiguée qu'à l'ordinaire, avoit ce jour-là des palpitations violentes. Je les arrêtois bien toutes les fois que je reſpirois fortement contre ſon cœur ; mais elles revenoient bientôt. Je la priai de m'indiquer quelque moyen plus efficace. Placez-vous, me répondit-elle, vis-à-vis de moi & à quelque diſtance, préſentez-moi votre main, les doigts en pointe, & faites la deſcendre lentement de ma tête à mes pieds; par-là vous

rétablirez le cours de mon ſang. Je ſuivis l'indication, & les palpitations diſparurent. Juillet 26.
On peut ſe rappeler que c'étoit de la même manière que la D.lle N. m'avoit dit, dix-huit mois auparavant, qu'il falloit calmer ſon ſang & le ramener en-bas, lorſqu'il ſe portoit avec trop d'abondance à ſa poitrine.

Le vingt-ſix au ſoir, après avoir quitté Madame B., j'avois été appelé pour magné- Juillet 27.
tiſer une autre malade, dont le magnétiſeur étoit abſent, & à laquelle l'orage de l'après-midi avoit donné de fortes convulſions. Cette malade devenue ſomnambule, s'étoit ordonné une ſeconde criſe pour le lendemain matin. Quoique je fuſſe fort éloigné de vouloir ſuivre deux traitemens à la fois; quoique bien convaincu du mauvais effet que cela pourroit produire à la longue ſur les deux malades, je n'avois pu me refuſer pour le moment à ſecourir Madame.... dans une circonſtance auſſi preſſante; & d'ailleurs, mon attachement pour ſon magnétiſeur, la confiance qu'il m'avoit donnée, & le deſir que j'avois de la juſtifier, tout m'en avoit fait un devoir. Je n'héſitai donc pas à magnétiſer Madame.... le vingt-ſept au matin, comme elle l'avoit demandé. Je commençai par elle, & je ne la quittai que lorſque je la

vis entièrement remiſe de l'agitation de la
Juillet 27. veille. J'allai magnétiſer enſuite Madame B., qui, habitant un quartier fort éloigné de celui où j'avois laiſſé Madame...., ignoroit parfaitement tout ce qui s'étoit paſſé. Je ne voulus pas l'en inſtruire, & la trouvant beaucoup plus fatiguée que de coutume, je débutai en arrivant par la mettre en criſe. Dès qu'elle fut endormie, je me hâtai de la queſtionner ſans lui rien faire connoître de ce qui m'étoit arrivé.

Qu'avez-vous donc aujourd'hui, lui demandai-je? — Je ne ſais : mais je fus extrêmement fatiguée hier ſoir après votre départ ; j'ai paſſé une nuit fort agitée ; & depuis près de deux heures je reſſens une inquiétude dont je ne puis imaginer la cauſe.... Vous avez ſurement ſouffert ; car je ſuis comme ſi j'avois à partager quelque mal avec vous. — Cette agitation aura-t-elle des ſuites? — Ma criſe, qui durera une demi-heure, me calmera. — Pourriez-vous voir en moi ce qui m'eſt arrivé? — Je ne puis vous voir encore, j'ai le ſang trop agité. — Eh ! que fait cela? — L'agitation du ſang n'empêche pas la criſe : mais elle m'empêche de voir auſſi bien..... Il n'en eſt pas de même des nerfs : plus ils ſont malades, & plus les criſes ſont bonnes. — Aurez-vous beſoin de faire quel-

que remède? — Je ſens que les glaires ſe détachent bien dans mon eſtomac ; il faut les aider à ſortir.... Donnez-moi actuellement à boire un verre d'eau magnétiſée ; il me purgera, j'irai deux fois avant dîner & une fois à deux heures. Juillet 27.

Je magnétiſai un verre d'eau, & je le préſentai à ma malade qui ſe mit auſſitôt en devoir de le boire : mais dès la première gorgée, elle s'arrêta avec l'air de la plus forte répugnance. — Qu'eſt-ce, demandai-je? — C'eſt cruellement mauvais. — Quel goût lui trouvez-vous? — Un goût amer.... Le goût de la bile. — Si je vous avois donné de l'eau non magnétiſée? — Je n'aurois ſenti aucun goût. — C'eſt donc le fluide qui eſt amer? — Je ne dis pas cela : mais il a ce goût pour moi en ce moment.... *C'eſt ma diſpoſition.* — Aurez-vous beſoin de quelque choſe encore? — Il faudra me recommander de boire aujourd'hui à mon dîner plus d'eau magnétiſée que je n'en bois ordinairement ; & vous m'ordonnerez d'en prendre pendant quelques jours deux verres, le matin à jeun, à demi-heure d'intervalle l'un de l'autre. Cette eau achevera de purger les glaires qui ſont détachées.

Madame B. étant ſortie de criſe, je la priai de me magnétiſer, & elle y retomba de

nouveau. Je lui demandai pour lors en quel
Juillet 27. état étoit ſon eſtomac. — Je le vois, me répondit-elle, il s'y fait un grand travail; il ſemble que j'aie pris une médecine. — C'eſt ſans doute l'eau que vous avez bu qui détache les glaires? — C'eſt le magnétiſme qui les détache; & l'eau les entraîne. — L'eau non magnétiſée n'auroit-elle pas fait le même effet? — Elle n'auroit rien fait du tout. C'eſt le fluide qui agit, & c'eſt lui qui fait agir l'eau dans mon eſtomac.... *Il a ôté à l'eau ſa crudité.* — Voyez-vous ce que vous croyez avoir de vivant dans votre eſtomac? — Il y a encore trop de glaires: mais j'eſpère que je le verrai bientôt.

La ſéance de l'après-midi fut à peu près la même que celles des jours précédens. Dès que Madame B. fut en criſe, je lui parlai de ſes glaires. Elles ſe détachent bien, me répondit-elle, & j'en évacuerai une grande quantité ces jours-ci; j'ai beſoin de cela, car j'en ai beaucoup. Elle me pria enſuite de lui donner un verre d'eau magnétiſée, & elle le but avec plus de répugnance encore que celui du matin. Le premier, me dit-elle, m'a déjà menée trois fois, celui-ci me fera aller encore quatre fois ce ſoir, depuis cinq heures juſqu'à neuf. Elle me recommanda ſur-tout de lui interdire toute eſpèce

de fruits & de laitage. Enfin, après m'avoir répété que l'après-midi du lendemain elle auroit une meilleure crise, & m'avoir dit qu'il ne faudroit la laisser dormir le matin que pendant dix minutes au plus, elle se réveilla, je la calmai, & je la laissai très-tranquille. Juillet 27.

En arrivant chez Madame B. le vingt-huit au matin, je la trouvai très-fatiguée par la grande évacuation de glaires & de bile qu'elle avoit eue à la suite des deux verres d'eau magnétisée que je lui avois dit de prendre en me levant. Elle tomba en crise au moment où je m'approchai d'elle : mais j'eus soin de l'en retirer au bout de dix minutes, ainsi qu'elle me l'avoit recommandé la veille. Juillet 28.

L'après-midi, dès qu'elle fut en crise, elle commença d'elle-même à me magnétiser ; & quoique j'eusse pour ce jour-là bien des questions à lui faire sur son état, je ne voulus point l'interrompre, persuadé que s'il est nécessaire de diriger souvent l'attention d'un somnambule sur les objets qu'il lui importe le plus de connoître, il ne faut pas pour cela croiser sans cesse son instinct, ni le détourner de voir les choses dont il paroît vouloir s'occuper pour le moment. Lorsque Madame B. eut fini de me magnétiser, je la

priai de s'examiner attentivement elle-même;
Juillet 28. puis je commençai mes queſtions.

Comment va votre eſtomac? — J'y vois encore beaucoup de glaires : mais je les évacuerai. — Voyez-vous quelque remède à faire ? — Point d'autre encore que l'eau magnétiſée que je bois le matin. — Avez-vous quelque régime à ſuivre? — Je dois manger peu ; & ſur-tout dans ce moment-ci ne manger ni fruits ni laitage. — En tout autre temps les fruits vous ſeroient-ils contraires ? — Les fruits fondans me ſeront bons : mais je ne dois jamais manger ni ceriſes ni prunes. — D'où peuvent provenir toutes les glaires que vous avez ? — De la foibleſſe de mon eſtomac. — Voyez-vous ce que vous aviez cru y voir de vivant? — Je n'y vois encore que des glaires (après quelques inſtans de recueillement) : mais j'apperçois quelque choſe là (touchant ſes inteſtins du côté gauche).... Je ne vois pas bien encore ce que c'eſt. — Examinez-le bien, *je veux* que vous le voyiez.

Elle ſe recueillit encore en elle-même, & pendant quelques inſtans elle parut être profondément occupée. Prenant enſuite l'air du dégoût & même de l'effroi : ce ſont des vers, dit-elle, avec émotion. — Sont-ils gros? — Non : mais il y en a beaucoup ; ils ſont ra-

maſſés en peloton. — De quelle groſſeur eſt ce peloton? —.... Il eſt gros comme un œuf. — De quelle couleur ſont ces vers? (la répugnance parut augmenter). — Blanchâtre. — Voyez-vous quelque moyen pour les détruire? — Je ne le vois pas encore.... Je le verrai. — Les rendrez-vous par le haut ou par le bas? — Comment voulez-vous que je voie cela, avant d'avoir vu le remède. — Quel mal vous font ces vers? — Ils paſſent ſouvent dans mon eſtomac, où ils troublent mes digeſtions, & ils me donnent les vertiges que j'ai fréquemment. — Ne voyez-vous point de ver plus gros & d'une autre eſpèce? — Je n'en vois pas.

Juillet 28.

Je continuai. Examinez-bien votre intérieur; n'y voyez-vous point d'autre mal? — (Après un long examen, pendant lequel je la ſoutenois par toute la force de ma volonté) Je n'ai pas la poitrine attaquée: mais elle eſt foible.... L'eſtomac eſt un peu foible auſſi, & tout farci de glaires.... Mon plus grand mal eſt dans mon ſang qui eſt trop épais & fort agité. — Voyez-vous à cela quelque remède? — Je le verrai un jour.... Quant à préſent il ne me faut autre choſe que boire habituellement beaucoup d'eau magnétiſée.... Le magnétiſme calmera mon ſang, & vous fortifierez enſuite mes nerfs.

Aurez-vous bientôt quelque bonne crise?

Juillet 28. — J'en aurai une lundi matin, & une mercredi après dîner.... Je ne vois pas celles que j'aurai ensuite. — Ces crises seront-elles bien bonnes? — Elles deviendront toujours meilleures à mesure que j'avancerai. — Quand seront-elles plus parfaites? — Ce ne sera qu'au temps de mon époque prochaine. — Quel jour commencera cette époque? — Je ne le vois pas encore. — Pourrez-vous voir bientôt quelle est la maladie de Monsieur votre mari? — Je ne le verrai qu'après mon époque. Jusques-là il ne faut point me le présenter: je sens que la présence de tout autre que vous me fatigueroit beaucoup à présent; il faut attendre que je sois plus forte, & encore mes nerfs sont-ils si foibles, que je ne pourrai jamais, sans souffrir, soutenir le rapport de qui que ce soit.

Je demandai ensuite à ma malade si elle auroit une bonne nuit. Elle me répondit qu'elle seroit assez tranquille: mais que pendant son sommeil naturel, elle tomberoit d'elle-même en crise. Surpris d'une annonce aussi singulière, je voulois savoir comment la chose pourroit arriver; mais tout ce que Madame B. put me dire, fut, que le fluide travailleroit en elle, & qu'elle seroit *disposée* à entrer en crise; que cette crise commen-

ceroit à deux heures après minuit, qu'elle dureroit pendant vingt minutes, après lesquelles une révolution de ſang l'en retireroit pour la remettre dans l'état de ſommeil naturel. Pendant ce temps-là, repris-je, ſera-t-il néceſſaire que je m'occupe de vous? — Si vous ſongez à moi, me répondit-elle, ma criſe me fera plus de bien : mais je ne l'aurai pas moins quoique vous n'y ſongiez pas. Juillet 28.

Curieux de conſtater un fait auſſi ſurprenant, j'imaginai un moyen qui me parut être infaillible dans la perſuaſion où j'étois, comme j'y ſuis encore, que hors de ſes criſes Madame B. n'avoit pas l'ombre d'idée, pas le moindre reſſouvenir de ce qui lui étoit arrivé, & qu'elle ne ſoupçonnoit pas même encore qu'elle fût ſomnambule. Je vais, lui dis-je, placer cette feuille de papier pliée en quatre ſous le chevet de votre lit, de manière que vous ne puiſſiez l'appercevoir étant éveillée. Si vous êtes effectivement en criſe cette nuit, vous prendrez ce papier, vous y ferez un nouveau pli en travers, & de manière qu'il n'ait plus que trois côtés, & vous le placerez vous-même à tel endroit d'un tel tiroir. J'étois ſeul avec Madame B., lorſque je lui fis cette propoſition ; elle l'accepta ; & j'attendis avec impatience le lendemain pour vérifier le fait.

Juillet 28. Quelques momens avant de ſe réveiller, Madame B., comme à ſon ordinaire, prit mes pouces contre les ſiens, & elle en vit ſortir encore *un gros fil brillant qui alloit fort vîte juſqu'au plafond. Ce fil étoit gros comme une ficelle, & il ſe perdoit de toutes parts avec des brillans, comme fait une fuſée quand elle éclate.* Ce furent ſes propres expreſſions.

Juillet 29. Mon premier ſoin le vingt-neuf, en arrivant chez Madame B., fut de viſiter ſans qu'elle s'en apperçût, le tiroir en queſtion. J'y trouvai, préciſement à l'endroit convenu, le papier que j'avois laiſſé la veille, & il avoit été plié diagonalement avec le plus grand ſoin. Je ne doutai plus que la criſe de la nuit n'eût eu lieu en effet. Mais ne pouvant me rendre raiſon de la manière dont cette criſe avoit pu s'opérer, je la regardai comme étant en quelque ſorte du genre de celles que la nature ſeule a données quelquefois, & dont on a vu des exemples dans les rapports faits à l'académie des ſciences par M. Mallouin, & par M. de Sauvage, médecins. J'ai inſéré la copie de ces rapports dans le journal du traitement de la D.lle N.

Madame B. me paroiſſant être un peu fatiguée, je la mis en criſe, & elle me dit que l'eau magnétiſée qu'elle buvoit tous les matins

matins la travailloit un peu trop. Elle me pria en conſéquence de ne point lui en donner les deux jours ſuivans, & de laiſſer repoſer ſon eſtomac. Juillet 29.

L'après-midi elle eut encore une criſe incomplète, pendant laquelle elle m'aſſura de nouveau que celle du lundi matin ſeroit très-bonne. Mais, ajouta-t-elle, il ne faudra pas manquer de me magnétiſer ce jour-là à neuf heures préciſes : c'eſt l'heure que la nature demande.

Le trente au matin, Madame B. me magnétiſoit avec beaucoup d'ardeur, & j'évitois de l'interrompre par mes queſtions. Tout-d'un-coup elle s'arrêta, & je la vis pâlir. J'eus beau la queſtionner en ce moment, elle ne put me répondre. Étant enfin revenue à elle, elle me dit : Tout mon ſang ſe portoit au cœur ; heureuſement cela n'a pas duré. Et après quelques momens de réflexion, elle ajouta : je vois qu'il y a à mon cœur quelque choſe de mal.... Il faudra que je l'examine. — Tâchez, lui dis-je, de le voir dès-à-préſent. — .... Je ne le vois pas : mais je le verrai dans ma criſe de demain. — Pourquoi cela paroît-il vous inquiéter? — Je ne ſais ce que ce peut être : *mais c'eſt quelque choſe qui ne me plaît pas.* Je ne pouſſai pas Juillet 30.

plus loin mes queſtions ce jour-là, & j'at-
Juillet 30. tendis avec impatience la criſe du lende-
main. La pâleur & l'oppreſſion que venoit d'avoir Madame B., l'air effrayé que je lui avois vu prendre tout-à-coup, m'alarmoient conſidérablement; & ſachant par expérience que les meilleurs ſomnambules ne découvrent pas toujours tous leurs maux à la fois, je craignois que Madame B. n'apperçût bientôt en elle quelque maladie grave que nous n'avions pas encore ſoupçonnée. On verra bientôt que mes craintes n'étoient que trop fondées.

L'après-midi, Madame B. dormit plus long-temps que je ne m'y étois attendu, & ſur ce que je lui en marquai ma ſurpriſe, elle me dit que le grand vent qu'il faiſoit en ce moment en étoit cauſe. Pourquoi, repris-je, ne me l'avez-vous pas annoncé ce matin? — Je ne pouvois pas alors deviner l'orage qu'il fait à préſent. — Ce vent vous fait-il le même effet que l'orage? — Il fatigue encore plus mes nerfs.

Le matin du trente-un, je fus exact à me
Juillet 31. rendre chez Madame B. un moment avant neuf heures. Je ne voulois pas m'écarter un ſeul inſtant de l'indication qu'elle m'avoit donnée, & j'étois perſuadé que le moindre

retard auroit ſuffi pour déranger le travail & la bonne criſe qu'elle avoit prévue pour ce jour-là. A peine me fus-je approché d'elle, qu'elle entra en criſe, ſans que j'euſſe fait autre choſe que de lui préſenter la main, pour la conduire à ſon fauteuil. J'employai les dix premières minutes à la magnétiſer le plus fortement qu'il me fut poſſible, & ſans lui dire un ſeul mot. L'air d'accablement que je remarquai en elle pendant tout ce temps, me faiſant juger que le travail de la criſe ſe faiſoit, je n'eus garde d'interrompre ce travail en préoccupant trop tôt l'eſprit de ma malade, & je laiſſai à la nature tout le temps dont elle eut beſoin pour compléter la criſe. Madame B. prenant enfin un air riant & plus animé, elle me dit : je ſuis bien à préſent. Je pus alors commencer mes queſtions. Juillet 31.

Après l'avoir priée d'examiner attentivement ſon intérieur, je lui demandai : Voyez-vous quel eſt le mal que vous avez au cœur ? — Oui, je le vois, & cela ne me plaît pas. — Qu'eſt-ce donc ? — C'eſt un abcès (1) qui s'y forme. — Où eſt-il placé ? —

(1) Je crois qu'ici Madame B. n'employa pas l'expreſſion convenable ; & j'imagine qu'un médecin, au lieu de dire un *abces*, auroit dit un *polype*. On pourra voir du moins par tous les détails qu'elle me donna dans la ſuite, que

Tout en bas à la pointe du cœur. — De
Juillet 31. quelle groſſeur eſt-il? — De la groſſeur d'un gros pois. — Quel mal vous fait-il? — Il gêne la circulation du ſang dans le cœur; & c'eſt ce qui me donne ces palpitations, ces étouffemens, & ces foibleſſes que j'ai ſi ſouvent. — Que voyez-vous dans cet abcès? — J'y vois une matière blanchâtre & durcie. — Comment cette matière s'eſt-elle amaſſée? — Mon ſang a toujours été trop agité; il a mal circulé, & l'humeur qui étoit dans le ſang s'eſt arrêtée peu à peu dans ces petits vaiſſeaux.

Je continuai. Depuis quand cet abcès s'eſt-il formé? — Je vois qu'il y en a déjà eu un à la même place il y a onze ans, & que c'étoit pour cela que j'avois alors tant de palpitations & d'étouffemens. — Qu'eſt devenu cet ancien abcès? — Il s'eſt fondu & diſſipé de lui-même. — Y a-t-il long-

---

la maladie de ſon cœur étoit du genre des polypes que MM. les médecins appellent *concreſſions polypeuſes*, & qui ſont formés, ſelon eux, par le dépôt des parties *lymphatiques* que le ſang laiſſe quelquefois dans les différentes parties du cœur. C'eſt dans cette idée que lorſque j'aurai moi-même à parler de la maladie de Madame B., je l'appellerai polype: mais toutes les fois que je rendrai compte de ce qu'elle m'en diſoit, je ne changerai rien à ſes expreſſions, parce que je dois être exact, & parce que je ſais que Madame B. n'étoit point obligée de connoître les termes uſités en médecine.

temps? — Il y a neuf ans. — De quelle groſſeur étoit-il alors? — Il étoit déjà gros comme une noiſette. Juillet 31.

Il eſt bon d'obſerver que Madame B. avoit toujours ignoré, comme tout le monde, qu'elle eût eu un polype onze ans auparavant. Il ne reſtoit plus en elle aucun veſtige de cette ancienne maladie, & cependant elle m'en donnoit en ce moment tous les détails comme elle eût fait ſi la choſe avoit été préſente. Je ne vois pas qu'on puiſſe rendre raiſon de ce phénomène autrement qu'en diſant, comme je l'ai dit ailleurs, que l'ame du ſomnambule, dégagée juſqu'à un certain point des liens de la matière, plane ſur toutes les poſſibilités phyſiques de la vie, qu'elle les apperçoit avec plus ou moins de détails, mais toujours ſous un ſeul point de vue, & que pour elle enfin les temps comme les diſtances deviennent abſolument nuls.

Depuis quand, repris-je, a commencé l'abcès que vous avez actuellement? — Il y a quinze mois. — A-t-il toujours groſſi depuis ce temps? — Oui; & il groſſira juſqu'à ce qu'il ſoit bien mûr & qu'il m'étouffe. — Comment ſera-t-il gros pour lors? — Comme un œuf de pigeon. — Lui faudra-t-il long-temps pour en venir là? — Deux

ou trois ans. — Et alors que.... — (m'in-
Juillet 31. terrompant avec précipitation & d'un air d'effroi). Ah! il ne faudroit pas le laiſſer venir. — Pourquoi cet effroi? — Parce que s'il étoit mûr un jour, *le ſang m'étouffe-roit ſur le champ.... Je mourrois ſur une chaiſe ſans que perſonne y prît garde.... Il ne faut pas le laiſſer venir.... Cela me coûtera la vie.*

En diſant ces mots, ma malade pâlit; elle prit un air conſterné qui me fit la plus grande peine & me ſaiſit moi-même: mais rappelant auſſitôt mes forces: pourquoi vous alarmer ainſi, lui dis-je, ne voyez-vous pas que *je veux vous guérir?* — Non, je ne gué-rirai pas.... Je ne vois point de remède.... Il faudra que je meure. — Cherchez mieux, *je veux* que vous trouviez un remède. — (Après un long ſilence que je n'eus garde de troubler, & pendant lequel je m'attachai ſeulement à renforcer ma volonté avec l'in-tention de ſoutenir la malade, ſans permet-tre à mon eſprit de s'arrêter ſur aucune idée à moi). Je ne vois en ce moment d'autre remède que le magnétiſme. — Comment dois-je vous magnétiſer pour cela? — Il faut avec la pointe de votre pouce me char-ger fortement de fluide à l'endroit de l'ab-cès. — Faut-il y tenir long-temps mon pouce? — Pendant trois ou quatre minutes

seulement, pour les premiers jours. Si vous y restiez plus long-temps, vous appelleriez trop le sang au cœur, & j'aurois des palpitations violentes. Si la matière de l'abcès se dissipe un peu, vous risquerez moins ensuite de le charger davantage. — Ne ferois-je pas mieux de charger cet endroit avec un conducteur, ou de placer au-devant de mon pouce une pièce d'or? — Vous me chargeriez davantage, & cela ne vaudroit rien dans les commencemens. Il faut attendre qu'avec votre pouce vous ayez un peu *éclairci* & diminué cette matière. Juillet 31.

Je voulus sur le champ faire l'essai du procédé que ma malade venoit de m'indiquer, j'appliquai la pointe de mon pouce sur la place qu'elle me marquoit elle-même un peu au-dessous du sein gauche; & je mis en même temps mon autre main à plat sur ses reins. A peine eus-je resté pendant quelques instans en cette position, que ma malade me dit: Je vois que votre fluide *remue un peu cette matière durcie, & qu'il la pénètre....* Je commence à prendre quelque lueur d'espérance: mais je ne vois rien de certain encore. — Si nous parvenons à dissiper cet abcès, comment pourrai-je le savoir? — Ce sera moi qui vous le dirai.... Tant que cet abcès existera, je tomberai certainement en

criſe, & je prévois déjà que dans huit jours
Juillet 31. j'en aurai de bonnes, tous les jours.... Ah! Monſieur, il ne faudra pas ceſſer de me magnétiſer juſqu'à ce que cet abcès ſoit entièrement diſſipé. Si vous me quittiez plus tôt, je ſens qu'il m'en coûteroit la vie.

Après avoir laiſſé prendre à Madame B. quelques inſtans de repos, je paſſai à d'autres queſtions. Voyez-vous vos vers, lui demandai-je? — Oui, je les vois: il y en a pluſieurs ramaſſés en peloton. — Sont-ils gros? — Non: ils ſont gros comme des fils. — D'où peuvent-ils provenir? — Des œufs d'un ver plus gros que je rendis il y a quelque temps, & qui m'effraya. — Ces vers ſont-ils tous les mêmes? — .... J'en apperçois un ſeul qui eſt plus gros que les autres..... Il ne ſe tient pas avec eux. — Où ſe tient-il? — Il eſt là *dans le boyau ſous l'eſtomac* (marquant tranſverſalement avec ſa main le *duodenum*). — Eſt-il plus gros que les autres? — Beaucoup plus. — Comment eſt-il gros? — (Elle me montra ſon doigt index). — Eſt-il long? — (Elle marqua ſur ſon bras une longueur d'environ un pied). — A-t-il une tête? — Oui, elle eſt pointue. — A-t-il des yeux? — .... Je n'en vois point. — Du poil.... des pattes? — Non. — Va-t-il à l'endroit où ſont les

autres vers ? — Non. Il entre ſouvent dans mon eſtomac où il reſte quelquefois 24 heures de ſuite ; puis il revient dans ce boyau. — Voyez-vous quelque remède contre ces vers? — Je ne vois pas qu'il y ait encore rien à faire pour le préſent. — Eſpérez-vous de pouvoir un jour les détruire? — ... (D'un air ſatisfait) aſſurément. Juillet 31.

Je continuai. Voyez-vous le jour où vous aurez encore une bonne criſe? — J'en aurai une après-demain le ſoir. — A quelle heure faudra-t-il vous magnétiſer ce jour-là ? — A cinq heures. — Pourquoi cette criſe ſera-t-elle bonne ? — Parce que la nature la demandera alors pour faire ſon travail. — Comment pouvez-vous voir cela dès aujourd'hui ? — Il m'eſt facile d'en juger d'après le *mouvement* que je vois dans moi. — Dormirez-vous demain ? — J'aurai des momens de criſe comme je les ai ordinairement. — Quand commencerez-vous à avoir tous les jours des bonnes criſes ? — Dans dix jours. — Pourquoi les aurez-vous alors ? — Parce que j'approcherai du temps de mon époque. — Voyez-vous cette époque ? — .... Je ne la vois pas encore. — Sera-t-elle annoncée par quelque incommodité particulière ? — J'aurai grands maux de reins. — D'où proviendront-ils ? — Du ſang caillé

Juillet 31.

que je vois, & qui ſe détachera.... Il faudra me magnétiſer beaucoup ſur les reins & ſur le bas-ventre, pour aider à le détacher.

Aurez-vous une bonne nuit? — Je ſerai réveillée à trois repriſes par des révolutions de ſang.... Il faut me recommander de tenir pour lors ma main droite à plat ſur mon cœur, cela repouſſera le ſang. — Avez-vous quelque remède à faire? — Je prendrai demain matin deux verres d'eau magnétiſée.— Vous purgeront-ils beaucoup? — Quatre fois dans la journée.

Je préviens ici une fois pour toutes, que lorſque Madame B. m'avoit fait quelques annonces pareilles, j'avois grand ſoin enſuite d'en vérifier les réſultats; je la trouvai rarement en défaut : mais elle ſe trompa quelquefois, & cela arrive plus ou moins ſouvent à tous les ſomnambules; je fus exact pour lors à noter ſes erreurs. J'ai vu quelques magnétiſeurs tellement enthouſiaſmés de leurs ſomnambules, qu'ils les regardoient comme étant toujours & en tout infaillibles. Non contens de les croire aveuglément ſur toutes les choſes qui étoient naturellement à leur portée; ils ſe faiſoient une loi d'adopter toutes leurs opinions dans des choſes que leur inſtinct ne devoit point connoître. Qu'un bon ſomnambule ne puiſſe

se tromper sur ce qui regarde son état phy- Juillet 31.
sique & celui des individus qu'on a mis en rapport avec lui, c'est ce que je crois aussi, du moins généralement. Je ne serai point surpris de le voir, au milieu d'une botte de plantes de toutes espèces, choisir précisément celle qui convient à son mal ou à celui qu'on lui a fait toucher, quoiqu'étant éveillé il ignorât les propriétés & jusqu'au nom de cette plante. En cela il ne fera rien de plus fort que ce que fait le chien lorsqu'il saisit le chiendent qui doit le purger. Mais lorsque je verrai consulter par forme de conversation, un somnambule sur des maladies qu'il n'a jamais éprouvées, dont le germe n'est point en lui, & qu'il n'a pas touchées dans d'autres malades, je ne recevrai point ses décisions comme des arrêts. Ce malade n'a jamais eu la goutte, je ne lui ai point fait toucher de goutteux : s'il juge, par exemple, que le magnétisme ne peut rien sur la goutte, je dirai que cela peut fort bien être, mais qu'il n'a pu en parler que par présomption; & il n'est pas besoin de dormir pour présumer.

Cette confiance aveugle & sans bornes, que bien des magnétiseurs donnent à leurs somnambules, peut devenir, selon moi, la source d'une infinité d'erreurs de tous genres.

Juillet 31. J'ai toujours penſé que dans l'état de ſomnambuliſme parfait, le malade n'eſt pas même le maître de ſe tromper dans les choſes qui ſont du reſſort de ſon inſtinct; j'ai comparé cet inſtinct à celui de l'animal qui deſire & ſaiſit ce qui lui convient ſans pouvoir conſulter ni ſon goût ni ſes convenances; & quoique l'inſtinct du ſomnambule ſoit infiniment ſupérieur à celui de la bête, en ce qu'il réunit le moral au phyſique, on peut toujours dire que, livré entièrement à lui-même & renfermé dans ſa ſphère, il ne pourra pas ſe tromper. Mais ce que j'ai dit du ſomnambuliſme pris en lui-même & eſſentiellement, j'étois loin de le dire de tous les ſomnambules. Pour que ceux-ci ne ſe trompaſſent jamais, pour que nous puſſions regarder leurs réponſes comme des oracles, il faudroit être aſſurés que leur ſomnambuliſme eſt autant parfait qu'il peut l'être; il faudroit que ces malades ne fuſſent jamais queſtionnés que ſur des choſes qui ſont du reſſort de leur inſtinct, & que leurs propres opinions, leurs préjugés n'euſſent jamais été mis en jeu. Il faudroit encore que leurs magnétiſeurs ſe fuſſent toujours bornés à queſtionner leur inſtinct, à le ſuivre, à le développer, à le ſoutenir, ſans jamais mettre dans leurs queſtions, ni préventions, ni préjugés, ni même un objet prémédité.

Un ſomnambule vous prévient lui-même une fois pour toutes qu'il ne peut pas ſe tromper. Sans doute il vous le dit : mais comment pouvez-vous le croire? Comment ſur cette ſimple aſſertion de ſa part, lui donnez-vous aſſez de confiance pour le conſulter indifféremment ſur tout ce que vous deſirez ſavoir? Comment prenez-vous les réponſes qu'il vous fait pour baſe de vos opinions, & pour règle de votre conduite en magnétiſme? Comment enfin pouvez-vous établir ces mêmes réponſes en préceptes? Ne courez-vous pas riſque en ſuivant cette marche, de vous égarer à chaque inſtant. Ici ſans doute il faut, comme en phyſique, s'efforcer à déduire une théorie, des faits : mais ce n'eſt pas dans les opinions d'un ſomnambule que nous devons la chercher. Demander à un ſomnambule la théorie de ſon état, c'eſt, à mon avis, n'avoir qu'une idée fauſſe du ſomnambuliſme. L'inſtinct du ſomnambule eſt développé ſans doute; il eſt élevé, pour ainſi dire, au-deſſus de lui-même : mais il eſt toujours inſtinct. Or, l'inſtinct ſent, il agit, mais il ne raiſonne point. Il peut avoir la ſenſation, le ſentiment même, mais non pas la ſcience. Je veux croire qu'il ne ſe trompera jamais ſur le genre de magnétiſme qui lui convient : mais comment pourroit-

Juillet 31.

il donner des décisions & prescrire des règles
Juillet 31. sur le magnétisme en général.

Nous voyons tous les jours des somnambules se tromper & faire de fausses annonces; c'est une chose de fait, & elle ne m'étonne point. Je ne parle plus de ces somnambules exaltés, dont le magnétiseur a monté l'imagination sur les points les plus épineux & les plus abstraits de la religion & de la morale: Juifs ils expliquent le Talmud; Mahométans, ils expliqueroient de même les passages les plus inintelligibles de l'Alcoran. De pareils excès sont sans doute un grand abus. C'est ainsi que je les vois; & je pense que bien loin de perfectionner le magnétisme, ils seroient faits bien plutôt pour en retarder les progrès, si l'on prétendoit les confondre avec les effets du vrai somnambulisme magnétique: mais portés à ce point je les regarde comme une sorte de délire qui leur est absolument étranger, & qui exista longtemps avant la découverte du magnétisme; & c'est par cette raison que je ne cherche point à les approfondir ici. Me bornant à raconter les faits que j'ai observés, je n'ai nullement la prétention de m'ériger en réformateur des abus; & convaincu d'ailleurs que sur un sujet pareil, toutes déclamations pour ou contre seroient également abusives

& vaines, je ne me permets qu'une ſeule réflexion. Il y auroit, je le ſais, beaucoup de préſomption à vouloir aſſigner les bornes d'un état que nous commençons à peine à ſoupçonner : mais en ſuppoſant qu'un ſomnambule peut réellement voir l'univers moral d'une manière bien diſtincte, comment fera-t-il pour nous exprimer ce qu'il voit, dans une langue dont les termes ne peuvent être adaptés à ces choſes ? Et quand il ſauroit s'expliquer, nous-mêmes le comprendrions-nous à moins d'être au même état que lui ? Eſt-il raiſonnable de faire quelque fonds ſur des ſpéculations, quelles qu'elles ſoient, qui peut-être ont été mal ſenties, & qui certainement ne peuvent être que mal rendues & mal ſaiſies. Juillet 31.

Mais même chez le vrai ſomnambule, combien de cauſes différentes & différemment combinées ne peuvent-elles pas concourir à altérer les facultés de l'inſtinct & à troubler ſes opérations. Je n'ai jamais été d'avis qu'on puiſſe claſſer les divers degrés du ſomnambuliſme, à moins qu'on ne diſe auſſi que tous ces degrés, toutes ces nuances, qui peuvent varier d'une infinité de manières, ſe combinent journellement & à chaque inſtant pour diverſifier à l'infini le ſomnambuliſme, d'un malade à l'autre,

dans le même malade, d'une crise à une
Juillet 31. autre, & souvent dans la même crise : mais ce sont toutes ces variations qui doivent mettre le meilleur somnambule dans la nécessité de se tromper quelquefois, & elles dépendent d'une multitude de causes accidentelles, qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de prévenir ; de la situation d'esprit du malade ; des évènemens imprévus & étrangers à lui, dont il a pu être précédemment affecté ; de la disposition physique & morale du magnétiseur, du plus ou moins d'attention & de volonté qu'il apporte ; des changemens qui peuvent arriver d'un moment à l'autre dans l'état de l'athmosphère, &c. &c. Toutes ces causes, prises ensemble ou séparément, doivent influer nécessairement sur la clairvoyance d'un somnambule ; & non-seulement elles doivent rendre ses crises différentes entr'elles, mais elles peuvent même apporter des différences très-sensibles dans l'intervalle d'une seule crise. Tel somnambule qui s'est trouvé être très-clairvoyant pendant le premier quart d'heure de sa crise, ne voit plus rien le quart d'heure suivant, parce que son magnétiseur digère mal en ce moment ou qu'il vient de se préoccuper d'une nouvelle fâcheuse qu'il avoit reçue ; parce que la tournure

nure qu'il a donnée à ſes queſtions a dérouté l'inſtinct du malade & l'a ramené à ſes anciens préjugés ; parce que le temps, qui d'abord étoit ſerein, eſt devenu orageux ; parce que la foule des curieux qui obſèdent le malade, a dérangé en lui le travail de la nature, &c. &c. &c. Nous voyons d'ailleurs aſſez généralement que le ſomnambuliſme n'arrive point toujours tout-d'un-coup au degré de perfection qu'il peut avoir chez un malade ; & l'inſtinct, ne ſe développant que ſucceſſivement & dans certaines circonſtances, découvre tous les jours des choſes qu'il n'avoit pas encore ſoupçonnées. Juillet 31.

On ne doit donc point être ſurpris ſi les ſomnambules ſe trouvent quelquefois en défaut ſur leurs annonces. Quelque bien conduits qu'ils ſoient, cela peut, cela doit même leur arriver, & cela arrive à chaque inſtant à ceux que le magnétiſeur queſtionne inconſidérément d'après ſes propres opinions, ſes préjugés, les idées qu'il s'étoit faites précédemment ; & cependant on prend enſuite toutes leurs réponſes, qu'on a dictées ſans s'en appercevoir, pour des oracles dictés par le ſeul inſtinct. J'ai toujours apporté de bonne foi toute mon attention à ne pas tomber dans les mêmes fautes. Je ne ſais ſi en cela je ne me ſuis point abuſé quelque-

fois moi-même ; on en pourra juger en lisant
Juillet 31. ce journal : mais je puis assurer du moins que toutes les fois que Madame B. m'annonça ce qui devoit lui arriver, je fis mon possible pour ne mettre absolument rien du mien, ni dans l'annonce, ni dans la manière de l'interpréter. Et si par fois, quoique très-rarement, elle se trouva avoir mal pressenti, loin de mettre de l'amour-propre à me le cacher à moi-même, j'eus grand soin au contraire de le faire remarquer, persuadé que ce ne seroit qu'en observant ainsi, que l'on pourroit enfin se faire une idée juste du somnambulisme.

La crise de l'après-midi du trente-un ne fut pas longue. Je magnétisai, comme j'avois fait le matin, Madame B. sur son cœur : mais je ne pus jamais y tenir mon pouce pendant plus de trois minutes & demie sans lui faire éprouver beaucoup de palpitations. Lorsqu'elle fut sortie de crise, je voulus recommencer le même magnétisme : mais ayant laissé mon pouce pendant quatre minutes & demie, les suffocations devinrent si violentes, que j'en fus alarmé moi-même. Madame B. retomba en crise sur le champ, & elle me dit aussitôt qu'en magnétisant son cœur trop long-temps, je lui avois fait beaucoup de mal, parce que j'y avois appelé le sang en trop grande abondance.

Les deux criſes du premier août furent très-imparfaites, & elles ne préſentèrent rien de bien intéreſſant : mais à la ſuite de celle de l'après-midi, j'eus occaſion d'obſerver un fait aſſez curieux. J'avois calmé Madame B., & je venois, comme à mon ordinaire, de magnétiſer l'eau qu'elle buvoit habituellement à ſes repas. Je lui remis la carafe qui contenoit cette eau, & continuant à converſer avec elle, j'obſervai qu'elle tenoit cette carafe ſur ſes genoux, de manière qu'elle étoit placée à environ quatre pouces de ſon eſtomac. Madame B. ne ſe méfioit de rien, & moi-même en ce moment je ne ſongeois guères à ce qui pouvoit lui en arriver. A peine eut-elle été ainſi pendant une minute & demie, qu'elle prit un tremblement général dans tout ſon corps ; elle pâlit, ſes yeux ſe fermèrent, & elle ſe laiſſa aller ſur le dos de ſon fauteuil, en éloignant avec précipitation la carafe dont je me hâtai de la débarraſſer. Peu d'inſtans après, elle me dit d'elle-même qu'elle étoit encore en criſe. Les mouvemens convulſifs, ſans être bien violens, continuoient toujours : mais à force de la calmer de la tête aux pieds, je parvins enfin à les arrêter, & ce ne fut qu'alors que je pus la queſtionner ſur ce qu'elle venoit d'éprouver. — Cette eau, me répondit-elle,

Août 1er.

a trop chargé mon eſtomac, & elle a fatigué
Août 1er. mes nerfs. — Cela aura-t-il quelques ſuites? — Non, ce n'a pas été aſſez long: mais cela m'a fait bien mal pour le moment. — Votre criſe de demain en ſera-t-elle dérangée? — Au contraire; & mes nerfs étant plus fatigués, ma criſe en ſera encore meilleure.

Cet effet ſubit que l'eau magnétiſée avoit produit ſur Madame B., venant à l'appui de mes anciennes expériences, me convainquit plus que jamais que le verre & l'eau ont la plus grande affinité avec le fluide univerſel, que ce fluide répandu dans l'eſpace agit ſans ceſſe, & par lui-même, ſur tous les êtres qu'il anime, régénère & détruit. Je reconnus encore que ſi notre volonté peut donner à ce fluide plus d'action ſur un malade en ce qu'elle augmente en nous l'énergie avec laquelle nous l'appliquons à ſes beſoins, cette volonté néanmoins n'eſt pas eſſentiellement néceſſaire, & qu'en certains cas le fluide ſeul, & livré à ſon action propre, peut opérer ſur un malade les effets que nous n'obtiendrions ſur d'autres malades différemment diſpoſés qu'à force de le diriger, & de renforcer ſon action par notre volonté. Ceci me ramena naturellement au ſomnambuliſme donné par la nature ſeule dans certaines maladies par-

ticulières, & dont nous avons plusieurs exemples. Août 1er.

Le matin du deux, il n'y eut rien de particulier : la crise de l'après-midi fut très-bonne, & elle dura environ une heure : mais elle ne me donna pas beaucoup de lumières. Sur toutes mes questions, Madame B. ne fit que répéter à peu près les réponses qu'elle m'avoit déjà faites dans ses crises précédentes. Août 2.

Voyez-vous votre estomac, lui demandai-je? — Il y a déjà beaucoup moins de glaires: mais il en reste bien encore. — Ne parviendrons-nous pas à les détacher toutes? — Il en restera toujours un peu : mais pas assez pour m'incommoder. — Qu'est-ce qui les détachera? — Ce sera le magnétisme ; puis l'eau magnétisée les entraînera. — Ne feriez-vous pas bien d'ajouter quelque chose à cette eau? .... — J'entrevois que je pourrois y mettre de la crême de tartre ou bien très-peu de nitre.... Mais je ne vois sur cela rien de bien décidé.... Il ne faut jamais me faire prendre que ce que j'ai vu très-clairement.

Si l'on prend garde à la mal-adresse & à la prévention que j'avois mises dans ma dernière question, on ne sera pas surpris de l'incertitude qui régna dans la réponse d'une malade dans laquelle je venois de réveiller

l'opinion & les préjugés de l'état de veille.
Août 2. La ſuite fera voir que ſon inſtinct ne lui demanda jamais que l'eau magnétiſée, & que cette eau ſuffit pour purger entièrement ſes glaires.

Je continuai. — Voyez-vous vos vers? — Oui : ils ſont toujours au même état. — Voyez-vous quelque moyen pour les détruire? — Je n'en vois point encore.... C'eſt qu'il n'eſt pas temps de les tuer.... Penſez-vous que ſi c'étoit le moment je ne verrois pas quelque remède.

Voyez-vous votre cœur? (A cette queſtion Madame B. prit un air d'effroi plus marqué qu'elle ne l'eût encore eu ; elle ſe retourna avec précipitation, & elle parut vouloir pleurer). — Pourquoi vous affliger ainſi? — Cela m'attriſte bien. — Nous trouverons un remède, *je le veux.* — Je n'en ſuis pas ſûre, & je n'en vois aucun juſqu'à préſent.... Il n'y a que le magnétiſme. — Quel effet produit-il ſur cette groſſeur? — Quand vous remuez votre pouce, il ſemble qu'on la froiſſe & qu'on broie la matière qui la forme. — Nous la diſſiperons entièrement. — Je n'en ſuis pas ſûre. — N'appercevez-vous encore aucun changement? — Aucun.

Je quittai un ſujet qui paroiſſoit fatiguer

& affliger beaucoup ma malade, & je passai à d'autres questions. Août 2.

Voyez-vous le jour de votre époque prochaine? — Je suis encore incertaine si ce sera le 15 ou le 16. — Sera-t-elle abondante? — Beaucoup. — Combien de temps durera-t-elle? — Quatre jours d'abord, & puis par intervalles jusqu'au septième jour. — Quel jour aurez-vous une bonne crise? — Samedi soir. — A quelle heure faudra-t-il vous magnétiser ce jour-là? — L'heure n'y fera rien pour cette fois. — Quel jour commencerez-vous à avoir, soir & matin, de bonnes crises? — De demain en huit. — Seront-elles longues? — Elles dureront depuis trois quarts d'heure, jusqu'à une heure & demie. — Pourrez-vous voir dès-lors quelle est la maladie de Monsieur votre mari? — Je crois bien que je le pourrai un jour : mais ce ne sera pas sitôt.

Madame B. étant sortie de crise après m'avoir magnétisé, je la calmai plus long-temps qu'à l'ordinaire, à cause de la fatigue que mes questions lui avoient fait éprouver, & je la laissai très-tranquille.

Il ne se passa rien de bien particulier dans les crises imparfaites du trois, ni dans celle du quatre au matin. Madame B. débuta Août 4.

dans celle de l'après-midi, par me dire que
Août 4. les deux verres d'eau magnétisée qu'elle avoit pris le matin, ne l'avoient menée que quatre fois, & qu'elle auroit dû l'être une cinquième, si elle n'avoit pas été trop agitée par quelques tracas de ménage. Sur cela elle me pria de lui faire boire encore un verre d'eau pendant sa crise, afin d'empêcher les glaires de séjourner dans ses intestins, & de lui donner des coliques.

Je la questionnai ensuite sur le mal de son cœur. Je ne me lassois pas d'y revenir à chaque séance, quelque peine que cela parût faire à ma malade, parce que j'étois persuadé que ce ne seroit qu'à force de persévérance & de volonté que je pourrois parvenir à développer son instinct, & à lui faire appercevoir enfin quelque remède. J'étois d'ailleurs bien aise de savoir chaque fois si le magnétisme que j'appliquois soir & matin à ce mal, avoit produit quelque changement. Je fus surpris bien agréablement ce jour-là en voyant ma malade prendre un air moins triste & moins effrayé qu'à l'ordinaire. Je commence, me dit elle avec joie, à découvrir quelques effets du magnétisme.... Je vois toujours cette matière blanchâtre & durcie à la pointe de mon cœur : mais il semble qu'elle commence à prendre un peu

de mouvement pour ſe diſſiper.... C'eſt quand vous remuez vivement votre pouce ſur cet endroit, qu'elle ſe met en mouvement, & le ſang qui y arrive en même temps avec abondance, & que vous repouſſez enſuite en ſoufflant fortement ſur cet endroit, ſe charge d'un peu de cette matière & l'emporte.... Ah! je commence aujourd'hui à eſpérer; & ſi cela dure ainſi, ce mal ſera guéri dans trois ſemaines. — Faudra-t-il vous magnétiſer chaque fois à cet endroit plus long-temps que je ne l'ai fait juſqu'à préſent? — Non pas encore. La groſſeur n'eſt pas aſſez diminuée, elle gêneroit trop le cours du ſang. — Quand votre cœur ſera guéri aurez-vous encore de bonnes criſes? — Sans doute.... Le mal du cœur fait bien quelque choſe à mes criſes: mais ce ſont les nerfs qui y font le plus. Ils ſont malades aujourd'hui, parce qu'ils ſont enveloppés de glaires. Lorſque le magnétiſme les en aura débarraſſés, ils ne ſeront plus malades: mais ils n'en deviendront que plus ſenſibles & plus irritables. C'eſt pour cela que vous qui avez les nerfs beaucoup plus forts, vous me mettrez toujours en criſe.

Août 4.

Voyez-vous le jour où vos règles paroîtront? — Elles commenceront à paroître dans onze jours. — Comptez-vous aujour-

d'hui? — Ce ſera pendant la nuit du onzième
Août 4. au douzième, à compter de demain. — Quel ſera dans ce temps-là le jour de votre meilleure criſe? — Ce ſera le ſecond jour des règles.

La criſe du cinq après-midi fut très-bonne,
Août 5. & j'en profitai pour renouveler à ma malade toutes mes queſtions ſur ſon état. Elle ne vit encore rien de plus que ce qu'elle m'avoit dit juſqu'à ce moment. Je la priai d'examiner ſon cœur, & pour qu'elle le vît mieux, je voulus le magnétiſer en même temps; je plaçai à l'endroit du mal, mon pouce & mon doigt index joints enſemble, & par intervalle je leur donnois un mouvement très-vif, en renforçant intérieurement ma volonté autant qu'il m'étoit poſſible. — Quand vous remuez ainſi votre pouce, me dit-elle, votre fluide traverſe cette humeur épaiſſie; il la met en mouvement, & il la ramollit. — Appercevez-vous déjà quelque mieux? — Oui, l'humeur a un peu diminué, &, ſi cela continue, dans trois ſemaines il n'en reſtera plus. — Que devient cette humeur à meſure qu'elle ſe diſſipe? — Elle paſſe dans le ſang, qui l'entraîne avec lui toutes les fois que vous le repouſſez en ſouffiant ſur mon cœur.

Si l'on s'eſt fait une idée de ce que j'avois dû ſouffrir, lorſque dans ſa criſe du 31 juillet Madame B. apperçut pour la première fois le polype qu'elle avoit au cœur, on pourra juger de la ſatisfaction que j'eus le 5, lorſqu'elle m'aſſura que je parviendrois enfin à la guérir de cette funeſte maladie ; combien n'eus-je pas ſujet ce jour-là de m'applaudir de ma perſévérance. Si j'en avois cru ma malade toutes les fois qu'elle m'avoit annoncé ſa mort comme certaine ; ſi je m'étois laiſſé décourager par l'horreur & l'effroi qu'avoit paru lui inſpirer la vue préſente d'une deſtruction prochaine, peut-être n'euſſé-je jamais pu élever ſon inſtinct juſqu'à la connoiſſance du remède ; & moi-même me défiant de mes propres forces, je n'aurois plus exercé ſur elle qu'une action inſuffiſante & trop foible. Le polype auroit fait des progrès, & une reſpectable mère de famille auroit péri bientôt de la manière la plus cruelle. Si j'ai eu le bonheur de la rendre à un mari, à des enfans, auxquels ſon exiſtence étoit ſi néceſſaire, il me ſeroit permis ſans doute de m'en glorifier : mais ce n'eſt point dans cette vue que j'arrête en ce moment les magnétiſeurs ſur le bien que j'ai pu faire ; ils en ſont eux-mêmes tous les jours, & comme moi ils en ſont aſſez ré-

Août 5.

compenſés par le plaiſir de l'avoir fait : mais
Août 5. il en eſt peut-être auxquels cette digreſſion pourra devenir utile. Madame B. n'eſt point la ſeule qui ait ainſi preſſenti & aſſuré ſa mort dans un temps où ſon inſtinct ne lui faiſoit pas encore appercevoir de remède, & qui cependant ait été guérie par les remèdes que ce même inſtinct mieux développé lui a fait enſuite découvrir. Que les magnétiſeurs auxquels de ſemblables annonces pourront être faites ne ſe rebutent donc point ; qu'ils ne ſe laiſſent jamais décourager, & qu'ils roidiſſent bien plutôt leur volonté contre les craintes de leurs malades. Quelquefois peut-être ils le feront envain ; on ne guérit pas de la mort : mais le plus ſouvent ils étendront ainſi les facultés du malade, & ils l'amèneront à découvrir peu à peu de lui-même le remède qu'il avoit cru d'abord impoſſible.

Madame B. étant ſortie de criſe, je la calmai ; puis je la priai de me calmer à ſon tour de la même manière. Je fus fort étonné de la voir retomber en criſe après avoir paſſé ſa main pendant quelques inſtans devant moi, de ma tête à mes pieds. La même choſe lui eſt toujours arrivée depuis, toutes les fois qu'elle a entrepris de me calmer, & j'ai pu calculer journellement le degré de

force de ſes nerfs, ſur le nombre de paſſes qu'elle pouvoit faire avec ſa main avant de s'endormir. Août 5.

Le matin du ſix, le temps étoit à l'orage. Auſſi trouvé-je Madame B. très-fatiguée, & ſa criſe en fut meilleure. Je lui fis mes queſtions accoutumées, & elle me répondit les mêmes choſes. Je lui demandai ſi elle voyoit travailler en elle la nature. — Oui, ſans doute, me répondit-elle; elle travaille à la fois dans tout mon corps, ſur mes nerfs & ſur mon ſang. — Comment, repris-je, travaille-t-elle? — Pendant que vous me magnétiſez, *votre fluide entre dans moi, il court avec le mien & il agite tout mon corps.* Août 6.

Madame B. s'ordonna enſuite deux verres d'eau magnétiſée pour le ſurlendemain, & elle m'annonça que cette eau la mèneroit ſix fois dans la journée; je ne pouvois me laſſer d'admirer cet effet de l'eau magnétiſée ſur ma malade. On verra que Madame B., dans le cours de ſon traitement, en fit ſouvent uſage pour ſe purger; & je l'ai vue avoir juſqu'à neuf ſelles dans un jour, pour avoir bu le matin deux verres ſeulement de cette eau, faiſant enſemble environ le quart d'une pinte. Mais ce qui pourra paroître bien plus étonnant encore, c'eſt que l'eau magnétiſée

Août 6. que je lui faiſois boire habituellement à ſes repas, ne la purgeoit point, quoique j'euſſe employé, pour la magnétiſer, les mêmes procédés. Tout ce que je faiſois de plus, lorſqu'il étoit queſtion de purger, c'étoit, en magnétiſant ſon eau, d'y appliquer ma volonté le plus fortement qu'il m'étoit poſſible, avec l'intention & le deſir de ſeconder le vœu de la nature, tel qu'il venoit de m'être manifeſté par l'inſtinct de ma malade.

Pendant que Madame B. magnétiſoit mes yeux, ſa main paſſa une fois à rebour ſur mes cheveux. Elle reſſauta vivement en faiſant une exclamation. Qu'avez-vous, lui demandai-je? — Vos cheveux m'ont jeté un nombre prodigieux d'étincelles; il ſembloit que chacun m'envoyoit un fil brillant: toute votre tête étoit en feu. — Cela vous a-t-il fait mal? — Non: mais cela me charge & m'agite trop. On peut ſe rappeler que la même choſe abſolument m'arriva dans la première criſe que je donnai autrefois à la D.lle N.

Août 7. La criſe du ſept après-midi fut aſſez bonne, & elle dura près de deux heures. Madame B. me confirma tout ce qu'elle m'avoit déjà dit ſur ſon état, mais elle ne me dit rien de plus. Elle me parut être toujours plus tranquille

ſur les ſuites de ſon polype, & elle me renvoya, pour détruire ſes vers, au temps où ce polype ſeroit guéri. Août 7.

Vers la fin de ſa criſe elle voulut ſe lever & marcher dans ſon appartement. Elle y voyoit peu, mais cependant aſſez pour ſe conduire. S'étant arrêtée par haſard devant une glace, elle n'y eut pas reſtée pendant dix ſecondes, qu'elle treſſaillit & détourna la tête avec l'air de ſouffrir beaucoup. Puis elle s'éloigna d'elle-même avec précipitation pour s'approcher d'une fenêtre dont elle tira les rideaux. Bientôt elle fut forcée de ſe retirer encore en diſant : *c'eſt ſuperbe, c'eſt bien brillant ;* mais cela m'éblouit & m'agite trop. En ce moment on fit beaucoup de bruit dans un appartement voiſin. Ma malade treſſaillit de nouveau. Juſques-là, j'avois tout obſervé ſans dire un ſeul mot : mais la voyant pâlir & prête à ſe trouver mal, je lui demandai quelle pouvoit en être la cauſe. — Je ne ſais, me répondit-elle ; mais j'ai pris tout-à-coup un grand mal à l'eſtomac, & *une inquiétude* qui s'eſt répandue dans tout mon corps. — Avez-vous entendu quelque bruit ? — Non : je n'ai rien entendu. — Je ramenai ma malade à ſon fauteuil, & avant qu'elle ſortît de criſe, j'eus le temps encore de la remettre de ſon agitation.

Août 8. Les crises du huit ne me présentèrent rien de bien intéressant. Je demandai à Madame B. si elle ne pourroit pas, sans risque, aller quelquefois au baquet. Pour peu que je fusse mal disposée, me répondit-elle, je pourrois y tomber en crise, & cela me feroit beaucoup de mal.

Le jour approchoit où Madame le F., dont j'ai parlé au commencement de ce journal, devoit avoir une crise décisive. Ce jour étoit fixé depuis long-temps au 10 de ce mois; j'avois le plus grand desir d'être utile à cette malade intéressante, & de répondre à l'empressement que m'avoit marqué son magnétiseur M. d'H.... Mais pour tout au monde je n'aurois pas voulu risquer de faire tort à la malade dont j'étois personnellement chargé. Je fis part de mes craintes à Madame B. pendant sa crise de l'après-midi du huit, & je lui dis de consulter à ce sujet son instinct. La nature, me répondit-elle, demande que mes crises du matin aient lieu à neuf heures. Je sens que si vous les dérangez, ne fût-ce que d'un quart-heure, elles en feront moins bonnes pendant quelques jours : mais comme vous ne me ferez pas d'autre mal, & que mes crises ne tarderont pas beaucoup à se rétablir ensuite, vous ne devez pas balancer à faire ce jour-là du bien

à

à une malade qui en aura plus beſoin que moi. Je ſens que s'il vous arrivoit ſouvent de me déranger ainſi, mes criſes pourroient s'altérer à la longue ; mais pour une fois ſeulement vous ne pourrez me faire beaucoup de tort. Août 8.

Madame B. dans ſa criſe du neuf au matin, commença d'elle-même à s'occuper de ſes vers, & elle me dit avec un air de répugnance très-marqué, que l'un de ceux qui étoient ramaſſés en peloton dans ſes inteſtins, s'étoit détaché, qu'il alloit mourir, & qu'elle le rendroit bientôt. Août 9.

L'après-midi je la remis à deſſein ſur le même ſujet, & après l'avoir priée de s'examiner attentivement elle-même, je lui demandai : — Où eſt actuellement le gros ver ? — Il eſt à ſa place ordinaire, au bout de ce boyau (montrant le *duodenum*) ; mais vers midi, il eſt venu dans mon eſtomac. — — Que venoit-il y faire ? — Il y eſt entré pour ſe nourrir, puis il eſt retourné ſe mettre en rond comme je le vois actuellement. — Eh ! comment pouvez-vous voir qu'il a été dans votre eſtomac, puiſqu'il n'y eſt déjà plus ? — Oh ! je le vois très-bien.... & je vois bien auſſi qu'il s'y eſt nourri. — De quoi s'eſt-il nourri ? — Du ſuc des alimens

que j'avois pris. — Pourriez-vous voir quels
Août 9. étoient ceux de ces alimens qu'il a pris de préférence ? — Je ne puis le voir.... Tout cela étoit mêlé. — Le café au lait que vous prenez le matin lui eſt-il bon ou contraire ? — Il aime le lait.... Le café ne lui fait ni bien ni mal. — Par où ce ver paſſe-t-il pour aller dans votre eſtomac ? — (A cette queſtion la malade traça ſur elle-même la marche du ver, de manière à me faire voir que ce reptile ſe tenoit ordinairement replié ſur lui-même à l'extrémité du duodenum, & que toutes les fois qu'il vouloit prendre de la nourriture, il ſe déployoit le long de ce duodenum, & entroit dans l'eſtomac par le pilore). Il ſuit là, me dit-elle, *le long de ce boyau ;* puis une partie de ſon corps entre dans mon eſtomac, & quelquefois l'autre partie reſte dans le boyau. Quand il s'eſt nourri, il ſe retire à ſa place.

Je continuai. Pouvez-vous voir depuis combien de temps ce ver eſt là ? — Il y a environ quatre ans. — A-t-il encore beaucoup à groſſir ? — Il deviendroit plus gros que mon pouce, & long de plus d'une demi-aune. — Combien de temps lui faudroit-il pour en venir là ? — Il ne lui faudroit plus que deux ans, parce qu'à préſent qu'il a pris plus de force, il groſſiroit plus prompte-

ment. — Que deviendroit-il enſuite? — Il ne pourroit plus ſe tenir dans le boyau où il eſt actuellement, & il viendroit s'établir dans mon eſtomac, où il me feroit beaucoup de mal. — Êtes-vous aſſurée de détruire ce ver? — Oui, je le détruirai : mais je ſens qu'il n'eſt pas temps encore. Il faut attendre que mon cœur ſoit guéri. Août 9.

Voyant que Madame B. étoit prête à ſe réveiller, je remis au lendemain à pouſſer plus loin mes queſtions au ſujet du ver qu'elle commençoit à voir mieux qu'elle n'avoit fait dans le principe, & j'employai le peu de temps qui me reſtoit, à lui parler encore une fois du projet que j'avois d'aſſiſter le lendemain matin à la criſe de Madame le F. Elle m'aſſura de nouveau que je ne lui ferois d'autre mal que de rendre ſes criſes du matin un peu moins bonnes pendant quatre jours ſeulement. Celles du ſoir n'en ſeront pas dérangées ſenſiblement.

Le dix au matin, je commençai à magnétiſer Madame B., avant huit heures & demie. Sa criſe dura près de trois quarts d'heure : mais elle fut très-imparfaite. Celle de l'après-midi fut beaucoup meilleure, & je l'employai à fixer l'attention de ma malade ſur ſes vers, malgré la forte répugnance Août 10.

qu'elle montroit toujours à s'en occuper.

Août 10. Voyez-vous, lui demandai-je, comment ce gros ver a pu naître ? — Il eſt venu d'un œuf qu'avoit dépoſé un autre ver de la même eſpèce que je rendis mort, il y a trois ans.— Qu'aviez-vous fait alors pour tuer ce ver ? — Ce furent des pilules compoſées que je prenois pour guérir des maux de tête, qui le firent mourir. — Pourriez-vous voir dans les diverſes choſes qui compoſoient ces pilules, quelle fut celle en particulier, qui produiſit cet effet ? — Je ne puis le voir en ce moment : mais je crois que ſi j'avois là toutes ces choſes, je pourrois la déſigner. — Ce premier ver n'avoit-il dépoſé qu'un œuf ? — Il y avoit d'autres petits vers de la même eſpèce : mais ils furent tous détruits, excepté celui que j'ai actuellement. — Croyez-vous que vous puſſiez avoir en même temps pluſieurs vers de cette eſpèce ? — Je le crois : mais je ſuis perſuadée que je ne pourrois vivre long-temps.... Deux vers ſeulement de la groſſeur de celui-ci ne pourroient pas tenir où il eſt.

Je continuai. Les petits vers que vous avez vus ramaſſés en peloton groſſiront-ils auſſi quelque jour ? — Ils ne deviendroient jamais auſſi gros à beaucoup près ; ils ne ſont pas de la même eſpèce. — Quelle dif-

férence y remarquez-vous? — Ils ſont faits autrement; d'ailleurs ils ſont blanchâtres, & le gros eſt roux. — Voyez-vous ſi celui-ci aura des poils? — Non : il n'en prendra pas. — Lui voyez-vous des anneaux? — Je n'en vois point. — De quelle groſſeur eſt ſa tête? — Elle n'eſt pas auſſi groſſe que mon pouce : mais elle eſt plus groſſe que le bout de mon doigt (montrant le *medium*). — Comment cette tête eſt-elle faite? — Elle eſt un peu élevée en-deſſus, & pointue par-devant. — A-t-il un cou? — Oui. — Ce cou eſt-il bien menu? — Au contraire; il eſt plus gros que le reſte du corps; il fait une eſpèce de bourlet. — La tête eſt-elle bien longue? — (La malade marqua ſur ſon doigt une longueur d'environ neuf lignes). — Ce ver a-t-il une queue? — Non : mais il finit en pointe. — A-t-il déjà dépoſé des œufs? — Je n'en vois point encore. Août 10.

Si nous laiſſions vivre ce ver, quel mal en réſulteroit-il? — J'aurois un jour de grands maux d'eſtomac, des foibleſſes fréquentes, des étourdiſſemens. — Comment cela finiroit-il? — (Après une longue pauſe). Je ne le vois pas encore : mais je crois que je le verrai bientôt.

La première de ces réponſes nous montre encore l'ame du ſomnambule élevée au-

deſſus des poſſibilités phyſiques qu'elle ap-
Août 10. perçoit d'un ſeul coup-d'œil ; & la ſeconde ſembleroit prouver que dans ce tableau général, elle ne voit que ſucceſſivement les détails & les différentes parties de l'enſemble.

Je terminai cette ſéance par les queſtions ordinaires ſur l'état préſent de la malade.

Les deux criſes du onze furent imparfaites : mais je ne laiſſai pas de préſenter ce jour-là à Madame B., Monſieur ſon mari, ainſi qu'elle me l'avoit demandé depuis quelque temps. Elle ſouffrit beaucoup pendant que je cherchois à établir le rapport entr'elle & lui ; elle eut des mouvemens convulſifs & de violentes palpitations qui me forcèrent à pluſieurs repriſes d'abandonner la main du mari pour m'occuper à calmer la malade. Le rapport fut enfin établi : mais Madame B. ne vit encore Monſieur ſon mari que d'une manière bien confuſe, & elle le remit à ſa criſe du mardi ſuivant. Elle me demanda enſuite un verre d'eau magnétiſée, pour aider à la calmer de l'agitation que lui avoit cauſée cette épreuve, & elle m'annonça qu'elle en ſeroit encore très-fatiguée pendant la nuit.

Août 11.

Le douze en arrivant chez Madame B., j'appris qu'elle avoit été fort agitée la veille

Août 12.

par quelques tracas de ménage, ce qui, venant à la suite de la fatigue qu'elle avoit éprouvée pendant sa crise de l'après-midi, lui avoit fait passer une fort mauvaise nuit. Je ne m'occupai le matin que du soin de la calmer. Elle dormit pendant quelques instans, mais fort imparfaitement. Le temps orageux qu'il fit l'après-midi acheva de l'accabler. Dès qu'elle fut en crise, je lui vis prendre un air plus triste qu'à l'ordinaire, & je me hâtai de lui en demander la raison. Mon agitation d'hier, répondit-elle, m'avoit déjà fait mal. L'orage qui est actuellement dans l'air vient l'achever. *Tout mon sang est bouleversé en ce moment*, & je vois que mes règles seront avancées. — Quel jour les aurez-vous? — Elles commenceront à paroître ce soir. — A quelle heure? — Un peu après sept heures. — Souffrirez-vous? — J'aurai des coliques & des maux de reins violens. Ils me feront souffrir beaucoup pendant la nuit. — Ne pourrai-je point les adoucir? — Il faudra, dès que mes règles auront paru, magnétiser beaucoup mes reins pendant que vous tiendrez une de vos mains à plat sur mon ventre. — Cette époque sera-t-elle longue? — Elle durera cinq jours. — Sera-t-elle abondante? — Très-abondante les trois premiers jours.

Août 12.

Août 12. Je continuai. Ce changement aura-t-il quelques ſuites fâcheuſes? — Ma guériſon en ſera retardée.... J'aurois été bien réglée à ma ſeconde époque, & je ne le ſerai plus qu'à la troiſième. — Aurez-vous toujours des criſes d'ici à ce temps-là? — Oui: mais pour le préſent elles ſeront dérangées par l'agitation de mon ſang, & elles ſeront moins bonnes qu'elles n'auroient été. — Ce dérangement retardera-t-il la guériſon de votre cœur? — Un peu.... Mon cœur ſera parfaitement guéri dans vingt jours (le 31).— Et vos vers? — Il n'y a aucun changement pour mes vers. — Aurez-vous beſoin de quelques remèdes ces jours-ci? — Non: il ne me faudra que le magnétiſme, beaucoup ſur les reins & ſur le ventre.... Et comme je vois que mon ſang aura quelquefois de la diſpoſition à ſe porter à la tête, vous me magnétiſerez tous les jours un peu, en tenant une de vos mains à plat ſur le bas de mes reins, & en faiſant deſcendre ſouvent & très-lentement votre autre main, auſſi à plat, de mon front à mes genoux.... Mais ſur-tout, pendant tout le temps que j'aurai mes règles, ne me magnétiſez point ſur l'eſtomac; vous feriez remonter le ſang, & vous me feriez beaucoup de mal.

Quoique Madame B. fût extrêmement

accablée ce jour-là, elle voulut abſolument me magnétiſer. Craignant qu'elle n'en fût encore plus fatiguée, je la preſſai à chaque inſtant de ceſſer & de prendre quelque repos. Vous me faites mal par cette inquiétude où vous êtes, me répondit-elle. La nature en moi demande que je vous faſſe du bien; je ne puis m'en diſpenſer; & au lieu de me ſoutenir par une volonté conforme à la mienne, ainſi que vous devriez le faire, vous achevez par votre défiance, de m'ôter le peu de forces qui me reſtoient. Cette réponſe de Madame B. me fit faire bien des réflexions ſur la diſpoſition d'eſprit que doit apporter le magnétiſeur, & ſur l'attention qu'il doit avoir à ſoutenir conſtamment, par ſa volonté, l'action de la nature dans ſon malade. Août 12.

Lorſque Madame B. eut achevé de me magnétiſer, elle voulut me calmer en paſſant pluſieurs fois ſa main à plat devant moi. J'avois ſouvent remarqué que ce procédé la fatiguoit beaucoup, ſoit qu'elle le fît étant en criſe, ſoit qu'elle fût éveillée. Je lui en demandai la raiſon. Ce n'eſt point la fatigue, me répondit-elle, qui me fait dormir toutes les fois que je vous calme étant éveillée, c'eſt le fluide & j'en apperçois la cauſe en ce moment-ci.... Lorſque je paſſe ma main devant vous, je vois ſortir votre

fluide, & il se mêle avec le mien.... Il cir-
Août 12. cule dans moi, & se porte à ma tête.... Ce n'est pas la même chose quand je donne du fluide à vos yeux, qui sont plus foibles.

Cette crise avoit duré environ une heure; Madame B. se réveilla, & je restai auprès d'elle sans affectation pour voir quel seroit l'effet de l'annonce qu'elle venoit de me faire. Elle ne tarda pas à se plaindre de violens maux de reins; & enfin à sept heures & six minutes, elle dit à Monsieur son mari que ses règles avoient paru. Elle en étoit d'autant plus surprise, qu'elle n'étoit point accoutumée à voir dévancer ainsi le temps de ses époques. Je la magnétisai pour lors sur le ventre & sur les reins, comme elle me l'avoit recommandé; & aussitôt elle retomba en crise. Pendant qu'elle dormoit, & qu'elle me disoit que je la soulageois beaucoup, un régiment défila par hasard sous ses fenêtres. Elle en entendit la musique, & elle parut y prendre beaucoup de plaisir: mais lorsqu'ensuite les tambours battirent, elle n'entendit plus rien, & elle prit des palpitations violentes. Je fus obligé pour les appaiser, de souffler pendant tout ce temps-là sur son cœur. Revenue à elle, elle ne put me dire autre chose, sinon, qu'elle avoit éprouvé une extrême agitation dans tous ses nerfs, sans qu'elle sût ce qui avoit pu l'occasionner.

Le treize, Madame B. avoit passé une fort mauvaise nuit, & la crise du matin ne put la rendre plus calme. Celle de l'après-midi fut semblable à celle de la veille. Ma malade me parut être fort affectée de ce que la grande agitation de son sang avoit altéré la bonté de ses crises. Convaincu de toute la puissance de notre volonté, lorsqu'elle ne tend qu'à seconder le vœu de la nature, je me persuadai qu'il ne tiendroit qu'à moi de réparer le mal en calmant l'agitation du sang, & de rétablir les crises. Je le dis à ma malade, en la priant de m'en indiquer le moyen. Elle réfléchit long-temps; puis elle me dit : vous pouvez me rendre en cinq ou six jours la clairvoyance que je devois avoir. Pour cela, il faudra tous les jours, matin & soir, me mettre en crise avant que je vous magnétise; & vous le ferez en appliquant une de vos mains à plat sur mon front, & l'autre sur mon ventre : vous resterez ainsi pendant cinq ou six minutes; ensuite vous m'enverrez fortement votre haleine. Enfin vous vous placerez vis-à-vis de moi, à deux ou trois pas de distance, & pendant dix minutes vous ne ferez autre chose que de charger ma tête de loin, en lui présentant votre main les doigts en pointe, & vous ramènerez de temps en temps cette main en-bas

Août 13.

très-lentement. Vous aurez grand ſoin de ne
Août 13. point m'adreſſer la parole juſqu'à ce que vous m'ayez vu prendre un air plus calme. De cette manière vous rétablirez peu à peu le cours de mon ſang, & mes criſes deviendront telles qu'elles doivent être. Lorſque mon époque ſera paſſée, au lieu de débuter par mettre une de vos mains à plat ſur mon ventre, vous pourrez la mettre ſur mon eſtomac : mais gardez-vous bien de la placer jamais ainſi tant que j'aurai mes règles.

J'invite tous les magnétiſeurs à faire une attention ſérieuſe, ſur ce que me diſoit alors Madame B. ; ils préviendront par là une infinité d'accidens, quelquefois très-fâcheux, & dont ils ſont ſouvent fort éloignés de ſoupçonner la cauſe. Lorſqu'ils veulent magnétiſer un malade, ils commencent pour la plupart à mettre la main ſur ſon eſtomac ; & il eſt ſûr que c'eſt en général le moyen d'établir plus tôt le rapport & d'exercer une action plus prompte & plus directe ſur ce malade : mais avec une perſonne du ſexe, ce moyen employé ſans précaution, peut être quelquefois fort dangereux ; il peut occaſionner des ravages auxquels enſuite il ſera peut-être bien difficile de remédier. Je ſuis perſuadé que lorſque la nature chez ces malades a une fois commencé le travail des

règles, le magnétiſeur ne peut que troubler ce travail en chargeant l'eſtomac, & en rappelant ſur cette partie les efforts que la nature eût employés plus utilement ailleurs. Doit-il être alors étonné, ſi la malade éprouve quelque dérangement; & même s'il lui voit prendre des ſuffocations, des convulſions, n'eſt-ce pas ſon imprudence ſeule qu'il doit en accuſer? J'ai été témoin d'une infinité d'accidens qui n'avoient pas d'autre cauſe. Je pourrois en citer pluſieurs exemples : mais je me contente de rapporter ce qui arriva il y a près d'un an à un homme reſpectable, qui, connoiſſant à peine le magnétiſme, faillit à en faire ſur ſa fille une épreuve bien funeſte. Août 13.

M. de S. C., ancien militaire, avoit entendu parler vaguement des phénomènes du magnétiſme. Il voulut eſſayer de magnétiſer M.lle ſa fille, quoiqu'elle ne ſe plaignît d'aucun mal, & ſeulement pour voir s'il ne pourroit pas lui faire éprouver quelques effets. Pour cela, & ſans ſe douter de tout le mal qu'il alloit faire, il mit une de ſes mains ſur l'eſtomac de ſa fille, & l'autre ſur ſes reins. M.lle de S. C., n'étoit point alors au temps de ſon époque : mais elle s'attendoit à y être dans peu de jours, & ſans doute que le travail de la nature étoit déjà fort

avancé dans la matrice. Après quelques mi-
Août 13. nutes de magnétiſme, elle éprouva quelques mouvemens convulſifs qui, loin d'effrayer le père, ne firent que l'encourager à pourſuivre ſon expérience. Bientôt, M.lle de S. C. eut des convulſions très-violentes, & ſon père ignorant la manière dont il auroit pu les calmer, ne fit plus que les augmenter par ſa préſence & même par l'effroi qu'elle lui cauſoit. Il fut forcé d'abandonner ſa fille en cet état, & elle paſſa la nuit ſuivante dans des convulſions preſque continuelles. On peut juger des alarmes d'un père qui aimoit tendrement ſa fille. Enfin, ayant appris le lendemain qu'elle étoit devenue plus calme, il voulut s'approcher d'elle : mais à peine M.lle de S. C. eut-elle jeté les yeux ſur ſon père, qu'elle retomba dans des convulſions encore plus fortes, & qui ne lui laiſſèrent plus que quelques momens d'intervalles pendant huit jours.

M. de S. C., conſterné de l'état où il avoit mis ſa fille, m'écrivit alors du ſtyle d'un père ſenſible & déſolé, & il me fit tous les détails dont je viens de donner le précis. Si j'euſſe été le maître en ce moment de ſuivre mon inclination, je me ſerois empreſſé d'aller lui offrir tous les ſecours du magnétiſme ; mais tout ce que je pus faire, fut de lui mander

que je ne doutois pas que tout le mal ne fût provenu de ce qu'il avoit magnétiſé M.lle ſa fille ſur l'eſtomac, dans une circonſtance où ce genre de magnétiſme avoit dû ramener vers cette partie la ſurabondance du ſang, que la nature portoit vers une autre : qu'il étoit donc eſſentiel de rétablir la circulation du ſang & de le rappeler en bas ; que pour cela je ne voyois pas de meilleur moyen que celui de magnétiſer conſtamment la malade à grand courant, & de tenir enſuite pendant très-long-temps les mains ſur ſes genoux. M.lle S. C. s'eſt depuis rétablie peu à peu ; la nature a repris ſes droits, & elle ne ſe reſſent plus d'un accident qui eût peut-être coûté la vie à un autre. Août 13.

Cet exemple, que je rapporte entre pluſieurs autres, nous fait voir, non pas que le magnétiſme eſt une peſte fort dangereuſe, & qu'on devroit proſcrire, comme le diſoient dans le temps & aſſez plaiſamment quelques-uns de ces incrédules qui s'accrochent à tout ; mais il nous prouve que les magnétiſeurs ne ſauroient être trop circonſpects dans la manière dont ils magnétiſent les perſonnes du ſexe, & que toutes les fois qu'en débutant avec de telles malades ils ne ſeront pas parfaitement aſſurés des temps critiques, ils feront toujours très-prudemment d'établir

le rapport en mettant leurs mains sur les ge-
Août 13. noux, & d'avoir la plus grande attention à ne pas magnétiser l'estomac.

Le quatorze il ne se passa rien de parti-
Août 14. culier. Je répétai mes questions ordinaires sur l'état à venir, & sur les besoins présens de ma malade. Je portai son attention successivement sur tous les maux que je lui connoissois ; & elle me fit à peu près les mêmes réponses. Quelque pénibles que fussent pour moi toutes ces répétitions, je ne m'en lassai jamais, persuadé qu'un magnétiseur ne sauroit trop multiplier les questions de ce genre. L'état d'un malade peut changer du jour au lendemain, & ce malade peut appercevoir aujourd'hui un mal qu'il n'avoit pas même soupçonné hier. On auroit tort de s'en reposer à cet égard sur sa clairvoyance & sur sa présence d'esprit. Je le répète encore : j'ai eu mille fois occasion de reconnoître que plusieurs malades, pour bien voir leurs maux, ont besoin qu'on porte souvent leur attention sur les parties affectées. Il faut quelquefois diriger & provoquer l'instinct qui pourroit très-bien voir & connoître le mal, sans que le malade songeât à nous l'indiquer.

Le quinze étoit le jour que Madame B.
Août 15. avoit fixé pour toucher Monsieur son mari ;
&

& quoique, à raiſon du dérangement de ſes règles, ſes criſes ne fuſſent point auſſi bonnes qu'elles auroient dû l'être, elle perſiſta néanmoins à le demander pour ce jour-là. A peine M. B. ſe fut-il préſenté, qu'elle prit des mouvemens convulſifs ſi violens, qu'avant de ſonger à établir le rapport, j'eus beſoin d'appliquer toute mon attention pour les calmer. Madame B. avoit le genre nerveux tellement irritable, qu'elle ne put jamais, ſans ſouffrir beaucoup, ſoutenir le rapport, ni même la préſence de perſonne. Je la mis à cette épreuve le plus rarement qu'il me fut poſſible : mais toutes les fois que dans la ſuite elle-même me preſſa de lui faire toucher Monſieur ſon mari ou ſes enfans, lorſqu'elle les vit malades, elle ne put jamais le faire, ni même ſoutenir leur préſence ſans avoir des mouvemens convulſifs que je ne calmai qu'avec beaucoup de peine. Août 15.

Madame B. toucha Monſieur ſon mari avec le plus grand ſoin, pendant que je la ſoutenois intérieurement de toute la force de ma volonté. Elle apperçut parfaitement l'origine & les cauſes de la fièvre & des diverſes incommodités dont il étoit affecté depuis quinze mois, & pour leſquelles il avoit inutilement tenté pluſieurs remèdes; & ſans connoître aucun des termes de la médecine,

elle entra dans des détails qui nous étonnèrent beaucoup. Je ne répéterai point ici tout ce qu'elle nous dit ce jour-là, & mon projet n'eſt pas non plus de rendre compte en détail de toutes les conſultations qu'elle a données depuis aux malades qu'elle a voulu toucher. Je me contente d'aſſurer une fois pour toutes, qu'elle ne ſe trompa jamais ſur les cauſes de leurs maladies, ni ſur l'efficacité des remèdes qu'elle leur indiqua. Mère tendre, épouſe ſenſible, elle a eu pendant le cours de ſon traitement le bonheur de guérir ſon époux & trois de ſes enfans qui jouiſſent aujourd'hui de la meilleure ſanté, & qui, pour l'obtenir, n'ont fait autre choſe que ſuivre avec confiance les conſeils qu'elle leur a donnés pendant ſes criſes, & qu'on lui a toujours laiſſé ignorer à ſon réveil.

Août 15.

Lorſque Madame B. eut touché Monſieur ſon mari, je lui demandai ſi elle n'auroit beſoin d'aucun remède pour le lendemain. Je ne puis, me répondit-elle, prendre le matin de l'eau magnétiſée, avant lundi prochain; ſi j'en prenois plus tôt, elle dérangeroit le travail de mes règles. Elle m'avertit enſuite que ſes règles s'arrêteroient le ſoir, & qu'en ce moment le ſang ſe porteroit au cœur avec violence. A ſept heures & un quart, ajouta-t-elle, j'aurai à deux repriſes des pal-

pitations très-fortes; il faudra à chaque fois ſouffler fortement ſur mon cœur. Je tomberai en criſe, mais vous me réveillerez auſſitôt, parce que ſi vous me laiſſiez dormir alors, vous dérangeriez mes criſes pour demain. Enfin, vous paſſerez à pluſieurs repriſes devant moi votre main à plat, comme vous faites quand vous voulez me calmer, mais beaucoup plus lentement. De cette manière vous rétablirez le cours du ſang, & j'aurai enſuite une meilleure nuit. Août 15.

Le matin du ſeize je magnétiſois Madame B. ſur les bras, parce qu'elle s'étoit plaint d'y avoir des douleurs, & que le ſang, diſoient-elle, & le fluide n'y circuloient pas bien; je paſſois mes mains étendues & à plat le long de ſes bras, ſans les preſſer trop fortement; & ce magnétiſme paroiſſoit la ſoulager beaucoup. Vous ferois-je autant de bien, lui demandai-je, ſi je paſſois mes mains de la même manière, le long de vos bras, mais ſans les toucher? Et en diſant cela, j'en fis l'épreuve à pluſieurs repriſes. Vous me faites du bien, me répondit-elle, mais beaucoup moins que quand vous me touchiez. Août 16.

L'après-midi elle m'aſſura de nouveau que dans peu de jours ſes criſes ſeroient entière-

Août 16.

ment rétablies. Je ſerai bien contente, ajouta-t-elle, lorſque je pourrai voir le fluide, ſans en être fatiguée; car c'eſt une choſe *ſuperbe à voir.* — Mais, lui demandai-je, qu'eſt-ce donc que ce fluide? — *C'eſt du feu*, me répondit-elle (ſans aucune autre indication de ma part). — Mais ce feu où puis-je le prendre pour vous le donner? — Il eſt dans vous. — Comment donc dans moi? — Oui : il eſt dans vos nerfs ; il fait partie de vous. — Il entre donc dans ma conſtitution? — Il eſt en vous comme l'air que vous reſpirez, & il circule en vous.... *Votre ame l'excite*, & il met tout en mouvement dans vous. — Comment vous donné-je ce fluide? — Quand *vous voulez*, votre ame excite ce fluide vers moi; il agit ſur moi, & il me met en criſe. — Pour vous mettre en criſe ne me ſuffiroit-il pas de le *vouloir?* — Vous auriez beau vouloir, je n'y tomberois point, ſi votre fluide n'agiſſoit pas; & quand même vous ne voudriez pas, votre fluide n'en agirois pas moins ſur moi, quoique avec moins de force & bien plus lentement.

Les réponſes que venoit de me faire Madame B. me parurent bien propres à nous faire concevoir la manière dont le fluide univerſel opère dans le magnétiſme, d'abord par lui-même & par le mouvement qui lui

eſt propre enſuite par l'action de notre volonté ſur nos nerfs qui ſont en nous les conducteurs de ce fluide. Toutes ces réponſes de ma malade cadroient ſi parfaitement avec les idées que je m'étois formées précédemment, & que j'avois avancées dans l'*Eſſai ſur la théorie*, que je m'en ſerois certainement défié, ſi je n'avois été certain que Madame B. n'avoit pour lors aucune connoiſſance de cet *Eſſai;* ſi même mes queſtions avoient été faites de manière à lui en donner quelques notions; ou ſi, préoccupé de mes anciennes idées, j'euſſe ſeulement prémédité d'avance ces queſtions. J'eus par la ſuite occaſion de revenir pluſieurs fois ſur le même ſujet, & les réponſes que me fit toujours Madame B., ſervirent encore à étendre mes premières idées. Peut-être un jour pourrai-je les expoſer d'une manière plus ſuivie.

Août 16.

Les criſes du dix-ſept & du dix-huit ne m'offrirent rien de bien intéreſſant. Une choſe ſeulement me parut mériter quelque attention. Madame B., dans l'une de ces criſes, me magnétiſoit comme à ſon ordinaire. Elle s'arrêta une fois d'elle-même pour me dire: lorſque je paſſe mes mains le long de vos bras, je vois mon fluide circuler dans vos nerfs: mais je vois auſſi que je vous en donne

Août 17. & 18.

Août 18. beaucoup moins que je ne ferois, ſi la couleur de votre habit étoit moins ſombre. Cette couleur s'oppoſe en partie au paſſage de mon fluide.

La D.lle N. m'avoit dit autrefois la même choſe, & elle m'avoit aſſuré que le blanc étoit la couleur la plus favorable au magnétiſme ; j'ai eu depuis quelque lieu de ſoupçonner, que le cuir & ſur-tout la ſoie affoibliſſent auſſi l'action du fluide. On ſent bien néanmoins que je n'avance ceci que comme des préſomptions tirées de quelques faits iſolés : je ſuis loin de vouloir en faire des règles générales, ni de les établir en préceptes : je penſe ſeulement que les magnétiſeurs ne ſauroient trop multiplier les expériences de ce genre. Il eſt ſûr que nous n'aurons jamais qu'une idée bien imparfaite du magnétiſme ; mais il faudra bien que cette idée s'étende un jour, & nous devons à force d'expériences, en préparer les moyens à nos ſucceſſeurs.

Août 19. & 20. Les criſes du dix-neuf & du vingt n'eurent encore rien de particulier. Je m'abſtiens de répéter ici le détail de toutes les queſtions que je fis ces jours-là à ma malade, comme j'avois coutume de les lui faire chaque jour ; & je me contente de dire qu'elle n'apperçut

rien de plus dans ſon intérieur, qu'elle m'aſſura de nouveau de la guériſon prochaine de ſon cœur, & qu'enfin elle ne vit encore aucun remède contre ſes vers. Elle s'ordonna pour le matin du vingt-un ſa médecine ordinaire, diſant que le travail des règles étant alors parfaitement achevé, elle ne courroit plus aucun riſque de travailler à évacuer ſes glaires. Elle me dit auſſi que, par la même raiſon, je pourrois recommencer ce jour-là à la magnétiſer ſur l'eſtomac, au lieu de tenir ma main ſur ſon ventre, comme j'avois fait pendant tout le temps de ſon époque. Août 20.

L'après-midi du vingt-un Madame B. ne fut pas plus tôt endormie que je m'apperçus à ſon air plus libre & plus calme, que ſa criſe ſeroit meilleure que celles des jours précédens; & en effet, elle me l'aſſura bientôt elle-même, en me diſant que ſa tête commençoit à être plus dégagée, que ſon ſang étoit bien plus calme, & que déſormais il ne ſeroit plus néceſſaire de la magnétiſer en débutant de la manière qu'elle m'avoit indiquée quelques jours auparavant. Charmé de la voir reprendre ſa clairvoyance, je me préparois à lui faire quelques queſtions ſur ſon état à venir, dont je voulois être aſſuré, lorſque je m'apperçus qu'elle prenoit un air de Août 21.

dégoût très-marqué. — Qu'avez-vous, lui
Août 21. demandai-je auſſitôt? — Le gros vers eſt actuellement dans mon eſtomac. — Que fait-il là? — Il ſe nourrit. — Voyez-vous ſa bouche à préſent? Eſt-elle grande? — (Madame B. m'indiqua avec ſes doigts, une grandeur d'environ cinq lignes). — A-t-il des dents? — Je n'en vois point. — Voyez-vous quelque remède qui puiſſe le tuer? — Non pas encore; je ne pourrai le voir que de jeudi en huit, parce qu'alors mon cœur ſera guéri.

En ce moment Madame B. me demanda un verre d'eau magnétiſée, diſant que cette eau acheveroit d'entraîner les glaires qu'elle voyoit encore détachées dans ſon eſtomac, & que celle qu'elle avoit priſe le matin n'avoit pu évacuer entièrement. Elle but cette eau avec une répugnance extrême. C'eſt amer comme la bile, me dit-elle, & cela ſent encore les œufs pourris. Peu d'inſtans après elle reprit: cette eau ne fait pas plaiſir au ver; le voilà tranquille actuellement, il ne bouge plus.... Il recule.... Il s'en va; il ſort de mon eſtomac.... Il paroît craindre beaucoup l'eau magnétiſée.

Je m'attache d'autant plus volontiers à noter cette remarque de Madame B., qu'elle paroît contredire ce que la D.lle N. avoit

dit anciennement, que le magnétiſme étoit favorable aux vers. Sans doute, ceux que cette fille avoit eu à détruire étoient d'une eſpèce différente; peut-être auſſi par une diſpoſition propre & particulière des deux malades, l'eau magnétiſée faiſoit-elle un autre effet ſur Madame B. que ſur la D.lle N.; & en effet on a pu voir que celle-ci pendant ſes criſes buvoit cette eau ſans la moindre répugnance, & qu'elle ne lui trouva jamais de mauvais goût, excepté le jour où j'avois fait l'expérience avec la machine électrique. Quoiqu'il en ſoit de ces différences qui tiennent ſans doute à des cauſes que nous ignorons, & qui peuvent exiſter ſans qu'on ait droit de décider que l'une des deux malades s'étoit trompée, il eſt toujours bon de les noter, ne fût-ce que pour engager d'autres magnétiſeurs à faire de nouvelles épreuves, & à rechercher les cauſes de ces effets contraires. Août 21.

Madame B. prit enſuite un air rêveur & préoccupé; & lorſque je lui en demandai la raiſon, elle me répondit: j'entrevois qu'un jour je ferai une nouvelle maladie que je n'apperçois encore que bien confuſément, parce qu'*elle eſt trop dans l'ombre.* On ſent aſſez que ſur cette réponſe de ma malade, je ne manquai pas de lui faire toutes les queſtions

que je crus propres à l'éclairer ſur cette preſ-
Août 21. ſenſation de l'avenir. Sans donner à ces ſortes de notions anticipées plus de confiance qu'elles ne méritoient, & quoique bien perſuadé que l'effet en pouvoit être dérangé à chaque inſtant par une multitude de cauſes étrangères, & que la malade ne pouvoit prévoir, je ne crus pas cependant qu'elles fuſſent tout-à-fait à mépriſer ; & d'après la manière dont j'avois conçu que l'inſtinct du ſomnambule agit & ſe développe ſucceſſivement, je ne fus point ſurpris de voir ma malade porter tout-à-coup ſon attention ſur une partie du tableau général qu'elle n'avoit point encore remarquée juſques-là, & de laquelle je n'avois pu ſonger moi-même à l'occuper. Ce genre de preſſenſation me paroiſſant être parfaitement du reſſort de l'inſtinct, j'aurois craint de commettre une imprudence en négligeant entièrement ſes indications. J'apportai donc tous mes ſoins à le pouſſer, à le développer & à le ſoutenir. Ce fut de cette manière que je parvins peu à peu à connoître les diverſes maladies que Madame B. avoit à craindre pour l'avenir, & que ſon inſtinct, combinant l'état préſent de la machine avec les changemens qui devoient naturellement y arriver, m'indiqua ſucceſſivement les époques préciſes, les cauſes, les ſymptômes,

a durée de ces maladies, la manière de les prévenir, & les moyens enfin de les guérir si elles ne pouvoient être prévenues. Août 21.

Toutes ces indications prises d'après l'état actuel où se trouvoit ma malade, pouvoient être parfaitement justes à l'instant où elle me les donna : mais, je le répète, l'effet devoit en être subordonné à tant d'accidens qui pourront survenir, que je les regarde toujours comme étant très-incertaines. Je ne laissai pas cependant de les noter dans le temps, non point pour les faire connoître à la malade qui doit les ignorer toujours, moins encore pour les publier ; mais pour être à portée de saisir les symptômes annoncés si par hasard ils se présentent, & pour suivre, en ce cas, la marche que l'instinct m'a tracée d'avance. Au surplus de pareilles annonces n'étant point des faits, je ne serois point surpris qu'elles fournissent matière aux plaisanteries de quelques incrédules ; & j'avoue que je ne suis point du tout tenté de convaincre ces incrédules, en laissant ces annonces s'effectuer aux dépens de ma malade.

Madame B. étant un peu agitée ce jour-là, elle me pria de terminer la séance en passant très-lentement ma main à plat, de sa tête à ses pieds, & à quelque distance de son corps. Je suivis cette indication, & ma

malade ne tarda pas à devenir plus calme.

Août 21. Je la priai de me dire quel effet produiſoit ſur elle ce genre de magnétiſme. Cela répand le fluide dans tous mes nerfs, me répondit-elle ; cela met dans mes nerfs & dans mon ſang *un beaume qui les calme.... C'eſt une chaleur ſi douce....*

L'après-midi du vingt-deux, dès que

Août 22. Madame B. fut en criſe, je me hâtai de la queſtionner au ſujet de la maladie de ſon cœur, ſur laquelle elle m'avoit promis quelques nouveaux détails pour ce jour-là. — Etes-vous bien aſſurée, lui demandai-je, que cette maladie guérira entièrement ? — Oui ; dans dix jours j'en ſerai parfaitement guérie. — Ce mal ne pourra-t-il plus revenir, comme il a déjà fait ? — Je vois qu'il reviendra, & l'*abcès* ſe formera de nouveau quelque jour. — Quand cela ? Dites-m'en l'époque préciſe ? — Ce ſera.... (Je ſupprime cette époque). — Pouvez-vous voir quelle en ſera la cauſe ? — Ce ſera un dérangement arrivé dans mes règles à l'époque précédente. — D'où proviendra ce dérangement ? — ... Je ne le vois point encore. — Cet autre *abcès* ſe formera-t-il à l'endroit où eſt l'abcès actuel ? — Oui ; au même endroit. — Y auroit-il donc dans cette partie

uelque défaut de conformation? — Non : Août 22.
ıais c'eſt là que mon ſang, lorſqu'il circule
ıal, dépoſe l'*humeur*; & pour peu qu'il y
it de cette humeur arrêtée, le reſte enſuite
'y amaſſe ſucceſſivement. — Si l'on ne
ouvoit prévenir cette nouvelle maladie,
uelles en ſeroient les ſuites? — Je recom-
ıencerois bientôt à maigrir & à dépérir
omme j'ai fait pour celle-ci; j'aurois des
alpitations violentes & des élancemens dans
e cœur; j'aurois auſſi des vertiges fréquens;
ela dureroit pendant trois ou quatre ans,
: au bout de ce temps l'*abcès m'étoufferoit*
omme auroit fait celui-ci.

Je continuai. — Cherchez un moyen de
révenir cette maladie? — .... Je n'en vois
oint encore.... Je vois ſeulement que ſi je
ıis bien magnétiſée dans les commence-
ıens, je ſerai guérie en peu de jours, parce
ue l'abcès n'aura pas eu le temps encore de
e former. — A quoi pourra-t-on reconnoî-
e alors que le mal commence? — Les
alpitations deviendront fréquentes, & je
eſſentirai de temps en temps dans le cœur
e légers élancemens qui d'abord ſeront ſem-
lables à des piqûres d'épingles : mais qui
ourtant ſeront bien ſenſibles.... Au ſur-
lus, continua-t-elle, je vois que tout mon
ıal eſt l'agitation de mon ſang qui ne circule

pas bien. C'eſt un vice de conſtitution, &
Août 22. dont je ne guérirai jamais entièrement. Je ſerai toujours ſujette à avoir quelques palpitations de cœur, lorſque je me ſerai agitée pour quelque cauſe que ce ſoit : mais une fois que cet abcès ſera guéri, ces palpitations ſeront plus rares & moins violentes ; d'ailleurs, elles ne ſeront plus accompagnées de ces élancemens que j'éprouve actuellement, & qui ſont le plus grand mal.... Je chercherai quelque jour un moyen propre à tempérer un peu mon ſang.... Quant à préſent, je n'en vois pas d'autres que de prendre tous les ans, vers le milieu du mois de mai, pendant huit jours le matin, une demi-chopine d'eau d'orge coupée avec un huitième de lait, & un peu de ſucre. — Sera-ce avec du lait de chèvre ou avec du lait de vache ? — Le lait de vache ſera bon. — Faudra-t-il vous purger avant ou après ? — Non, ſans doute.

Le vingt-trois, la criſe du matin n'eut
Août 23. rien d'intéreſſant.

Dans celle de l'après-midi, Madame B. voulut toucher Monſieur ſon mari, pour voir quel étoit l'effet de la médecine qu'il avoit priſe ce jour-là, ainſi qu'elle le lui avoit ordonné dans ſa criſe du quinze. Le

apport fut toujours très-difficile à établir.
La malade eut encore des mouvemens con- Août 23.
vulsifs, & elle se plaignit de ce que ce nouveau fluide donnoit des *facades* à ses nerfs, qu'il avoit peine à y circuler, & qu'il troubloit la circulation du sien. Lorsqu'enfin le rapport fut bien établi, elle toucha M. B. avec la plus grande attention, mais non pas sans éprouver encore de temps à autre quelques mouvemens convulsifs & de violentes palpitations, que je calmois en la soutenant de tout l'effort de ma volonté. Elle raisonna très-juste sur l'état où se trouvoit alors Monsieur son mari; elle lui donna de nouveaux conseils pour l'avenir, & j'eus grand soin, pendant tout ce temps, de ne point l'interrompre par mes questions ni la fatiguer par mes raisonnemens.

Lorsque cette consultation fut achevée, je fus bien aise de ramener ma malade en présence de M. B. sur tout ce qu'elle m'avoit dit de son avenir, pendant les séances précédentes; & elle nous fit exactement les mêmes détails au sujet des maladies qu'elle avoit à craindre. Il nous parut en somme qu'elle ne regardoit point ces maladies comme dangereuses, si elle pouvoit être bien magnétisée dans le temps. A ce sujet, je lui demandai, si à mon défaut, Monsieur

Août 23. son mari ne pourroit pas la magnétiser. Non, sans doute, me répondit-elle. . . . Il a ainsi que moi un fond de rhumatisme goutteux qui s'y oppose. . . . Il me feroit beaucoup de mal, & il s'en feroit à lui-même.

Madame B. finit par s'ordonner pour le lendemain matin, sa médecine ordinaire d'eau magnétisée. Dès qu'elle fut sortie de crise, je magnétisai cette eau comme je faisois chaque fois : c'est-à-dire, qu'après avoir employé les procédés ordinaires, je terminai par pousser fortement mon haleine sur cette eau, à plusieurs reprises, & avec la volonté de seconder dans la malade le vœu de la nature. Ce genre de magnétisme par l'haleine est celui que j'ai vu toujours produire le plus d'effet. Je l'éprouvai souvent, lorsqu'il fut question d'arrêter les palpitations chez ma malade. On a pu voir combien il avoit été utile à Madame le F., dont il abrégea beaucoup les souffrances ; & j'ai vu depuis des malades que je n'avois pu mettre en crise par aucun des procédés ordinaires, & quelque forte que fût la volonté que j'y apportois, devenir en très-peu de temps somnambules, lorsque je poussois fortement mon haleine, soit devant leur bouche, soit sur leur front ou sur leur estomac.

Les

Les séances du vingt-quatre & du vingt-cinq ne présentèrent rien de bien intéressant. Madame B. me prévint seulement, que le vingt-huit & le vingt-neuf elle auroit des palpitations plus fortes & plus fréquentes qu'elle n'en avoit eu depuis long-temps ; & lorsque je lui en demandai la raison, elle me répondit, que dans ce moment où il ne resteroit presque plus de matière dans l'abcès, son sang se porteroit avec plus de force dans les passages devenus plus libres. Ce sera un bien, ajouta-t-elle, en ce que le sang achevera ainsi de forcer ces passages, & d'emporter le reste de la matière. Elle ne put ce jour-là fixer les heures où elle éprouveroit ces palpitations plus violentes, ni m'indiquer ce que j'aurois à faire pour la soulager : mais elle me fit espérer, qu'elle le verroit mieux le surlendemain.

Août 24 & 25.

Le temps approchoit, où suivant ses annonces, Madame B. devoit enfin être guérie entièrement de son polype ; & je redoublois d'attention en ce moment, pour ne laisser échapper aucune des indications qu'elle pouvoit me donner. Elle m'avoit annoncé le vingt-cinq que ce travail commenceroit le vingt-huit à devenir plus sérieux. Elle n'avoit pu me dire encore rien de plus positif

Août 26.

dans les deux crises du vingt-six. Je revins à
Août 27. la charge dans celle du vingt-sept après midi, & j'obtins enfin quelques détails.

Serez-vous fatiguée ce soir, lui demandai-je, par vos palpitations de cœur? — Je n'en aurai que de fort légères, mais j'aurai beaucoup de frissons: ils commenceront vers sept heures, & ils dureront toute la nuit.... Ces frissons m'inquiéteront beaucoup, & je croirai avoir la fièvre. — D'où proviendront-ils? — Du sang qui, ne trouvant presque plus d'obstacles dans mon cœur, commencera à reprendre sa circulation. — Comment cela pourra-t-il vous occasioner des frissons? — Le sang, en circulant par secousses, comprimera les nerfs le long desquels il passe; & ces nerfs, pour s'en débarrasser, éprouveront un ébranlement qui me donnera cette sensation de froid.... Le fluide alors n'y circulera pas librement. — Ces frissons feront-ils un mal? — Au contraire, ils prouveront que le sang reprend le cours qu'il devoit avoir.

Aurez-vous demain des palpitations? — J'en aurai de fréquentes pendant toute la journée; mais elles ne seront pas toutes aussi fortes.... Je vois que le matin après huit heures & un quart, j'en aurai une attaque qui sera très-violente. Vous soufflerez pour

lors ſur mon cœur, & je tomberai en criſe....
Le ſoir vers cinq heures je prendrai encore une attaque ſemblable.... Mais ce ſera ſurtout après-demain matin, que j'en aurai une très-forte. — A quelle heure? — Elle commencera à neuf heures, & elle ſera beaucoup plus violente qu'aucune de celles que j'ai eues juſqu'à préſent.... Ce ſera la dernière, ou du moins ce ſera celle qui achevera d'emporter le reſte de la matière qui formoit l'abcès. — Si dès demain il n'y a plus de matière à cet abcès, vous ſerez donc guérie avant jeudi? — Je ne le ſerai entièrement que jeudi. Quoique la matière ſoit partie, les petits vaiſſeaux, dans leſquels elle étoit engorgée, ſe trouvant encore très-ſenſibles, le ſang qui recommencera à y paſſer me fera en cet endroit le même mal qu'on éprouve lorſqu'on touche une plaie récente.... Je commencerai à ſentir ce mal pendant la nuit du mardi au mercredi. Il durera toute la journée du mercredi, & il m'inquiétera beaucoup; mais le jeudi il n'en ſera plus queſtion, & tout ſera conſolidé. — Aurez-vous beſoin d'ici à ce jour-là de faire quelque remède? — Je dois au contraire me garder d'en faire aucun; cela dérangeroit la révolution qui ſe prépare dans mon ſang.... Une fois le jeudi paſſé, nous nous occuperons ſérieuſement à détruire les vers. Août 27.

Août 27. Voyant que ma malade étoit prête à ſe réveiller, & me méfiant toujours de ſa clairvoyance vers la fin de ſes criſes, je ne voulus pas pouſſer plus loin mes queſtions ce jour-là ; mais je me promis bien d'y revenir le lendemain, & de remettre ſous ſes yeux le tableau de ce qui devoit lui arriver le mardi. Cette criſe de la nature, qu'elle n'avoit encore vue qu'en gros, avoit paru l'effrayer beaucoup, & je ſentois combien il étoit eſſentiel de lui en faire prévoir les moindres particularités. Ce qu'elle n'avoit point apperçu le vingt-ſept, j'eſpérai qu'elle l'appercevroit le vingt-huit ; & l'on verra bientôt que je ne me trompois pas.

Le ſoir du vingt-huit, étant retourné ſans affectation chez Madame B., je fus témoin qu'un peu avant ſept heures, elle prit des friſſons ſi violens qu'elle crut avoir la fièvre. Le froid revenoit par intervalles, & dans d'autres momens la malade éprouvoit au contraire beaucoup de chaleur à la tête, & une moiteur très-ſenſible dans le creux des mains. Du reſte, elle ne ſe plaignoit d'aucun mal en particulier, & elle n'eut plus que des palpitations très-légères. Ces alternatives de chaleur & de froid durèrent juſqu'au moment où je la quittai, après neuf heures. Je ne la magnétiſai point, parce qu'elle m'avoit dit

pendant ſa criſe de l'après-midi, qu'elle s'endormiroit, & que cela feroit tort aux criſes du lendemain. Août 27.

Le vingt-huit au matin je me rendis chez Madame B. un peu après huit heures. J'appris, en arrivant, qu'elle avoit paſſé la nuit dans le même état où je l'avois laiſſée la veille. Les friſſons venoient enfin de la quitter, mais les palpitations de cœur avoient recommencé à ſe faire ſentir. Bientôt ces palpitations devinrent ſi fortes, que le battement du cœur fut très-ſenſible à l'œil, & la malade eut en même temps des convulſions ſi violentes, que nous en fumes effrayés. Ramaſſant alors toutes les forces dont j'étois capable, je ſoufflai ſans relâche contre ſon cœur. Je la mis en criſe en peu d'inſtans: mais ce ne fut qu'au bout de cinq minutes, que je parvins à la rendre plus calme. Revenue à elle, elle me pria de mettre ma main à plat ſur ſon cœur, pour l'aider à reprendre ſes forces; & en effet, elle étoit ſi foible en ce moment, qu'elle pouvoit à peine articuler quelques mots. Je n'eus garde de la fatiguer encore par des queſtions, & je ne m'occupai pendant le reſte de cette criſe qu'à rétablir la circulation, en magnétiſant conſtamment de la tête aux pieds. Août 28.

Août 28. L'après-midi, j'arrivai chez Madame B. un peu avant cinq heures; & quelques minutes après, je vis commencer les palpitations violentes qu'elle m'avoit annoncées dès la veille, pour cette heure-là. Je soufflai fortement sur son cœur, & au bout de quatre minutes les palpitations cessèrent, & elle fut en crise.

Je ne pouvois plus douter de la justesse des pressensations de ma malade; & il m'étoit facile de voir que la nature opéroit en elle le travail critique qui devoit achever la guérison du polype. Tout ce que je voyois depuis deux jours, étoit en ce sens bien propre à m'encourager. J'avoue cependant que les crises violentes, dont je venois d'être témoin, m'alarmoient un peu sur l'avenir. M. B., que j'avois prié d'assister à ces crises, en avoit été tellement effrayé, qu'il n'avoit pu en supporter la vue. Resté seul, & dans des circonstances aussi critiques, avec une malade dont après tout je ne connoissois la situation que par ce qu'elle m'en avoit dit elle-même pendant ses sommeils; privé des connoissances que l'étude de la médecine auroit fournies à un autre sur le genre de cette maladie, & prévenu seulement qu'un polype au cœur a été regardé de tous temps par les médecins comme un mal incurable,

en ce que placé dans une partie si essentielle de notre machine, il ne donne aucune prise aux remèdes de l'art, ni aux opérations de la chirurgie ; ma position en ce moment ne pouvoit être que très-inquiétante : & tout magnétiseur sensible, qui se trouvera dans le même cas, pourra se faire une idée de la situation dans laquelle j'étois. Convaincu cependant que mes inquiétudes, en diminuant ma confiance, diminueroient aussi mon action ; rassuré d'ailleurs par les épreuves que j'avois faites si souvent de la clairvoyance de ma malade, je m'efforçai de reprendre toute ma tranquillité & la liberté d'esprit dont j'avois besoin dans ce moment : & préparé à seconder de tous mes efforts ceux que la nature devoit faire pour la dernière fois le lendemain, je ne m'occupai, pendant qu'il étoit temps encore, que du soin d'obtenir de ma malade toutes les lumières que son instinct pourroit lui fournir. Août 28.

Aurez-vous besoin, lui demandai-je, de faire ce soir quelque remède ? — Non ; je n'ai besoin de rien. — Serez-vous fatiguée ? — J'aurai toujours ces mêmes alternatives de palpitations & de froid. — Aurez-vous quelques palpitations plus violentes ? — J'en aurai d'assez fortes un peu après neuf heures du soir. — Aurez-vous besoin de

moi pour lors? — Oui : vous me calmerez
Août 28. en soufflant sur mon cœur .... Je tomberai en crise ; mais il ne faudra me laisser dormir que dix minutes au plus. — Quelle nuit passerez-vous ensuite ? — Elle sera moins mauvaise que la dernière : mais elle ne sera pas bonne encore.

Serez-vous bien demain matin ? — Ce sera un instant après neuf heures que j'aurai une attaque de palpitations, la plus forte que j'aie encore eue ..... Il faudra me mettre en crise un quart d'heure auparavant, afin que je ne m'effraie pas. — Que ferai-je ensuite ? — Vous soufflerez fortement contre mon cœur, du moment que je vous aurai fait signe que le mal augmente. — Ce mal deviendra-t-il bien violent? — Je souffrirai tellement, qu'au bout de trois minutes je perdrai entièrement connoissance : vous vous en appercevrez en ce que je lâcherai pour lors votre main. — Qu'aurai-je à faire en ce moment ? — Vous me ferez respirer du vinaigre que vous aurez eu soin de préparer, & dans lequel vous aurez fait infuser pendant toute la nuit un cloud de géroffle sur deux cuillerées à bouche de vinaigre ; vous m'en frotterez aussi les tempes. — Cet évanouissement sera-t-il long ? — Il durera près de cinq minutes. — Par quoi sera-t-il occa-

sioné ? — Ce sera le moment où mon cœur, faisant pour se débarrasser tous les efforts dont il est capable, rejettera enfin le reste de la matière que le sang entraînera... Pendant tout le temps que vous me ferez respirer le vinaigre, vous tiendrez votre main à plat sur mon cœur; après quoi vous recommencerez à y souffler jusqu'à ce que je sois entièrement remise & que je vous dise que c'est assez.... Au moyen de toutes ces précautions, *j'espère* que cette crise ne sera point dangereuse, & qu'au contraire elle achevera ma guérison ; mais je sens aussi que pour peu que votre action soit plus foible dans le moment où mon cœur travaillera à se dégager, il n'aura plus assez de force pour repousser le sang, & que je serai étouffée. Août 28.

N'aurez-vous pas besoin après cela de faire quelqu'autre chose ? — Non : il ne me faudra que du repos..... Cette crise me fatiguera beaucoup ; mais avant mon réveil, je serai entièrement rétablie. — N'aurez-vous plus ensuite de palpitations ? — J'en aurai encore un peu vers quatre heures après midi ; mais elles seront beaucoup moins fortes, & ce seront les dernières de ce genre que j'aurai à éprouver: je ne sentirai plus d'élancemens dans le côté, & j'aurai seulement jusqu'à après-demain matin une douleur fixe & semblable à celle d'une plaie.

Août 28. Après avoir pris note de tous les détails importans que ma malade venoit de me donner, je ne m'attachai plus ce jour-là qu'à augmenter ſes forces, en la magnétiſant pendant le reſte de la ſéance avec toute l'action dont je fus capable.

Août 29. Le vingt-neuf au matin, je mis Madame B. en criſe à neuf heures moins un quart : le moment critique approchoit, & il n'étoit plus queſtion de la fatiguer par de nouvelles demandes. J'employai le premier quart d'heure à la magnétiſer en ſilence, & à me raſſurer moi-même intérieurement contre les craintes dont j'avois beaucoup de peine à me défendre. J'étois ſeul; & M. B. ne s'étant pas ſenti la force de ſupporter la vue d'une criſe auſſi effrayante, j'avois été le premier à le prier de ſe retirer, dans la crainte où j'étois que ſes alarmes ne vinſſent augmenter encore les miennes, & que le défaut d'analogie ne fatiguât davantage la malade dans les momens où elle auroit le plus beſoin de ſes forces. Il eſt inutile de dire que celle-ci n'avoit abſolument aucun ſoupçon de ce qui devoit lui arriver; & avant de la mettre en criſe, je n'avois eu garde de lui laiſſer appercevoir les inquiétudes dont j'étois agité.

Pendant le premier quart d'heure de ſa

criſe, Madame B. fut aſſez tranquille; j'obſervai ſeulement à ſa pâleur & à quelques légers mouvemens convulſifs que je lui vis prendre par intervalles, que la nature étoit effrayée elle-même du travail qui ſe préparoit; & ce fut ſur-tout dans ces momens-là, que ſans lui dire un ſeul mot, je m'attachai intérieurement à ranimer ma volonté & ma confiance. Enfin un inſtant après neuf heures, la malade, ſans rien dire, porta la main ſur ſon cœur; je n'avois pas beſoin de ce ſignal pour reconnoître que le moment critique étoit arrivé, & les palpitations étoient déjà ſi fortes, que je pouvois aiſément appercevoir le mouvement du cœur. Ce fut alors que je commençai à ſouffler ſur cette partie. Août 29.

Je ne retrace point ici le reſte de cette ſcène douloureuſe, dont je fus ſi profondément affecté, & dont le ſouvenir m'effraie encore aujourd'hui. Il me ſuffit de dire qu'elle fut abſolument telle qu'elle m'avoit été annoncée, & qu'après un quart d'heure des ſouffrances les plus cruelles, ma malade, revenue à elle, m'aſſura d'un ton encore très-foible, mais d'un air ſatisfait, que le travail étoit heureuſement achevé, mais que ſi l'évanouiſſement eût duré ſeulement une demi-minute de plus, elle auroit été étouffée par le ſang.

Août 29. Je rendrois difficilement aujourd'hui la satisfaction que je ressentis à ces mots ; & pour s'en former une idée, il faut s'être trouvé dans la situation où j'étois depuis un mois. Sans être médecin, je n'ignorois pas qu'un polype au cœur est une maladie incurable pour la médecine ordinaire ; & quoique je fusse bien convaincu que la nature renforcée dans son principe, & travaillant sans cesse à rétablir l'équilibre, peut porter son action sur des parties qui seront toujours inaccessibles à l'art de la médecine, je le répète, j'avois dû néanmoins & pendant tout ce temps éprouver de violentes inquiétudes : cette crise venoit enfin de les dissiper. Ma malade m'assuroit que son *abcès* étoit entièrement guéri ; & quand même je n'aurois pas eu jusques-là toutes sortes de raisons pour m'en rapporter à sa clairvoyance, l'air calme & serein que je lui vis prendre bientôt après, & à la suite d'un travail aussi douloureux, auroit suffi seul pour me rassurer.

Une chose que j'ai toujours remarquée, & qui m'a le plus frappé dans le magnétisme, c'est cette tranquillité, ce calme, ce bien-être singulier dont jouissent tous nos malades, à la suite des crises les plus cruelles & les plus pénibles en apparence. On en voit qui éprouvent pendant le magnétisme des

douleurs aiguës, des convulsions si violentes, qu'on seroit tenté de croire qu'ils ne pourront les soutenir jusqu'à la fin, ou que du moins ils en conserveront long-temps les impressions les plus fâcheuses : mais ce travail est à peine achevé, qu'on les voit aussitôt reprendre, avec leurs forces, une gaieté dont on est étonné. Ils sont moins accablés, moins abattus qu'ils n'étoient auparavant. J'ai vu, par exemple, Madame le F. à la fin de la séance si douloureuse du 10 août, faire gaiement, & à pied, beaucoup de chemin ; & certainement tout malade qui, en d'autres circonstances, auroit éprouvé une partie seulement de ce qu'elle venoit de souffrir, auroit eu peine ensuite à se soutenir. Pourquoi cette différence, & d'où peut-elle provenir ? si ce n'est de ce que dans le malade ordinaire, la nature, fatiguée déjà par le mal & souvent encore par les remèdes, achève d'épuiser dans ces combats pénibles autant qu'infructueux, le peu de forces qui lui restoient : tandis que renforcée au contraire par toute l'action du magnétisme, elle a pu chez nos malades, employer avec succès les forces que nous lui avions prêtées, & que ce travail, loin d'épuiser les siennes, a été pour elle un pas de plus vers la guérison.

Août 29.

En se réveillant Madame B. se trouva aussi

tranquille & auſſi bien qu'elle eût pu être au
Août 29. ſortir du ſommeil le plus paiſible ; & dès que j'eus achevé de la calmer, elle ſe remit aux ſoins de ſon ménage avec plus de gaieté, plus de liberté qu'elle n'en avoit eu avant ſa criſe.

L'après-midi, je la magnétiſai à trois heures & demie, parce qu'elle m'avoit annoncé un retour de palpitations pour quatre heures. Elle les eut en effet à quatre heures moins ſix minutes ; mais elles furent très-foibles en comparaiſon de celles du matin, & je les eus bientôt appaiſées, en ſoufflant pendant quelques inſtans ſur ſon cœur. Enfin, elle m'annonça d'un air de ſatisfaction dont je fus pénétré, que dorénavant il ſeroit inutile de magnétiſer ſon cœur, parce qu'il étoit entièrement guéri. J'aurai bien quelquefois, ajouta-t-elle, & lorſque je ſerai agitée, de légères palpitations ; mais ce ne ſeront plus ces ſuffocations, ces élancemens que j'éprouvois lorſque le ſang ne pouvoit pas circuler librement dans mon cœur. Si vous me voyez prendre de ces palpitations, il faudra mettre votre main à plat ſur cette partie ; mais, ſurtout ces jours-ci, il ne faudra plus y ſouffler. — Pourquoi donc, lui demandai-je? — Parce que l'endroit où étoit l'*abcès* étant encore très-ſenſible, vous augmenteriez la dou-

leur en accélérant par votre haleine la circulation de mon ſang. — Que fera donc ma main placée à plat au même endroit? — Votre main, donnant moins de fluide, ne précipitera pas autant le cours du ſang; & le fluide que vous m'enverrez ainſi, circulant dans la partie malade, lui donnera *de la chaleur* & la fortifiera. Août 29.

La criſe du trente au matin ne préſenta rien de particulier. Je ne voulois pas encore, dans celle de l'après-midi, fatiguer ma malade par des queſtions; & je ne m'occupois qu'à la magnétiſer fortement, pour achever de la remettre des fatigues qu'elle avoit éprouvées la veille. Ce fut elle qui la première commença ce jour-là à me parler de ſes vers; & en cela, j'eus encore occaſion de reconnoître ce que j'avois obſervé déjà mille fois, que la plupart des ſomnambules ne ſont profondément affectés que de celui de leurs maux qui pour le moment leur préſente le plus de dangers; & que c'eſt par cette raiſon que leur inſtinct, quoique toujours actif, quoiqu'occupé ſans ceſſe & eſſentiellement à réparer & à conſerver, ne découvre quelquefois que fort tard, des maladies dont la cauſe cependant exiſtoit en eux depuis long-temps. Août 30.

Août 30. Madame B. ſe plaignit encore ce jour-là du rhumatiſme gouteux qui par intervalles lui faiſoit éprouver des douleurs au genou. Je tins ma main pendant quelques inſtans ſur cette partie, puis je la ramenai en bas pluſieurs fois, & les douleurs ſe diſſipèrent.

Août 31. Le trente-un Madame B. débuta par m'aſſurer que ſon cœur étoit parfaitement guéri, & que l'endroit de l'abcès étoit bien conſolidé; puis d'elle-même elle revint encore à ſes vers. Le gros ver, me dit-elle, eſt actuellement dans mon eſtomac : *Il me fatigue plus qu'il n'a fait encore juſqu'à préſent;* mais je le tuerai bientôt. Je mis alors ma main à plat ſur ſon eſtomac, & il me fut facile de ſentir tous les mouvemens que le ver y faiſoit. La malade m'ayant prié d'y tenir mes doigts en pointe, elle s'apperçut que cette manière inquiétoit davantage le ver. Enfin, voulant le chaſſer de ſon eſtomac, elle me demanda de l'eau magnétiſée, qu'elle but lentement & par gorgée. A meſure qu'elle avaloit cette eau, je la voyois ſourire. Cette eau ne l'amuſe pas, me diſoit-elle; elle l'a arrêté tout court. Et quelques minutes après, elle reprit : il s'en va; il ne peut y tenir.... Demain, je trouverai ce qu'il lui faut. — Je deſirerois bien que vous puſſiez en rendre quelques

quelques morceaux entiers. — Cela ſeroit
facile ſi ce ver ſe tenoit habituellement dans Août 31.
mon eſtomac ; mais il n'y vient que pour ſe
nourrir. S'il eſt à ſa place ordinaire lorſqu'il
mourra, il faudra bien qu'il s'y décompoſe,
que je le purge, & que je le rende par le bas.

Sur ce que ma malade venoit de me dire,
e remis au lendemain à m'occuper plus ſé-
rieuſement de ce ver & des moyens de le
détruire ; & je paſſai à mes queſtions ordi-
naires. Ma malade m'aſſura qu'elle auroit une
très-bonne nuit, & elle s'ordonna pour le
endemain ſa médecine d'eau magnétiſée,
diſant qu'elle la purgeroit ſix fois dans la
ournée. Je la queſtionnai enſuite ſur ſon
venir. Voyez-vous, lui demandai-je, le jour
où vous prendrez vos règles? — .... Ce ſera
le dimanche prochain en huit (le 10 ſep-
embre) vers neuf heures du ſoir.... Je vois
du moins quant à préſent que cela doit être
inſi ; mais comme d'ici à cette époque je
uerai mes vers, & que je prévois qu'au mo-
nent où le gros ver mourra, il me don-
era de fortes crampes d'eſtomac, je ne peux
as bien voir encore ſi mes règles n'en ſeront
as avancées. — Si rien n'eſt dérangé, com-
ien de jours dureront-elles? — Elles du-
eront ſix jours, & elles ſeront très-abon-
lantes pendant les trois premiers. Ce ſera à

cette époque que j'acheverai de me délivrer
Août 31. de tout le ſang caillé qui s'étoit attaché à mes reins; & après cette époque, je ſerai enfin réglée comme je dois l'être.

Je continuai. Examinez bien votre intérieur, & voyez ſi vous n'avez point à craindre quelque maladie prochaine. — Ma poitrine, ſans être attaquée, eſt un peu foible : je vous l'ai dit ſouvent. Je prévois que pour peu que je me refroidiſſe, l'humeur ſe portera ſur cette partie & l'échauffera. — En ce cas auriez-vous à craindre quelques ſuites fâcheuſes? — Non : je n'en vois aucune ; je ſerai ſeulement ſujette à avoir de gros rhumes. — Cherchez ſi vous n'en aurez pas bientôt? — .... Le 7 octobre prochain, je prendrai chaud & froid, & j'aurai le lendemain une extinction de voix qui ſera ſuivie d'un rhume aſſez fort. — Cherchez les moyens de le prévenir. — .... Il faudra le 8 & le 9 me faire prendre le matin à jeûn une eſpèce d'orgeat compoſé de ſix amandes douces, ſix noiſettes & deux amandes amères, auxquelles, après les avoir pilées, on ajoutera un jaune d'œuf frais & très-peu de ſucre, & ſur leſquelles on jettera enſuite une pinte d'eau bouillante. Ce lait d'amandes, pris deux jours de ſuite, préviendra le rhume, & les amandes amères empêcheront qu'il ne fati-

gue trop mon eſtomac. Il faudra me con- Août 31.
ſeiller une fois pour toutes, de prendre ce
remède de précaution, toutes les fois que
je ſentirai ma poitrine échauffée.

Le premier ſeptembre après-midi, dès Sept. 1er.
que Madame B. fut en criſe, je me hâtai de
lui parler de ſes vers. — Voyez-vous le gros
ver, lui demandai-je? — Oui; *il commence*
à me faire ſouffrir davantage. — Cherchez
un remède pour le détruire. — (Après un
long recueillement, pendant lequel je l'ai-
dois de toute la force de ma volonté). En
voici un qui en viendra à bout.... Vous
ferez infuſer pendant toute la nuit, une forte
pincée de mouſſe de Corſe dans une demi-
taſſe d'eau qu'on aura verſée bouillante par-
deſſus. Demain matin, vous paſſerez cette
eau, après quoi vous y mêlerez une forte
cueillerée à café d'écorces rapées d'oranges
amères vertes.... Vous me mettrez en criſe
à huit heures trois quarts, parce que je pré-
vois qu'à neuf heures le ver viendra dans
mon eſtomac. Vous prendrez ce moment
pour me donner le remède, & je verrai pen-
dant la ſuite de ma criſe, quel en ſera l'effet.

Je ne puis m'empêcher de faire ici quel-
ques réflexions ſur le genre du remède que la
nature venoit d'indiquer à Madame B. Je ne

Sept. 1er.

ſuis ni médecin ni charlatan, & conſéquemment je ne ſuis point un donneur de remèdes ; & lorſque je note ceux que mes malades ſe ſont ordonnés pendant leurs criſes, je ſuis ſi fort éloigné de les conſeiller au public, que s'il arrivoit que ces mêmes malades en d'autres temps me paruſſent avoir les mêmes maladies pour leſquelles ils ſe ſont ordonné ces remèdes, je ne voudrois pas ſeulement prendre ſur moi de les leur conſeiller de nouveau, à moins que dans des criſes poſtérieures, ils ne les euſſent demandés *ad hoc*. Mais, ſans ſortir de ma ſphère & ſans preſcrire au public des ordonnances de médecine, je crois pouvoir faire obſerver que quatre ſomnambules, qui en différens temps & en différens pays ont eu à détruire des vers monſtrueux, ſe ſont toutes accordées à demander l'écorce d'oranges amères vertes. Cette écorce unie à d'autres ingrédiens différens pour chacune d'elle, & dont l'eſpèce peut-être n'étoit que relative à leur conſtitution particulière ; cette écorce, dis-je, paroît avoir été la baſe eſſentielle du remède. D'où l'on pourroit conclure, mais ſimplement par induction, qu'elle eſt l'antidote le plus puiſſant contre ces ſortes de vers du genre du *ſolium*.

Le matin du deux je fus exact à me rendre chez Madame B. à l'heure qu'elle m'avoit assignée dans sa crise de la veille. J'avois eu soin aussi de faire préparer à son insçu le remède indiqué. Je la mis en crise à huit heures & trois quarts; & à neuf heures, elle me dit d'elle-même : le ver est actuellement dans mon estomac, c'est le café au lait que j'ai pris qui l'y attire. Voici le moment de me donner cette drogue. Sept. 2.

Il n'y avoit pas encore cinq minutes que Madame B. avoit pris le remède, & j'en attendois l'effet en silence, lorsqu'elle se mit à rire. — Comme il se sauve, me dit-elle; il n'aime pas cela. — En a-t-il pris beaucoup ? — Non, pas beaucoup ; mais j'espère cependant qu'il en aura assez. — En mourra-t-il ? — Je ne le vois pas encore positivement; je ne pourrai le voir que dans la crise de l'après-midi. — Vous fera-t-il quelque mal d'ici là ? — Oui : à onze heures il se réveillera, & il entrera dans mon estomac où il me donnera une crampe.... Puis à trois heures une autre bien plus forte. — Pourrai-je faire quelque chose pour vous soulager ? — Vous ne pourriez faire autre chose que de tenir votre main sur mon estamac ; cela diminueroit en effet la douleur, mais aussi votre fluide redonneroit de la force

au ver. Il ne faudra donc rien faire du tout à
Sept. 2. onze heures, & vous aurez seulement attention de me mettre en crise cet après-midi, avant trois heures, afin que je puisse voir ce qui arrivera au ver.

Après son premier réveil, Madame B. me magnétisa & elle retomba en crise comme de coutume. Je la priai de nouveau d'examiner son ver. Elle le vit souffrant ; mais elle ne put m'assurer encore qu'il en mourroit. Sa tête est couchée, me dit-elle ; c'est contre son ordinaire... Il souffre... J'espère que cela suffira ; mais je le verrai mieux ce soir.

J'avois attendu la séance de l'après-midi avec beaucoup d'impatience ; & témoin des douleurs d'estomac que Madame B. avoit éprouvées à onze heures, je m'étois bien promis de lui sauver la connoissance de celles qu'elle devoit avoir encore à trois heures. Pour cet effet je la mis en crise un quart d'heure auparavant, & je commençai aussitôt mes questions.

Où en est le gros ver, lui demandai-je? — Il est bien malade ; ce poison le brûle intérieurement, & je vois *ses veines se fendre*..... Il mourra cette nuit. — A quelle heure ? — Un peu avant une heure. — Vous fera-t-il quelque mal avant de mou-

rir ? — Il va me donner tout-à-l'heure une forte crampe d'eſtomac ; puis il retournera dans ſon boyau. Il me fatiguera un peu pendant toute la ſoirée ; mais ce ſera peu de choſe juſqu'à minuit & demi. A cette heure-là, il me donnera encore une crampe très-forte, & ce ſera la dernière ; il mourra peu de momens après. — D'où proviennent ces crampes d'eſtomac ? — C'eſt le ver qui les occaſione en ſe débattant dans les momens où il veut faire encore un effort. Sept. 2.

Il étoit près de trois heures. Madame B. commença à ſe plaindre d'un grand froid. Ses mains & ſes pieds étoient glacés. Enfin à trois heures moins trois minutes elle prit de violentes douleurs d'eſtomac, elle pâlit & ſes traits me parurent changés. Je voulus machinalement mettre alors ma main à plat ſur ſon eſtomac ; mais elle me repouſſa vivement. Elle ne pouvoit parler, & je n'avois garde de la fatiguer encore en l'interrogeant. Je me contentai de tenir ſes mains dans les miennes, & d'appuyer ma tête contre ſon front. Cet état de ſouffrances dura pendant plus de quatre minutes, au bout deſquelles la malade revint à elle peu à peu. Je pus alors reprendre mes queſtions.

Pourquoi tout-à-l'heure avez-vous repouſſé ma main quand je l'ai miſe ſur votre

eſtomac ? — Parce que votre fluide auroit
Sept. 2. donné de la force au ver. — Vous m'étonnez. Vous m'avez dit ces jours derniers que mon fluide le fatiguoit; & même hier, vous me fîtes mettre mes doigts en pointe ſur votre eſtomac, pour en chaſſer le ver. — Cela étoit bon quand il ſe portoit bien. Votre fluide alors, ſans lui faire d'autre mal, l'agitoit trop, & par là même il le fatiguoit: mais à préſent qu'il eſt bien malade, loin de lui être à charge, il lui redonneroit des forces & il ſerviroit à le ranimer . . . . . Il faudra même me recommander lorſque je ſerai éveillée., de ne point mettre ma main ſur mon eſtomac ce ſoir ou pendant la nuit, comme je ſerois tentée de le faire lorſque je ſouffrirai davantage . . . . Je ne le guérirois pas ; mais je prolongerois ſa vie & mes ſouffrances.

Voyez-vous les petits vers ? — Oui: quelques-uns ſont déjà morts; les autres mourront d'ici à demain matin. — Faudra-t-il vous purger ? — Je ne vois pas encore cela ; je vous le dirai mieux quand le gros ver ſera détruit: mais vous pourrez toujours me faire prendre demain les deux verres d'eau magnétiſée, pour purger ceux des petits vers qui ſeront décompoſés. — Que pourrions-nous donner actuellement au gros

ver, ſi nous voulions le guérir ? — Il ſuffi-
roit de me faire prendre du lait, cela le Sept. 2.
guériroit.

Madame B. fut aſſez tranquille pendant le reſte de cette criſe, & elle me magnétiſa comme elle faiſoit régulièrement chaque jour. Je la calmai à ſon réveil ; & lorſque je la quittai, elle n'avoit d'autre mal qu'une grande peſanteur d'eſtomac dont elle ignoroit la cauſe, & qui ne m'inquiéta point.

Le matin du trois en arrivant chez Ma-
dame B., j'appris qu'elle avoit paſſé la nuit Sept. 3.
telle exactement qu'elle me l'avoit annoncée. Dès qu'elle fut en criſe, je lui parlai de ſes vers. — Ils ſont tous morts, me dit-elle, & une partie du gros eſt déjà détachée. — Ne pourriez-vous pas en rendre quelque choſe d'entier ? — Il n'y a pas moyen ; il eſt tout fendu, *l'orange l'a brûlé*, & il ſera bientôt détruit. — Aurez-vous quelque remède à faire ? — Je prendrai demain & après-demain mon eau magnétiſée, & j'aurai beſoin en outre de prendre une légère médecine mercredi. — Vos règles ne ſeront-elles pas dérangées ? — Non : & la médecine n'y fera rien non plus, parce qu'elle ſera très-légère & propre ſeulement à débarraſſer un peu mon eſtomac de toute cette pourriture

du ver. — Voyez-vous ſi ce ver n'a laiſſé
Sept. 3. aucun germe qui puiſſe en produire un autre quelque jour? — Je ne pourrai le voir que lorſque la dépouille de ceux qui viennent d'être détruits ſera entièrement évacuée.

L'après-midi, Madame B. voulut toucher Monſieur ſon mari. Dès qu'elle eut achevé, je ramenai ſon attention ſur elle-même, & je lui parlai de la médecine qu'elle m'avoit demandée dans ſa criſe du matin. Il faudra, me dit-elle, me la faire prendre mercredi.— De quoi voulez-vous qu'elle ſoit compoſée? — On fera bouillir une once de pulpe de tamarin dans un peu moins d'une chopine de lait, de manière que quand ce lait aura été paſſé à travers un linge, il en reſte environ une taſſe. On y fera fondre enſuite deux onces de ſirop de fleurs de pêcher. Cette médecine légère ſuffira pour entraîner les reſtes du ver. Pendant ſon effet, on me fera boire une limonade cuite très-légère.— Voyez-vous encore beaucoup de glaires dans votre eſtomac? — Non; & bientôt elles ſeront ſuffiſamment purgées.... L'eau magnétiſée les entraînera peu à peu, mais ſi par fois, & quand vous aurez ceſſé de me magnétiſer, j'y ſentois encore de l'embarras, il faudroit me recommander d'y tenir alors tous les matins & pendant un quart

d'heure, ma main droite, les doigts en pointe. Cela préviendra un nouvel amas. Sept. 3.

Ce que me disoit en ce moment Madame B. me confirma de plus en plus dans l'opinion où j'étois que tout homme, en se magnétisant lui-même, s'il ne peut pas se faire autant de bien qu'il en recevroit d'un magnétisme étranger, peut du moins produire sur lui-même quelque effet.

On a pu voir encore par tous les détails dans lesquels je viens d'entrer, & par la marche graduelle qu'on a dû remarquer dans l'instinct de ma malade, combien j'ai eu raison de dire & de répéter mille fois que le magnétiseur ne sauroit trop s'appliquer à développer & à étendre cet instinct. Je conviens que c'est pour lui un travail pénible, & que cette marche exige de sa part une attention fatigante & même minutieuse ; mais le salut de son malade en dépend. Or, comment ce magnétiseur, quelque bien intentionné qu'il soit, pourra-t-il jamais s'y assujettir, s'il a tout-à-la-fois plusieurs somnambules, ou s'il est continuellement distrait, obsédé par la foule des curieux critiques & disputeurs, ou même par les élèves questionneurs ?

Je ne détaille point les deux séances du quatre, elles furent à peu près les mêmes Sept. 4.

Sept. 4.

que celles de la veille. Je fis les mêmes queſtions, & j'obtins les mêmes réponſes. Madame B. s'ordonna pour le ſoir un lavement, & pour le lendemain matin ſes deux verres d'eau magnétiſée. Je ne dois pas omettre cependant une particularité qui pourra ſembler d'abord peu de choſe, mais qui, ſelon moi, eſt très-eſſentielle à noter.

L'après-midi, Madame B. répondoit tranquillement à mes queſtions, lorſque tout-à-coup elle s'arrêta d'elle-même, & me dit, qu'elle n'y voyoit plus. Je lui en demandai la raiſon. — L'eau magnétiſée que j'ai priſe ce matin, répondit-elle, me travaille encore. Il y a des momens où mon eſtomac en eſt plus fatigué, & c'eſt dans ces momens-là que mes yeux deviennent noirs & obſcurs, & que je ne ſuis plus auſſi clairvoyante.

Qu'on réfléchiſſe attentivement ſur cette réponſe de ma malade, qu'on ſe repréſente cette multitude preſque infinie de cauſes prochaines ou éloignées, perſonnelles ou combinées, qui, ne dépendant de nous en aucune manière, peuvent faire varier à chaque inſtant, & ſans que nous ayons pu le prévoir, la clairvoyance du meilleur ſomnambule; & que d'après cela, on juge s'il eſt poſſible de claſſer exactement les criſes. L'œil attentif du magnétiſeur ne ſauroit ſans doute

'appliquer trop à démêler & à ſuivre d'un
ıſtant à l'autre toutes les nuances dont elles Sept. 4.
ieuvent être ſuſceptibles, & le nombre in-
.éfini de ces nuances néceſſite de ſa part
'attention la plus aſſidue; mais comment
ıourroit-il jamais ſe flatter de les prévoir
'avance, de les calculer, de leur aſſigner
es caractères propres & déterminés? On ne
auroit trop applaudir au zèle & aux bonnes
ues du magnétiſeur eſtimable qui voudroit
tablir pour cela une méthode ſimple, & il
ſt certain que ce ſeroit le meilleur moyen
'aſſurer notre marche & de diriger celle de
ıos élèves : mais ſi cette méthode eſt im-
ıraticable par la nature même de la choſe,
l'application en eſt impoſſible, n'eſt-il pas
craindre qu'au lieu de nous éclairer, elle
e jette ſouvent en erreur les magnétiſeurs
ovices, & encore peu exercés à obſerver
à juger par eux-mêmes?

Le cinq au matin, Madame B. étant en
riſe ſe plaignit de ſes douleurs rhumatiſ- Sept. 5.
nales au genou, & elle me pria de tenir
na main pendant quelque temps ſur cette
ıartie. N'y auroit-il pas, lui demandai-je,
ın moyen de vous guérir de ces douleurs?—
'eſpère bien, répondit-elle, de trouver un
ıur le moyen de les adoucir; mais je ne les

Sept. 5.

guérirai jamais parfaitement. — D'où proviennent ces douleurs? — De ce qu'il ſe fait quelquefois dans mes nerfs, des engorgemens qui s'oppoſent à la circulation du fluide, & que ce fluide n'y paſſe plus que par ſecouſſes. — En quoi le magnétiſme vous eſt-il bon pour lors? — En ce que me donnant plus de fluide, il augmente *la force* du mien, & l'aide à circuler librement partout. — Y a-t-il des temps qui vous font ſouffrir davantage? — Sans doute; & mes douleurs ſont bien plus ſenſibles lorſque le vent eſt au nord-eſt, & encore plus dans les temps humides & par les brouillards. — Pourquoi les temps humides vous font-ils ſouffrir davantage? — Parce qu'alors *le fluide eſt comme celui qui nous vient de la terre; il eſt trop épais; il y a trop d'eau avec lui, & cela m'ôte mon fluide.*

J'admirai en ce moment la conformité qui ſe trouvoit entre les réponſes de Madame B. & celles que dix-huit mois auparavant j'avois reçues de la D.lle N. ſur le même ſujet, & j'en tirai les mêmes conſéquences. Si le feu élémentaire a la plus grande affinité avec l'eau, plus l'air ſera chargé d'eau, plus le fluide en ſera raſſaſié, & moins il aura de diſpoſition à ſe charger des humeurs qu'il devoit emporter hors de nous par la tranſ-

iration insensible. Si la vie n'est en nous
u'action & réaction ; si la surabondance de Sept. 5.
os humeurs ne peut s'exhaler hors de nous,
ue parce que l'action du fluide extérieur
rovoque une réaction dans le fluide qui
rculoit en nous, & qui entraîne en nous
uittant les humeurs dont il s'étoit chargé,
e doit-on pas dire que la transpiration in-
nsible sera d'autant plus affoiblie dans les
mps humides, que l'activité du fluide ex-
rieur sera moindre? Ne pourra-t-on pas
ire encore, que si par le brouillard, l'air
trouve contenir plus d'eau que le fluide
xtérieur ne peut en saturer, alors notre fluide
uivant son affinité première avec l'eau, aban-
onnéra pour aller s'unir à cette eau sura-
ondante, les humeurs dont il s'étoit chargé
n nous ; & que ces humeurs, faute de ce
rincipe du mouvement, resteront stagnantes
n quelque partie de notre corps?

Les médecins en ce cas cherchent à ré-
oudre, à évacuer ces humeurs arrêtées, &
s emploient pour cela les remèdes que leur
rt peut fournir : mais ne pourrions-nous
as le plus souvent prévenir le mal, en nous
isant magnétiser, ou seulement en nous
agnétisant nous-mêmes, dans les temps
umides? Par ce moyen si simple, nous re-
onnerions à nos humeurs le mouvement

qui leur manque, & dont la température extérieure les a privées.

Sept. 5.

L'après-midi de ce jour, je fus curieux de tenter une épreuve que j'avois le projet de faire depuis long-temps. Je n'ignorois pas que pluſieurs magnétiſeurs avoient réuſſi à mettre leurs malades en criſe de loin & ſans les en avoir prévenus. Ne doutant nullement de la véracité de ceux qui m'avoient parlé de ce phénomène, j'étois ſeulement embarraſſé à m'en rendre raiſon; & c'étoit pour y parvenir, qu'au lieu d'en nier la poſſibilité, comme je le voyois faire à tant d'autres, je deſirois ſeulement de l'opérer moi-même. Je n'eus garde de communiquer mon projet à ma malade; je la prévins ſeulement le matin en la quittant, qu'il pourroit très-bien ſe faire, que l'après-midi je ne fuſſe pas libre de me rendre près d'elle auſſitôt qu'à mon ordinaire: & ſans qu'elle pût s'en douter, je pris toutes les précautions néceſſaires pour qu'elle ſe trouvât ſeule au moment où j'avois deſſein de faire mon expérience.

J'habitois à près de demi-lieue de Madame B. Je m'enfermai ſeul dans mon appartement, & à trois heures moins cinq minutes, je commençai à la magnétiſer de geſte & d'intention, avec toute la volonté dont je fus capable. Je ſoutins conſtamment ce magnétiſme

gnétisme jusqu'à trois heures & trente-cinq minutes, après quoi je me rendis chez elle. Sept. 5.

A mon arrivée, je la trouvai très-fatiguée. Elle prévint d'abord mes questions, en se plaignant qu'un moment avant trois heures elle avoit été fort assoupie ; qu'au bout de deux ou trois minutes, ses yeux avoient été fermés & collés comme ils étoient anciennement lorsque je commençois à la magnétiser : mais qu'au lieu de dormir d'un sommeil tranquille, ainsi qu'elle avoit accoutumé de faire depuis long-temps, elle avoit été au contraire très-agitée, & que le bruit qui s'étoit fait sous ses fenêtres l'avoit extrêmement fatiguée. Elle ajouta que ses yeux constamment noirs & obscurs comme ils étoient anciennement, étoient devenus plus clairs par intervalles, & qu'alors elle s'étoit trouvée plus calme, mais que ces bons momens n'avoient pas duré ; & qu'enfin ses yeux s'étant ouverts d'eux-mêmes après une bonne demi-heure, elle avoit été bien plus accablée qu'elle ne l'étoit le matin après mon départ.

Je ne perdis pas un moment à la mettre en crise, & en cet état, je la questionnai sur ce qui venoit de lui arriver. — Vous avez voulu me magnétiser sans me voir, me dit-elle ; il est certain que vous avez agi sur

moi, & que vous m'avez donné une crise ;
Sept. 5. mais cette crise n'étoit point parfaite, comme les autres, & elle n'a fait que me fatiguer.— Pourquoi cela, repris-je? — Il me manquoit *vous & votre fluide.* — Je sais que certains malades ont été mis en crise de cette manière. — Je sens bien que si j'étois plus foible, vous auriez pu me donner ainsi ma crise ; mais je ne suis pas assez malade. — N'y auroit-il pas cependant quelque moyen d'en venir à bout? — Je n'en vois qu'un seul. Il faudra me laisser une bouteille d'eau magnétisée ; & après m'avoir prévenue le matin comme vous l'avez fait aujourd'hui, vous me recommanderez de prendre cette bouteille si je me trouve assoupie en vous attendant, & de la tenir contre mon estomac afin que je sois moins fatiguée jusqu'à votre retour. Vous m'avertirez aussi de ne point garder cette bouteille pendant plus d'un quart d'heure, parce que si elle ne m'endormoit pas, elle me feroit à la longue beaucoup de mal. Je ne doute point que par ce moyen, & à l'aide du magnétisme que vous exercerez de loin & dans le même temps, je ne tombe en crise. Pour lors je saurai bien éloigner la bouteille quand il en sera temps.

Je pris note de ces renseignemens, & je me promis bien de faire quelque jour une

nouvelle tentative. Éclairé par ce que ma malade venoit de me dire sur le peu de succès qu'avoit eu celle-ci, je réfléchis qu'en effet dans le nombre de ceux qui avoient été mis en crise de loin, la plupart étoient réellement plus malades & plus foibles que n'étoit Madame B. ; que d'autres, moins affoiblis à la vérité par la maladie, s'étoient trouvés par hasard attachés au baquet, dans le temps où leur magnétiseur exerçoit de loin & à leur insçu toute l'action de sa volonté sur eux : & je me flattai qu'un jour suppléant le baquet par un autre réservoir magnétique quelconque, je pourrois aussi produire les mêmes effets sur Madame B. Sept. 5.

Ceci n'étoit point une épreuve de simple curiosité ; & je regardois comme un point très-important pour cette malade de pouvoir seule & au besoin se procurer des crises. Elle m'avoit dit souvent, & elle ne cessoit de me le répéter, que vu l'extrême irritabilité de ses nerfs, vu l'agitation naturelle de son sang, personne à mon défaut ne pourroit la magnétiser. Si tout autre que vous, m'avoit-elle dit cent fois pendant ses crises, si tout autre, dans le principe, eût entrepris de me magnétiser, je doute qu'il eût pu me faire le même bien ; mais sans doute il m'en auroit fait, & il auroit pu continuer mon trai-

Sept. 5.

tement : mais aujourd'hui que vous avez absolument monté mes nerfs sur le ton des vôtres ; aujourd'hui que mon instinct s'est fait une loi d'obéir à votre volonté, tout autre en essayant de me magnétiser me feroit le même mal que pourroit me faire en ce moment une personne qui me toucheroit sans être en rapport avec vous; il me donneroit des convulsions. La même chose m'arriveroit encore, si je voulois moi-même dans mon état naturel magnétiser quelqu'un. Je ne puis vous magnétiser sans tomber en crise à l'instant ; je ne pourrois magnétiser tout autre, fût-ce l'un de mes enfans, sans prendre des convulsions.

Quelqu'étonnante que me parût être cette disposition de Madame B., je ne pouvois douter que ce ne fût celle de la nature. Elle m'avoit répété constamment la même chose pendant toutes ses crises ; & cependant je n'ignorois pas qu'étant dans son état naturel, elle n'avoit d'autre ambition que celle de pouvoir à l'avenir magnétiser, au besoin, Monsieur son mari & ses enfans. Or, comme j'étois persuadé que même après sa guérison, elle auroit besoin quelquefois d'être mise en crise ; comme je savois que vu la sensibilité de ses nerfs, il pourroit se présenter mille occasions accidentelles, où ce secours lui seroit

néceſſaire pour l'inſtant ; & comme enfin je prévoyois que je ſerois forcé de m'éloigner Sept. 5. d'elle, je deſirois de trouver un moyen de lui donner dans ces momens-là, par une action de ma volonté délibérée une fois pour toutes, & ſoutenue au beſoin par un moyen phyſique quelconque, les criſes qui lui ſeroient néceſſaires. Je n'aurois pas compté ſur ce moyen factice & toujours inſuffiſant, pour les maladies graves qu'elle avoit prévues dans l'avenir, & je me promettois bien, à moins d'une impoſſibilité abſolue & ſi j'étois averti à temps, de lui prêter mon ſecours dans ces momens critiques, où je ſavois que je pourrois ſeul lui conſerver la vie ; mais il pouvoit ſurvenir en mon abſence & dans l'intervalle de ces maladies, une multitude d'accidens qu'elle n'avoit pu prévoir, & pour leſquels une ſeule criſe auroit ſuffi. C'étoit pour ces cas particuliers & imprévus que j'étois bien aiſe de lui laiſſer les moyens de ſe paſſer de moi & de tout autre magnétiſeur. On verra dans la ſuite, que j'y réuſſis parfaitement.

Avant de ſortir de criſe, Madame B. s'ordonna de nouveau la médecine qu'elle avoit déjà demandée pour le lendemain. Enfin elle ſe réveilla, & je la laiſſai beaucoup plus calme & plus tranquille qu'elle n'étoit à mon arrivée.

Sept. 6. Le matin du ſix j'attendis que la médecine eût fait ſon premier effet, pour magnétiſer Madame B. J'avois obſervé que pendant tout le temps du travail, elle avoit eu des friſſons très-fréquens. Dès qu'elle fut en criſe, je lui demandai quelle pouvoit en être la cauſe. La médecine, me répondit-elle, agite mon ſang qui, circulant le long des nerfs, les preſſe & les irrite, & c'eſt cette irritation qui occaſione les friſſons. Je voulus enſuite la queſtionner ſur la manière dont cette médecine agiſſoit en elle; mais elle ne put encore me répondre que d'une manière vague & confuſe. Les drogues dont ma médecine étoit compoſée, me dit-elle, & ſurtout le ſirop de fleurs de pêches, contenoient beaucoup de fluide; & ce fluide, étant oppoſé au mien, a fait en moi une révolution. Mais, repris-je, comment l'effet de cette révolution peut-il être d'évacuer vos humeurs? C'eſt, me repondit-elle, un travail de la nature que je ne vois point encore aſſez clairement, pour pouvoir vous l'expliquer.

En me magnétiſant ce jour-là, ma malade me témoigna avoir beaucoup de chagrin de ce qu'elle me donnoit très-peu de fluide, & de ce qu'il étoit bien moins brillant qu'à l'ordinaire. C'eſt, me dit-elle, l'agitation de mon ſang qui gêne la circulation du fluide

dans mes nerfs; mais cette circulation ſe ré- Sept. 6.
tablira lorſque la médecine aura fait entière-
ment ſon effet.

L'après-midi, Madame B. étant en criſe, prit un air rêveur & préoccupé dont je voulus ſavoir la cauſe. Elle ſongeoit en ce moment au nouveau polype, & à la maladie plus grave qu'elle avoit déjà prévue pour l'avenir. Elle me donna encore les détails les plus circonſtanciés ſur ces deux maladies, & ſur les moyens de les prévenir ou du moins de les guérir. La ſeconde maladie paroiſſoit ſur-tout l'inquiéter beaucoup; elle ne put m'aſſurer qu'elle la préviendroit, & elle prévit qu'elle auroit pour elle les ſuites les plus fâcheuſes: mais, ajouta-t-elle, quel que pût être le danger de cette maladie, dans le cas où je ſerois abandonnée à moi-même ou aux médecins, je ſuis bien aſſurée néanmoins que vous me guérirez ſi vous pouvez commencer à me magnétiſer ſeulement le cinquième jour. Découvrant ainſi & tout-à-la-fois dans ſon avenir les poſſibilités phyſiques les plus oppoſées, ma malade preſſentoit en même temps, & l'iſſue funeſte d'une maladie plus prochaine, & le moyen conditionel de parer à cet accident & enſuite d'autres événemens dans un avenir beaucoup plus éloigné.

Sept. 7. L'après-midi du ſept je priai Madame R. d'examiner attentivement en elle, ſi les vers dont elle venoit de ſe délivrer n'avoient point laiſſé quelque germe qui pût un jour les reproduire, & je lui laiſſai pour cela tout le temps de ſe recueillir. Enfin après un long examen, elle prit la parole pour me dire: les petits vers n'ont laiſſé aucun germe, ils ne ſe reproduiront pas ; mais le gros ver en a laiſſé un. — Comment vous paroît être ce germe ? — Il reſſemble à une glaire d'œuf, & il eſt gros comme une lentille. — A-t-il une coquille ? — Non. — Voyez-vous quelque choſe de particulier dans ce germe ? — Il y a dans l'intérieur un petit point jaunâtre. — Ce petit point vous paroît-il être animé ? — Oui, il a vie, & c'eſt de là que doit venir le ver. — Faudra-t-il long-temps encore pour que ce germe ſe développe ? — Non. — Que deviendra enſuite le ver ? — Il ſera comme celui que je viens de détruire, & dans quatre ans ou environ, il me rendra bien malade. — Le ver que nous avons détruit étoit donc une femelle ? — Femelle ou mâle, il auroit également dépoſé ce germe. — Où ce germe eſt-il placé ? — Sous le creux de mon eſtomac, dans ce *boyau* qui eſt en travers. — Eſt-il en-deſſus ou en-deſſous du boyau ? —

Il eſt collé dans l'intérieur & en-deſſus . . . .
S'il étoit en-deſſous, il ſeroit plus facile- Sept. 7.
ment entraîné par ce qui ſort de mon eſto-
mac. — Détruirez-vous ce germe? — Il
ſera plus facile à détruire lorſque le ver ſera
déjà formé . . . . Au reſte je n'en ſuis point
en peine, & j'en verrai bien le moyen quand
il ſera temps.

Le reſte de cette ſéance fut employé à faire mes queſtions ordinaires ſur l'état préſent de ma malade.

Le huit j'eus occaſion de mettre en criſe
Madame B. à la campagne. Je ne rapporte Sept. 8.
point ici les détails intéreſſans qu'elle me donna ce jour-là, ils ne furent qu'une répétition de ce que m'avoit dit la D.lle N. en pareille circonſtance. Comme elle, Madame B. parut prendre le plus grand plaiſir à voir le fluide que cette fille avoit appelé *le fluide du ſoleil*. Elle le trouva bien différent de celui qu'elle voyoit en mouvement autour des végétaux, & qu'elle me dit être plus épais & plus ſombre; & lorſque je la priai de jeter les yeux du côté du fleuve dont nous n'étions pas éloignés, elle parut le faire avec une extrême répugnance, en diſant que ce fluide étoit bien *plus froid*, *plus*

triſle & *plus épais*. Je n'ajoute à ce ſujet au-
Sept. 8. cunes réflexions à celles que je fis autrefois (le 3 mai 1785) ſur toutes les réponſes de la D.lle N. Je me contente d'obſerver que la faculté que cette fille eut alors de voir le fluide, & qui ſurprit tant de gens lorſque j'en parlai pour la première fois, que cette faculté, dis-je, s'eſt retrouvée depuis chez un ſi grand nombre de ſomnambules, que tout étonnante qu'elle eſt, elle ne peut plus être conteſtée aujourd'hui que par les gens qui n'ont pas voulu voir, ou par ceux qui, voulant abſolument ſe borner au cercle étroit de nos connoiſſances, croiroient leur gloire intéreſſée à convenir qu'on peut un jour aller au-delà.

Le neuf au matin, Madame B. m'annonça
Sept. 9. que ſa criſe de l'après-midi ſeroit moins bonne ce jour-là que de coutume, ce qu'elle attribua à la grande agitation de ſon ſang pour le travail des règles qui devoient paroître le lendemain. C'eſt par cette même raiſon, ajouta-t-elle, que la nuit prochaine, je ſerai moins tranquille que je n'ai été la dernière. Après-midi, il ne faudra plus me magnétiſer ſur l'eſtomac pour ne pas y faire remonter le ſang qui s'amaſſe dans la matrice.

La criſe de l'après-midi fut en effet moins

bonne (1) que les précédentes ; mais elle le fut assez cependant pour que Madame B. pût répondre aux questions que je ne manquois jamais de lui faire chaque jour sur son état. Elle m'annonça que ses règles commenceroient à paroître le lendemain un peu après neuf heures du soir. Sept. 9.

Elle voulut ensuite magnétiser mes yeux comme à son ordinaire ; mais bientôt elle se plaignit que ma tête la repoussoit, parce que j'y avois pris froid. A ce sujet je lui demandai si je ne ferois pas bien de la tenir plus chaudement en portant une perruque. — Gardez-vous en bien, me répondit-elle ;

(1) Toutes les fois que je dis qu'une crise ne fut pas bonne, j'entends rapporter cette épithète seulement à la clairvoyance de la malade ; car je pense qu'une crise magnétique, lorsqu'elle a été donnée avec prudence & suivant le vœu de la nature, lorsqu'elle n'est point troublée par une cause étrangère ou par l'indiscrétion du magnétiseur, ne peut être que bonne, puisqu'elle est l'agent & le moyen que la nature elle-même emploie. Mais dans les crises de ce genre, ce qu'on appelle la clairvoyance du malade n'est point toujours la même ; & en effet, elle doit diminuer toutes les fois que pour quelque dérangement accidentel & intérieur, l'instinct de ce malade se trouve forcé, pour ainsi dire, de se replier sur lui-même, pour ne voir que ce dérangement & pour ne s'occuper que de ses propres besoins. Bientôt, & lorsque j'aurai expliqué la manière dont je conçois en général les opérations de l'instinct, on pourra mieux entendre ce que je veux dire ici.

vos nerfs en ſouffriroient, & *vous les refroidiriez.* — Que ſont mes cheveux à mes nerfs? — Ils leur fourniſſent le fluide qu'ils attirent. — Eſt-ce donc par nos cheveux que nous attirons le fluide? — Ce n'eſt pas uniquement par nos cheveux, mais il eſt certain qu'ils en amènent beaucoup à notre tête (1).... Nous en recevons auſſi par tout notre corps, & ſur-tout par les jointures.... Le fluide que nous recevons ainſi circule dans nos nerfs, & c'eſt ce qui leur donne de la force. Sans cela nous ne pourrions remuer aucune partie de notre corps. — Mais c'eſt ma volonté cependant qui fait que je remue mon bras. — Sans doute, c'eſt votre volonté qui en eſt la cauſe ; mais ſi votre bras étoit paraliſé, ſi les nerfs en étoient deſſéchés, ſi le fluide n'y circuloit plus, vous eſſaieriez envain de le remuer à votre volonté. — Eſt-il donc poſſible que le fluide ne circule pas dans tous nos nerfs ? — Aſſurément. Il ne peut plus avoir ſon cours dans les nerfs qui ne ſont pas en l'état où ils doivent être pour le recevoir, ou qui ſont ſeulement

Sept. 9.

(1) On peut ſe rappeler ici ce que la Dlle. N. me diſoit autrefois de ſemblable ſur le même ſujet, & en conclure, comme je le fis alors, que les cheveux ſont d'excellens conducteurs du fluide univerſel.

gênés . . . . Ces friſſons, par exemple, que j'avois dernièrement, ceux que j'aurai demain à l'approche de mes règles, en ſont une preuve. La révolution qui dérangera pour lors le cours du ſang, ſera cauſe que mes nerfs ſe trouveront preſſés par les veines qui les touchent. Alors le fluide aura plus de peine à y circuler. Les nerfs faiſant effort, le fluide y circulera par ſecouſſes, & j'aurai des friſſons . . . . Si le fluide pouvoit toujours circuler librement dans nos nerfs, on ne verroit jamais de nerfs deſſéchés ni paraliſés. Sept. 9.

A ce propos, je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment pour rappeler une objection qu'on me fit lorſque j'eus publié l'*Eſſai ſur la Théorie*. J'avois dit que le fluide, qui ne trouvoit pas jour à circuler librement dans quelque partie de notre corps, étoit réagi de cette partie vers les parties correſpondantes. A cela on me répondit qu'un fluide extrêmement ſubtil tel que je l'avois d'abord annoncé, un fluide qui pénètre & anime tout dans la nature, ne devoit point trouver d'obſtacles capables de l'arrêter. On crut par là me faire tomber en contradiction avec moi-même : mais je penſe ſeulement qu'on raiſonnoit mal, ou qu'on ne m'avoit pas bien entendu.

Sept. 9. Ce que j'avois dit du fluide en général, je le dis encore. Je crois que ce fluide, tel que je le suppose, rempliſſant tout l'eſpace, eſt en effet & qu'il doit être extrêmement actif & ſubtil ; que certains corps dans la nature peuvent l'appeler à eux en plus grande abondance, ou le fixer plus fortement ; que l'homme enfin peut à ſa volonté & ſeulement par une ſuite de l'analogie de principe, en attirer & en déterminer le courant ſur un autre homme, ſur un animal, ſur un végétal : mais j'avois ajouté que ce même fluide, ſimple dans ſon principe, reçoit des modifications très-différentes & quelquefois même fort oppoſées, ſuivant la nature des corps qu'il pénètre & dans leſquels il circule, & que ces modifications doivent être l'effet de l'organiſation propre de ces corps. Cette organiſation, que nous pourrions appeler la nature priſe individuellement & d'une manière partielle, exige en effet & néceſſairement une modification particulière du fluide deſtiné à réagir ſur elle. Une machine nerveuſe d'une conſtruction, d'une *nature* quelconque, ſera ſuſceptible des impreſſions du fluide d'une toute autre manière que ne le ſeroit une autre machine nerveuſe organiſée différemment : ces deux machines ne modifiant pas le fluide de même, ne pourront

donc pas se le communiquer respectivement de la manière qui convient à chacune d'elles. Le fluide qui perce un mur pénétrera sans doute une obstruction : mais s'ensuit-il qu'il circulera dans le nerf obstrué, de la manière que la nature le demande; s'ensuit-il qu'il s'animalisera & qu'il pourra y recevoir la modification qui lui est nécessaire pour nourrir & échauffer ce nerf? Il pénétrera le nerf comme il traverse le mur; je le veux: mais il ne donnera pas plus à l'un qu'à l'autre le mouvement & la vie. Sept. 9.

Le dix les règles parurent exactement à l'heure indiquée, & cette époque fut en tout telle qu'elle m'avoit été annoncée. Les crises furent chaque jour très-bonnes : mais quelque desir que j'eusse de profiter de la clairvoyance de ma malade, je crus devoir m'attacher uniquement à ce qui pouvoit l'intéresser personnellement; en conséquence je ne me permis pendant les trois premiers jours que des questions relatives à elle & à l'avenir qu'elle avoit déjà pressenti & dont elle avoit précédemment marqué les époques les plus importantes. En cela, je perdis sans doute une occasion de m'instruire & de satisfaire ma curiosité; mais je remplis le vœu de l'humanité. Sept. 10.

Sept. 13. Ce ne fut que le treize que n'ayant plus aucuns détails à desirer sur ce qui pouvoit intéresser ma malade, je me permis de tenter pour la seconde fois l'expérience de la mettre en crise de loin. Je la prévins dès le matin & sans affectation, que je serois peut-être forcé de revenir chez elle plus tard que de coutume; & je lui dis que si, accoutumée de dormir à une certaine heure, elle en sentoit le besoin avant mon retour, elle ne devoit point se forcer pour y résister. Je lui recommandai seulement de placer alors sur ses genoux une bouteille d'eau que j'avois eu soin de magnétiser sans qu'elle s'en apperçût. Je la laissai enfin n'ayant aucun soupçon de ce que je projetois de faire, & n'attribuant toutes les précautions qu'elle me voyoit prendre, qu'au zèle & à l'exactitude qu'elle m'avoit toujours vu apporter à son traitement, & à ma sollicitude sur les suites que le moindre dérangement auroit pu avoir.

L'après-midi, je la magnétisai de loin à mon heure ordinaire & pendant quarante minutes, de la même manière que je l'avois fait la première fois. Puis je me rendis auprès d'elle, & j'y arrivai au moment où elle venoit de se réveiller. Feignant de croire qu'elle n'avoit plus besoin de magnétisme

pour

pour ce jour-là, puiſqu'elle avoit dormi en m'attendant, je la priai ſeulement de me magnétiſer. Elle ne tarda pas à retomber en criſe, ainſi que je l'avois prévu, & pour lors je la queſtionnai ſur ce qui lui étoit arrivé en mon abſence. Sept. 13.

Au bout de trois minutes, me répondit-elle, mes yeux ont été fermés & collés; mais je ſuis reſtée en mon état naturel pendant environ dix minutes, après leſquelles je ſuis tombée en criſe véritable, mais imparfaite. Je n'ai pu y voir aſſez pour diſtinguer de quelle manière vous agiſſiez ſur moi en ce moment. Je ſens cependant que dans des occaſions où je ſerois plus fatiguée que je ne l'étois aujourd'hui, je pourrois, à l'aide de cette bouteille, me charger aſſez fortement pour me rendre beaucoup plus clairvoyante, & pour me mettre, à votre défaut, en état de voir & d'écrire ce qui ſeroit néceſſaire pour ma ſanté. Je ſens bien auſſi, que cette manière fatigueroit conſidérablement mes nerfs, mais elle pourroit m'être utile en n'en abuſant pas, & en ne l'employant que dans des cas très-preſſans.

Le quinze après-midi, je mis en criſe Madame B. ſans la toucher, ſans m'approcher d'elle, & ſeulement en lui diſant : Sept. 15.

Dormez. Sans doute que le travail des règles,
Sept. 15. ayant rendu ſes nerfs plus foibles & plus ſuſceptibles, avoit achevé de décider mon aſcendant ſur elle ; car, à ce ſeul mot, elle s'endormit ſur le champ, & depuis ce jour, je n'eus pas beſoin d'employer d'autre magnétiſme pour la mettre en criſe ; tout comme il me ſuffit toujours depuis, pour l'en faire ſortir en un inſtant, de lui dire : *Réveillez-vous.*

Ce pouvoir de ma volonté ſur ma malade ne paroîtra point étonnant ſans doute à ceux des magnétiſeurs, qui, pénétrés des maximes de nos maîtres, ont ſu les mettre en pratique ; & toutes les épreuves que j'en faiſois chaque jour me confirmoient de plus en plus dans ce que j'en avois déjà dit dans l'*Eſſai ſur la théorie :* mais il faut convenir auſſi que ces maximes *ſachez vouloir*, *croyez* & *voulez*, ont dû paroître inintelligibles ou même exagérées à ceux des magnétiſeurs qui n'avoient point encore eu l'occaſion de les appliquer, ou qui n'avoient pas ſu le faire ; & même, par ce qu'elles préſentent de myſtérieux, elles ont pu prêter en quelque ſorte au ridicule, dont quelques incrédules peu réfléchis ont voulu les couvrir.

J'ai tâché de répondre à ceux-ci dans l'*Eſſai ;* & je crois leur avoir démontré qu'ils ont eu tort de prendre pour un myſtère de

charlatanerie, ce qui eſt réellement une vérité phyſique & de fait. Mais je conviens que le peu que j'en ai dit au fond, ſuffiſant peut-être pour faire entrevoir mon idée, a dû laiſſer néanmoins bien des choſes à deſirer aux magnétiſeurs peu exercés. Cependant il me ſemble que ſans ſe permettre d'ajouter rien à ce peu de mots que nos maîtres ont bien voulu dire, & ſeulement en les méditant avec attention, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de concevoir la manière dont *la volonté* agit dans le magnétiſme, & dont elle peut augmenter l'action du fluide univerſel. Je ſens à la vérité combien je ſuis loin de pouvoir approfondir un pareil ſujet d'une manière ſatisfaiſante. Pour le faire d'ailleurs il faudroit s'enfoncer dans des diſcuſſions métaphyſiques, qui paroîtroient très-déplacées dans un ſimple journal de faits. Mais enfin puiſque j'ai déjà préſenté ſommairement mes idées de théorie; puiſque dans l'*Eſſai* que j'en ai donné, rapportant toute la ſcience du magnétiſme à bien entendre ce peu de mots de nos maîtres, je me ſuis attaché principalement à définir la volonté; qu'il me ſoit permis aujourd'hui de donner quelque extenſion à ce que j'en ai dit dans cet *Eſſai*, & d'expliquer du moins la manière dont je conçois que cette volonté peut Sept. 15.

agir. Je le ferai le plus brièvement qu'il me
Sept. 15. ſera poſſible. Mon objet n'eſt point de chercher par de vaines ſpéculations, à réſoudre une queſtion que je crois inſoluble de ſa nature : mais peut-être cette recherche pourra-t-elle nous fournir quelques notions utiles ſur la manière dont un magnétiſeur doit *vouloir*.

J'ai conſidéré l'homme d'abord comme étant compoſé de deux êtres diſtincts : l'homme immatériel, ou l'ame ; & l'homme matériel, ou le corps. Or, en admettant ces deux êtres créés pour une fin quelconque, on ne peut leur refuſer à chacun un inſtinct propre ; puiſque l'inſtinct, ce me ſemble, n'eſt autre choſe que le beſoin inné & permanent qu'a l'individu d'*être* d'une certaine manière qui lui eſt propre, & qui ſeule lui convient, ſuivant la place que la volonté du créateur lui a aſſignée dans l'univers.

L'inſtinct de l'ame que nous diſtinguons de l'inſtinct phyſique & animal, en lui donnant le nom de *conſcience*, eſt donc pour cette ame un beſoin d'être dans l'univers moral de la manière qui lui eſt propre ; & ce beſoin fait partie eſſentielle de l'ame, tout comme la gravité eſt de l'eſſence de la matière. C'eſt ſans doute ſur la conſidération de ce beſoin qu'eſt fondée l'opinion des

dées innées. Il nous importe peu de ſavoir ci comment cet inſtinct de l'ame agit, quelle ſt la nature de ſes opérations, & quel en ſt le but moral. Nous tenterions vainement l'approfondir des myſtères qui, de leur nature, ſeront toujours impénétrables pour ious. D'ailleurs, il nous ſuffit d'admettre que cet inſtinct exiſte néceſſairement, eſſentiellement, & que ſa puiſſance motrice eſt a volonté. Sept. 15.

L'inſtinct phyſique & machinal eſt dans 'homme, comme il eſt dans tous les animaux, un beſoin eſſentiel & permanent l'*être* dans un état propre à la matière, & onvenable à la manière dont cette matière ſt modifiée, combinée, & organiſée dans haque individu. Les ſens, & dans l'homme elui du toucher principalement, ſont les uiſſances motrices de cet inſtinct.

L'être compoſé des deux ſubſtances, 'homme en cette vie, créé pour exiſter à-a-fois comme être immatériel & comme maière, doit donc avoir auſſi un inſtinct comoſé des deux inſtincts. C'eſt cet inſtinct ompoſé, cette ſorte d'intermédiaire entre 'ame & le corps, que j'ai appelé l'homme ntérieur, le toucher intime, pénétrant la naſſe entière. Et en effet, d'après la conſtiution de l'homme, ne peut-on pas conſi-

dérer ſon inſtinct en cette vie, comme étant
Sept. 15. dans lui un ſens général, un ſixième ſens actif du dedans au dehors & paſſif du dehors au dedans? Ne peut-on pas dire que ce ſens eſt affecté du dedans au dehors par les impreſſions qu'il reçoit de l'ame, & qu'il l'eſt du dehors au dedans par celles qu'il reçoit des objets extérieurs? De cette action & de cette réaction continuelles, doivent néceſſairement réſulter, & le beſoin intérieur & combiné d'être de la manière qui convient à l'individu, & le ſentiment, le diſcernement de tout ce qui exiſte dans la nature relativement à ce même beſoin. Sentiment qui d'abord perçu phyſiquement par la portion animale de l'inſtinct, peut enſuite être raiſonné moralement par l'inſtinct de l'ame.

Quelques magnétiſeurs que j'ai déſignés dans l'une des notes de l'*Eſſai*, ſous le nom de ſpiritualiſtes, refuſent d'admettre l'exiſtence de ce ſixième ſens. Je ne connois point à fond leur ſyſtème; mais à la manière dont je définis ce ſens, je croirois que toute la différence ne conſiſte que dans les mots. Eh! qu'importent les mots, pourvu qu'on en revienne aux choſes. Que ces Meſſieurs appellent *ame* ce que je nomme ſixième ſens: qu'à l'imitation de quelques philoſophes

inciens, ils donnent le nom d'*eſprit* à ce que généralement on a appelé ame : tou- Sept. 15.
ours eſt-il vrai, ce me ſemble, qu'entre cet eſprit & la matière brute, il faut un inter-médiaire, & que l'inſtinct dans un être com-poſé tel que l'homme doit tenir néceſſaire-ment aux deux ſubſtances compoſantes.

Ceux qui, admettant comme nous l'exiſ-tence & l'action du fluide univerſel, pré-tendent que le créateur a attribué à la volonté de l'homme la diſpoſition entière & arbi-traire de ce fluide, ne diffèrent de nous, ce me ſemble, qu'en ce que leur ſuppoſition eſt gratuite, & que leur prétention paroît être exagérée. Je penſe que ces Meſſieurs n'ont pas aſſez réfléchi, qu'en ſuivant leur principe, il faudroit en venir à admettre dans l'homme une action continuelle, ſans aucune réaction du dehors; ce qui me pa-roît mener à l'abſurde.

L'inſtinct compoſé, cet intermédiaire que je ne puis appeler mixte, quoiqu'il paroiſſe l'être au moins dans ſes effets, doit avoir auſſi ſes puiſſances motrices; & ces puiſſan-ces doivent être d'une nature très-différente. Le point de contact de ce ſens à l'ame échap-pera toujours à nos recherches : mais ſans le connoître nous ne pouvons cependant douter qu'il n'exiſte; & pour nous en convaincre,

Sept. 15.

il nous ſuffit de vouloir faire un mouvement quelconque & de le faire. Nous ne pouvons nous diſſimuler alors que notre ame, par l'uſage de ſa puiſſance motrice qui eſt la volonté, n'ait produit un effet phyſique ſur nos nerfs & ſur nos muſcles, ce qu'elle n'a pu faire ſans employer un agent matériel, comme le ſont nos muſcles & nos nerfs. Or : cet agent matériel dont le ſiége doit être dans nos nerfs, puiſque les nerfs ſont en nous l'organe de tout ſentiment & de tout mouvement ; cette puiſſance motrice de l'inſtinct compoſé, agiſſant ſur les ſens & ſur les objets extérieurs, ne peut-on pas la regarder comme n'étant autre choſe que le fluide univerſellement répandu dans l'eſpace, fluide qui par ſa ſubtilité & par ſon extrême activité, pénètre, anime, vivifie tout ce qui exiſte de matériel dans la nature, & donne à tout le mouvement, la chaleur & la vie ? Ne peut-on pas dire en un mot, que l'homme, en cette vie, jouit d'un inſtinct compoſé que j'avois appelé inſtinct *phyſico-moral;* que cet inſtinct agiſſant ſur l'ame & recevant ſes impreſſions d'une manière qui nous ſera toujours cachée, agit en outre ſur les ſens & ſur les objets extérieurs au moyen d'une puiſſance motrice qui eſt le fluide, & que c'eſt ainſi qu'il établit la correſpondance intime

ui exiſte entre les délibérations de l'ame & Sept. 15.
s opérations propres ou relatives du corps?

Si par une cauſe quelconque les ſens ex-
érieurs ſe trouvent ſuſpendus quant à leur
ction propre & directe, s'ils n'agiſſent plus
ue comme étant des prolongemens du ſens
ntérieur, ce ſens n'en communiquera pas
noins pour cela avec les objets extérieurs,
ar l'intermède du fluide univerſel. Le ſiége
de ſes opérations, que je crois être le plexus
olaire, deviendra celui des opérations pro-
res à chacun des ſens ſuſpendus, & de là
e ſens rendra à l'ame les impreſſions qu'il
ura reçues du dehors. L'ame, en cet état
e ſommeil des ſens, recevra ces impreſſions
lus directement, d'une manière plus nette
c plus diſtincte, parce qu'elle ne ſera plus
ffuſquée ni déçue par le croiſement des di-
erſes impreſſions que, dans l'état de veille,
ous les ſens lui envoyoient à-la-fois pour
e même objet. Et d'ailleurs étant alors plus
égagée de la matière, elle jouira, d'une ma-
ière plus complète & plus étendue, des
acultés qui lui ſont propres; elle dominera
ette matière; elle s'élevera au-deſſus des
emps & des diſtances; ſon jugement ſera
lus étendu & plus ſûr.

L'expérience a démontré qu'en certain
as, & ſuivant le genre de certaines mala-

dies, la nature a pu mettre quelques mala-
Sept. 15. des dans l'état que nous venons de ſuppoſer. On peut ſe rappeler à ce ſujet les malades de M. Mallouin & de M. de Sauvages, les inſulaires de S. Kilda &c., dont j'ai rapporté l'hiſtoire dans l'*Eſſai ſur la théorie* & dans le *Journal de la D.lle N.* Il eſt à préſumer que chez ces malades, & par la nature même de leur maladie, le fluide, ne circulant pas librement, étoit renvoyé naturellement & avec trop d'abondance au cerveau où, ſuſpendant l'action directe des ſens extérieurs, il laiſſoit en liberté le ſixième ſens, & opéroit le ſomnambuliſme que depuis nous avons appelé magnétique. Mais tous les malades ne ſont pas dans le même cas; & la plupart, pour devenir ſomnambules, ont beſoin qu'on augmente en eux la maſſe du fluide, & qu'on en accélère la réaction au cerveau. Il ſuffit, à la vérité, pour quelques-uns, que le fluide circulant en eux, ſoit accru de celui qu'ils reçoivent d'un réſervoir magnétique quelconque; & la nature ſeule peut enſuite en opérer la réaction, comme elle faiſoit dans les malades que nous venons de citer: mais ces malades qui deviennent ainſi ſomnambules au réſervoir magnétique & ſans être magnétiſés, ne ſont pas communs, & pour le plus grand nombre, il faut encore

que la main & la volonté du magnétiſeur
viennent aider à la nature, diriger le fluide Sept. 15.
surabondant, & en déterminer la réaction.

Suppoſons maintenant qu'un malade en cet état de ſomnambuliſme ſoit organiſé de manière que le fluide modifié par moi, & après avoir circulé dans mes nerfs, puiſſe circuler de même & librement dans les ſiens. Alors ma volonté agira ſur le malade comme elle auroit agi ſur moi-même; mon ame correſpondra directement avec ſon inſtinct, par l'intermède du fluide; mon fluide deviendra la puiſſance motrice de ſon inſtinct. Et ſi cet inſtinct n'avoit beſoin que d'une addition à la force que lui-même peut employer pour vaincre les obſtacles que la maladie oppoſoit à l'ordre qu'il deſire dans la matière, j'augmenterai ſa puiſſance contre ces obſtacles, en lui ajoutant l'action de ma puiſſance motrice : & pour cela, il ne ſera point néceſſaire que je connoiſſe ces obſtacles, ni qu'en communiquant mon fluide, je lui donne, par mon intention, une deſtination, un objet déterminé; il me ſuffira de *vouloir* prêter ce ſecours à l'inſtinct du malade. Cet inſtinct, toujours actif de ſa nature, tendant toujours & eſſentiellement à réparer, à conſerver, à rétablir l'ordre & l'équilibre, ſaura bien l'employer ſuivant les beſoins qu'il en a.

Sept. 15. L'homme ſain & bien portant avec lequel je ſerai en rapport parfait, & que je voudrai charger de tout le fluide qui aura circulé en moi, recevra ce fluide ; mais il n'en éprouvera rien, parce que tout en lui étant bien & ſuivant le vœu de la nature, ſon inſtinct ne deſirant rien & n'ayant aucun uſage à faire du ſurcroit de forces que j'aurois voulu lui donner, il agiroit contradictoirement à lui-même en employant des forces qui, par leur excès même, ne pourroient qu'altérer l'équilibre. Mais l'homme malade en ce cas ſe ſervira de ce ſurcroit de forces de la manière qui conviendra à ſon inſtinct ; mon fluide travaillera en lui ſuivant le beſoin qu'en a la nature : & de ce travail intérieur, il réſultera néceſſairement une criſe quelconque & toujours ſalutaire, à moins que le dérangement dans l'équilibre ne ſoit tel, que la nature uſant de toutes les forces dont elle eſt capable, ne puiſſe plus faire, à la rétablir, que des efforts inutiles & impuiſſans.

Mais en donnant de cette manière une criſe au malade, il ne faut pas croire que je ſerai le maître de lui donner celle que je voudrois. Je deſire, par exemple, d'avoir un ſomnambule ; je magnétiſe en conſéquence, & avec la plus forte volonté : mais la nature pour le malade a beſoin d'une criſe de rire

convulsif; mon malade rira malgré moi : & Sept. 15.
i piqué d'être contrarié par la nature, je
veux la forcer & m'obstiner, je ferai mal au
nalade en mettant ma volonté en oppósi-
ion avec son instinct ; mais je ne l'endor-
nirai surement pas. Je purgeois Madame B.
n lui faisant prendre deux verres d'eau ma-
gnétisée, parce que son instinct, en me de-
nandant ce secours, avoit pressenti que le
luide dont j'aurois attiré le courant dans
ette eau, & que par ma volonté je porte-
ois, pour ainsi dire, à l'endroit même où
a nature le demandoit, suffiroit pour opé-
er cette évacuation, sans qu'il fût nécessaire
l'y employer d'autres moyens : mais il ne
aut pas croire que je l'eusse purgée de même
volonté, si je n'avois pas été en cela d'ac-
ord avec ses besoins & avec le vœu de la
ature ; je n'aurois pas purgé ainsi tout autre,
ma fantaisie. Je rapporterai en son temps
me conversation fort détaillée que j'eus sur
e sujet avec Madame B. ; & cette conversa-
ion rendra mieux ce que je veux dire ici.
Mais une preuve qu'en lui donnant l'eau
nagnétisée, je ne faisois autre chose que de
porter à son instinct le surcroit de fluide
lont il avoit pressenti le besoin, c'est que
lans la suite, lorsque je ne fus plus à portée
l'elle, lorsqu'elle se donna seule les crises

qui lui furent néceſſaires, elle preſſentit auſſi
Sept. 15. durant ces criſes, le beſoin qu'elle auroit d'être purgée; qu'après avoir mis par écrit le jour où elle devoit l'être, & le nombre de fois qu'elle ſeroit évacuée, elle magnétiſa elle-même ſon eau, & que cette eau ne manqua jamais de produire ſon effet, tout comme ſi je l'euſſe magnétiſée moi-même. L'inſtinct de la malade fit en ces occaſions ce qu'auroit fait l'inſtinct du chien, ſi celui-ci avoit pu prévoir de même & raiſonner ſes préparatifs pour l'avenir.

Si le ſomnambuliſme eſt auſſi parfait qu'il puiſſe l'être, il eſt certain que l'ame de mon malade, dégagée pour lors des ſens & de la matière, autant qu'il eſt poſſible qu'elle le ſoit en cette vie, & correſpondant directement avec la mienne, devra obéir néceſſairement & d'une manière paſſive à ma volonté, toutes les fois que ma volonté ne ſera point contraire ou oppoſée à ſon inſtinct moral. *Je ne ſaurois expliquer*, me diſoit un jour Madame B., *comment mon ame obéit à la vôtre : mais je le ſens; votre ame & la mienne n'en ſont qu'une, par une ſuite du rapport qui eſt établi entre nous, & ma volonté en ce moment n'eſt plus à moi, quand vous voulez mon bien. Mais ſi vous vouliez quelque choſe qui me ſeroit contraire, mon ame alors ne vous obéiroit plus,*

& vous me feriez mal. On conçoit en effet que
Sept. 15.
si ma volonté contrarie l'instinct moral dans mon malade, elle rompra l'unité par son opposition avec cet instinct ; tout comme, si, cherchant à reveiller chez ce malade l'action propre des sens extérieurs, je diminue en proportion la supériorité que son ame avoit prise momentanément sur ces sens, j'altérerai nécessairement le somnambulisme ; & je pourrai même de cette manière l'altérer jusqu'au point de le faire cesser entièrement & de réveiller le malade. C'est ce qui doit arriver, & c'est ce qui arrivera en effet à tout somnambule auquel le magnétiseur demandera, avec toute la force de sa volonté, des choses contraires à son instinct moral. Et l'on sent que plus le somnambulisme sera parfait, plus l'ame sera élevée au-dessus de la matière, plus, en un mot, l'instinct moral aura de prépondérance dans l'instinct composé ; plus aussi la révolte des sens contre cet instinct sera contradictoire au somnambulisme, & conséquemment plus elle sera capable de le faire cesser.

Toute passion violente dans le magnétiseur doit produire encore le même effet. Nous voyons tous les jours qu'un magnétiseur, lorsqu'il est agité par une passion quelconque, perd en tout ou en partie l'ascen-

dant qu'il avoit sur son malade ; les crises
Sept. 15. en sont sensiblement altérées, quelquefois même ces crises ne peuvent plus avoir lieu, ou bien le malade se réveille de lui-même & malgré son magnétiseur. D'où cela peut-il provenir, si ce n'est de ce qu'indépendamment du trouble que les passions doivent nécessairement apporter à la circulation du fluide dans les nerfs de ce magnétiseur, les passions encore, donnant l'empire aux sens, affoiblissent & suspendent en proportion les facultés de l'ame ; & qu'alors la force motrice de cette ame dans le magnétiseur, sa volonté, perd d'autant plus de l'influence qu'elle avoit sur le malade.

Ce n'est donc point sans raison que nos maîtres nous ont répété si souvent : *sachez vouloir.* Il ne suffit pas en effet à un magnétiseur de *vouloir :* il faut encore qu'il veuille sincèrement le bien, qu'il le veuille sans passion, sans aucun intérêt personnel quelconque ; qu'il le veuille, en un mot, d'une manière conforme au vœu de la nature, au desir de l'instinct & non point d'après ses propres desirs, ses craintes ou ses préjugés ; il faut qu'il veuille sans hésiter, qu'il veuille avec la force & l'assurance d'un homme fort qui ne veut que soulager l'homme foible, & qui *sait* qu'il le peut. Le magnétiseur ardent

dent dont je parlois dans l'*Eſſai*, celui qui ſe dépitera, qui s'irritera contre la réſiſtance que la nature oppoſe à ſes fantaiſies, pourra faire du mal ; mais il ne fera pas un ſomnambule. Celui qui dira intérieurement *je veux*, & qui dans le même temps ſe dira à lui-même : *je crains bien cependant de ne pas réuſſir*, réuſſira rarement. Celui qui magnétiſera avec de bonnes intentions, mais ſans croire au ſomnambuliſme, & qui par conſéquent ne *voudra* pas fortement provoquer au beſoin cet état chez ſon malade, ne fera pas plus de ſomnambules que n'en feroit un baquet. L'homme inhumain qui, s'obſtinant à nier la réalité du ſomnambuliſme, magnétiſera avec une volonté décidée de s'oppoſer au vœu de la nature, ſi elle demandoit cet état, fera à ſa victime tout le mal qu'il mériteroit lui-même.

Sept. 15.

Sachez vouloir, a dit M. Meſmer. Ces mots expriment tout ; & je ſuis convaincu que le magnétiſeur peut en effet tout ce qu'il veut, tant qu'il ne veut que le bien, & que ſe bornant à vouloir ſeconder la nature, il ne prétend point la faire plier à ſes propres caprices ou à ſes fantaiſies. Combien de fois Madame B. étant en criſe, n'ai-je pas arrêté chez elle en un inſtant & par le ſeul acte de ma volonté, des mouvemens convulſifs qui,

bien que néceſſaires quelquefois, me paroiſ-
Sept. 15. ſoient la fatiguer trop. Mon ame diſoit alors à la ſienne : ce travail eſt trop pénible ; ſuſpendez-le, & ceſſez d'y employer les forces que je vous donne. Les convulſions ceſſoient en effet ; & lorſqu'elles avoient été critiques & néceſſaires, la nature les ramenoit enſuite & dans un autre moment. Ce fut auſſi par le ſeul pouvoir de ma volonté que je parvins ſi ſouvent à mettre Madame B. en rapport avec certains malades qui la repouſſoient trop, & que ſans ce ſecours elle n'auroit jamais pu voir ni toucher. Souvent encore je réuſſis à lui faire entendre ce que lui diſoient les perſonnes qui étoient auprès d'elle & qu'elle n'avoit point entendues auparavant ; & cela, en lui diſant ſeulement avec une volonté forte : *je veux que vous entendiez.*

Quand je dis que le magnétiſeur bien intentionné peut tout ce qu'il veut, il faut m'entendre ; il ne faut pas donner dans un extrême qui deviendroit ridicule, & croire, comme font quelques-uns, que le magnétiſeur n'a qu'à vouloir. La volonté, me diſoit ſouvent Madame B., doit toujours *laiſſer le commandement* à la nature. En effet, ſi l'on a bien ſaiſi tout ce que j'ai dit précédemment, on ſentira aſſez, ſans que je le répète, que

: pouvoir de la volonté ne peut jamais être
ndé que sur les besoins du malade ; & ce Sept. 15.
ouvoir encore sera borné par les possibili-
s physiques, & même par l'accord plus ou
oins parfait qui se trouvera être entre son
ction & la réaction que le malade lui op-
ose. Tel magnétiseur, par exemple, obtien-
a de plus grands effets sur certain malade,
on pas seulement en ce qu'il lui fournit
lus de fluide ou un fluide plus analogue ;
ais encore parce que sa volonté plus active
u plus appliquée, déterminera plus forte-
ent l'instinct de ce malade à faire de ce
uide l'emploi qui lui convient. Un malade
ui, sur quelques considérations particuliè-
s, résisteroit par sa volonté à celle de
n magnétiseur, lors même que celui-ci
e voudroit que son bien ; un malade, par
xemple, chez lequel la nature demanderoit
somnambulisme, mais qui par crainte ou
artimidité répugneroit à cet état, ne pourroit
lus tomber en crise, qu'à raison de la diffé-
ence des deux volontés. C'est en raison-
ant sur ce principe, qu'au lieu de se rejeter,
omme font certains plaisans, sur la foi-
lesse d'imagination du malade, on doit dire,
omme il arrive effectivement, que les effets
u magnétisme ne sont jamais plus grands,
ue lorsque la volonté passive de ce malade

eſt d'accord avec la volonté active du magné-
Sept. 15. tiſeur. Cet accord prouve d'abord qu'il exiſte dans les deux individus, une manière ſemblable de modifier le fluide, & enſuite que l'inſtinct de l'un eſt diſpoſé à l'employer conformément aux bonnes intentions de l'autre. C'eſt la ſympathie naturelle, & non pas l'imagination, qui eſt le principal agent dans le magnétiſme; la détermination de la volonté eſt en même temps l'effet & l'application de cet agent.

Il m'eſt arrivé ſouvent de mettre en criſe Madame B. ſans la toucher, ſans lui dire un ſeul mot, & ſeulement en la fixant avec une forte volonté de l'endormir. L'effet de cette volonté étoit alors aſſez prompt; mais bien moins cependant que lorſque, au lieu de fixer, je prononçois, avec une égale volonté, le mot *dormez*. Cette différence venoit ſans doute de deux cauſes qu'il n'eſt point inutile de faire remarquer : la première, de ce que, quelque forte que puiſſe être une volonté mentale, elle ne l'eſt jamais autant, elle n'eſt jamais auſſi déterminée que lorſqu'on y joint le mot qui en eſt l'expreſſion; la ſeconde, de ce que ma malade inſtruite par ce mot, que ma volonté étoit de la mettre en criſe, & n'ayant aucune répugnance à la ſuivre, pouvoit y joindre toute l'action

de ſa volonté propre. Je magnétiſois dernièrement une jeune perſonne de neuf ans (la fille de Madame B.), qui, devenue ſomnambule, entroit également en criſe ſur le champ & au ſeul acte de ma volonté. — Pourquoi dormez-vous ainſi, demandai-je un jour à cet enfant ? — Parce que *vous le voulez.* — Pourquoi dormez-vous plus promptement quand je vous dis *dormez*, que lorſque je me contente de vous regarder, ou de vous toucher ? — Parce que quand vous me dites de dormir, *vous le voulez mieux.* Sept. 15.

La volonté n'agit pas ſeule dans le magnétiſme. Le fluide univerſel eſſentiellement actif, & qui par la volonté du Créateur reçut une fois pour toutes le mouvement qu'il devoit communiquer à tout dans la nature, mouvement par lequel il devint pour toute la matière créée le principe de la vie, de la conſervation, de la réparation & de la deſtruction ; ce fluide doit par lui-même, & ſans avoir beſoin d'être dirigé par la volonté de l'homme, faire de continuels efforts ſur cette matière : & l'on ne voit pas pourquoi ces efforts ne pourroient pas être ſalutaires pour certains malades. Je le répète : la volonté n'agit pas ſeule dans le magnétiſme. Je crois l'avoir ſuffiſamment démontré, & je n'en voudrois pas d'autres preuves que ce

qui eſt arrivé aux malades devenus ſomnam-
Sept. 15. bules naturellement, à ceux qui le devien-
nent ſeuls auprès du réſervoir magnétique,
& ſur-tout à quelques magnétiſeurs qui, ren-
contrant des malades plus forts qu'eux, ſont
eux-mêmes devenus ſomnambules, en les
magnétiſant avec une volonté tout oppoſée.

Mais on ne peut diſconvenir cependant,
que, des deux agens qui ſe combinent, la
volonté ne ſoit ſans contredit le plus puiſ-
ſant. Si le fluide eſt cauſe agiſſante, immé-
diate & néceſſaire, la volonté eſt aſſurément
cauſe première & déterminante. Image de
celle du Créateur, elle doit ſans doute diſ-
poſer de l'agent univerſel, d'une manière
ſecondaire & toujours ſubordonnée aux loix
de l'enſemble. Or, puiſque la volonté du
magnétiſeur peut devenir force motrice dans
le malade, il doit arriver quelquefois qu'un
malade ſe trouve ſoumis au pouvoir de tout
autre que ſon magnétiſeur, & malgré celui-
ci. Ces cas-là doivent être très-rares ſans
doute: mais je penſe qu'ils peuvent exiſter,
en raiſon de la différence des volontés, en
ſuppoſant toutes fois que le nouveau magné-
tiſeur peut appliquer l'action de la ſienne
ſur le malade, par le moyen de l'intermé-
diaire phyſique; en un mot, qu'il eſt en
rapport avec lui. Car, encore une fois, je

rois bien que le ſens intérieur du magnéti-
eur peut recevoir, de quelque manière que Sept. 15.
ignore, les impreſſions de ſa volonté priſe
omme cauſe morale : mais je ne crois pas
u'il puiſſe rendre enſuite ces mêmes impreſ-
ons aux ſens extérieurs, encore moins aux
bjets qui lui ſont étrangers, ſans le ſecours
'un agent phyſique qui lui ſoit devenu en
quelque ſorte commun avec ces objets. Je
ais rapporter à ce ſujet une converſation
que j'eus avec Madame B., à peu près à
'époque où j'en ſuis reſté du Journal.

J'entendois parler de quelques magnéti-
eurs qui prétendoient pouvoir ſe faire obéir
ar tout malade quelconque durant ſa criſe,
ans l'approcher, ſans le voir ; qui préten-
loient être les maîtres de l'attirer à eux à
eur volonté, & malgré le magnétiſeur. Je
n'avois point vu ce fait, & je ne l'ai point
encore vu depuis. Je ne pouvois alors en
concevoir la poſſibilité ; mais n'étant pas
dans l'uſage de nier légèrement, je voulus
en parler à ma malade. Tandis que vous
êtes ainſi en criſe, lui demandai-je, ſi quel-
qu'autre magnétiſeur, ſans être en rapport
avec vous, avoit la volonté la plus forte
d'exercer ſur vous ſon action, le pourroit-
il ? — Non, ſans doute. *Il ne me feroit rien*,
parce que ſon fluide ne pourroit pas circuler

en moi & agir ſur moi..... C'eſt bien la
Sept. 15. volonté qui donne le fluide ; mais la volonté ſeule & ſans le fluide n'opéreroit rien. — Je ne vous donne donc de fluide que lorſque j'en ai la volonté expreſſe ? — Je ne dis pas cela..... A préſent que nos deux fluides ne ſont qu'un, & que le vôtre peut circuler dans moi comme fait le mien même, il vous ſuffit, pour me le donner, de me toucher, n'importe à quelle partie du corps ; & moi-même actuellement je n'ai qu'à vous toucher pour faire ſortir votre fluide comme des étincelles qui viennent ſe mêler avec le mien.

Anciennement, continua ma malade, vous aviez beau avoir la plus forte volonté de me mettre en criſe, vous ne putes d'abord en venir à bout. Pourquoi cela ? C'eſt que votre fluide ne pouvoit pas encore circuler librement dans tout mon corps. — Y avoit-il de l'oppoſition entre vous & moi ? — Non ; mais mon ſang étoit encore trop agité, & mes nerfs trop gênés ne pouvoient pas recevoir librement votre fluide. Je crois que ſi deux hommes étoient également en rapport avec moi, celui dont la volonté ſeroit la plus forte l'emporteroit ſur l'autre, & que je lui obéirois, quand même le plus foible ſeroit mon magnétiſeur. Mon inſtinct

lors rechercheroit de préférence celui de
es deux hommes qui ſeroit en état de me Sept. 15.
ire le plus de bien ; mais encore une fois,
faudroit pour cela, que je fuſſe en rap-
ort avec lui : car, par ſa volonté, un ma-
nétiſeur peut bien m'envoyer ſon fluide ;
ais il faut enſuite que ce fluide puiſſe cir-
uler en moi, que je ne le repouſſe point,
: que mon inſtinct puiſſe le recevoir.

En conſidérant l'homme comme nous le
ifions tout-à-l'heure, on conclura, ce me
mble, que l'état de perfection en cette vie
ra pour lui l'équilibre parfait entre ſes deux
ſtincts, entre l'action de ſa volonté & l'ap-
étit relatif de ſes ſens. Cet équilibre ne
ourra donc être troublé de façon ou d'au-
e, ſans que le bien-être de l'homme en
it altéré. Si les paſſions, ſi l'appétit des
ns prennent le deſſus, les facultés de l'ame
ront affoiblies, ou du moins l'ame ne
ourra plus en faire le même uſage. Si l'ac-
on des ſens au contraire demeure ſuſpen-
ue, l'inſtinct moral dominera, & l'ame
lors jouira de toutes ſes facultés d'une
anière plus étendue. Que ſera pour lors
et inſtinct moral ? Je crois bien que dans
homme primitif il ne ſeroit autre choſe
ue le beſoin d'*être* d'une certaine manière
ans l'univers moral ; il ſeroit la ſomme de

Sept. 15.

ce que nous appelons idées innées : mais dans l'homme éduqué il ſe joindra encore à ces idées, & pour compoſer ſon inſtinct moral, une autre ſomme d'idées, de principes, de préjugés, qui ſeront en lui le fruit de ſon éducation.

Cette obſervation me paroît être très-importante, en ce qu'elle eſt la clef de toutes les rêveries, de toutes les extravagances que nous entendons quelquefois débiter à certains ſomnambules exaltés. Et en effet, en ſuppoſant que ces malades ne ſont point dans un vrai délire, ce que nous ne pourrons jamais décider, puiſque nous n'avons pour en juger aucun objet de comparaiſon; en ſuppoſant que par une volonté ardente & ſoutenue, leur magnétiſeur a réellement pu parvenir à la longue à élever entièrement leur ame au-deſſus de la matière, à tranſporter cette ame dans la région qui lui eſt propre, ne devons-nous pas croire que cette ame y porte toujours avec elle, outre les notions qui lui ſont naturelles, celles qu'elle a reçues depuis ſoit par l'éducation, ſoit par une ſuite de ſon habitude avec le corps ? Ne devons-nous pas craindre, en un mot, que ſon inſtinct moral ne ſoit devenu lui-même un inſtinct compoſé des idées innées & des préjugés ou des idées acquiſes ? Et en ce

as, que pourrions-nous conclure de ce que
ous assureroit un pareil somnambule ? Ne Sept. 15.
erions-nous pas imprudens de l'écouter, &
l'y a-t-il pas encore une sorte de cruauté à
exalter ainsi en pure perte (1) ? Je veux
roire, en effet, que ce nouvel état de
'homme sera pour son ame un état de bien-
tre. Mais sera-t-il celui qui lui convient
ant qu'elle est unie au corps ? Et si l'on ne
eut disconvenir que le somnambulisme,
même le plus modéré, que cet état si pré-
ieux & si utile, lorsqu'il est le remède
omme l'effet d'un dérangement quelconque
lans la machine, ne dût être regardé comme
n état de maladie, si la nature ne l'avoit
as demandé, si elle n'en avoit pas eu be-
oin pour réparer ce désordre ; que devons-
ous donc penser du somnambulisme exalté
dont la nature ne peut profiter, & pendant
lequel nous la forçons, pour ainsi dire, à
s'oublier elle-même ? Ce somnambulisme,
dit-on, est un état sublime; je veux bien le

(1) Je le répète, ce n'est point comme magnétiseur que
e parle ici de cet état surnaturel, que les uns regardent
comme une merveille, & que d'autres prennent pour un
véritable délire. Je crois que cet état existoit avant que le
magnétisme fût connu, & qu'on n'a pu y amener nos som-
nambules que par un abus du vrai somnambulisme magné-
tique.

croire : mais je crois auſſi que cet état ſu-
Sept. 15. blime n'eſt point naturel à l'homme en cette vie. Il ſera, ſi l'on veut, l'oppoſé diamétral de l'entière dépravation des ſens : mais l'un & l'autre, ſelon moi, ſeront également un mal.

La découverte du magnétiſme eſt toute récente encore ; & combien d'années, combien de ſiècles peut-être ne lui faudra-t-il pas pour être perfectionnée. Cette découverte a d'abord éprouvé toutes les contradictions auxquelles ſon auteur devoit naturellement s'attendre. Un pareil bouleverſement dans les idées reçues ne pouvoit manquer de réveiller l'attention du petit nombre d'hommes qui, dépoſitaires de nos connoiſſances, ſont autant chargés d'en diriger que d'en étendre les progrès. Il devoit révolter les hommes dont il compromettoit les intérêts. Il ne pouvoit manquer ſur-tout d'exciter les clameurs & la riſée de la multitude accoutumée à ne voir que par les yeux d'autrui, & qui n'eſt avide de nouveautés, que pour les ridiculiſer toujours, ſans jamais les approfondir. Mais toutes ces oppoſitions étoient peu de choſe, & elles acheveront bientôt de tomber d'elles-mêmes. Les détracteurs du magnétiſme ceſſeront bien de déclamer, quand il ſera devenu honteux de

e faire ; ils ceſſeront de ridiculiſer les magné- Sept. 15.
ſeurs, d'alarmer & de détourner les mala-
es, dès que les hommes vraiment faits
our connoître, pour juger, pour perfection-
er le magnétiſme, auront repris la marche
u'ils auroient dû ſuivre, celle d'en exami-
er de bonne foi la doctrine, ou plutôt d'en
conſtater ſérieuſement les effets. Mais le plus
angereux écueil pour cette découverte pré-
ieuſe ſera l'abus que ſes partiſans les plus
élés pourront faire du ſomnambuliſme ma-
nétique. Je le diſois autrefois, & je le répète
ncore : l'incrédulité la plus décidée, l'in-
rédulité armée de tous les traits du ridicule
u nourrie par l'intérêt perſonnel, pourra
ien retarder pour un temps les progrès du
nagnétiſme ; mais rien ne ſera capable de
es arrêter, comme l'enthouſiaſme ou le mau-
ais emploi de ſes moyens. Cet écueil eſt
l'autant plus à redouter que tant de mer-
eilles ſemblent nous y entraîner comme
nalgré nous, tandis que nous ignorons en-
ore quels ſont les effets que nous pouvons
roduire, & que même avec les intentions
es plus droites, il n'eſt aucun de nous qui
puiſſe raiſonnablement ſe promettre de ne
as s'égarer.

Nous ſavons bien que chez le ſomnam-
bule, il ſe développe un inſtinct qui peut

connoître la maladie, la raiſonner, en indi-
Sept. 15. quer le remède, & en prévoir les ſuites. Nous voyons bien encore qu'en cet état, l'inſtinct compoſé du malade, n'étant plus autant occupé de la portion qui appartient au phyſique, tient plus de la nature ſupérieure de l'ame, que de celle du corps; & nous ſommes aſſurés que pris ſous ce point de vue, le ſomnambuliſme magnétique peut être de la plus grande utilité pour le malade: mais nous ne pouvons ſavoir encore juſqu'à quel point cet état, quand il eſt forcé, peut affoiblir à la longue les organes de ce malade. Je ne parle pas ſeulement de cette eſpèce de ſomnambules que leur magnétiſeur égare dans de vaines ſpéculations hors de leur ſphère, & dont il ne peut occuper l'ame ſeule, qu'aux dépens de l'individu. Je parle du ſomnambule le plus modéré, du vrai ſomnambule magnétique: & je ſuis perſuadé que ſi le magnétiſeur, abuſant du pouvoir qu'il a ſur lui, le met en cet état trop ſouvent ou trop long-temps, & ſans que la nature le demande, ſi ſur-tout il le fatigue en cet état par des queſtions inutiles, ce ſomnambule à la longue en contractera l'habitude; ſon cerveau monté ſans beſoin ſur ce ton ſurnaturel s'affoiblira par dégrés, & il finira par être perpétuellement dans un état

oyen entre la veille & le ſomnambuliſme, ans une ſorte de demi-criſe fort appro- Sept. 15.
ante de la démence. J'ai vu déjà quelques xemples de ce que j'avance ici : & je ſuis onvaincu que ces exemples deviendront ien plus fréquens dans la ſuite, ſi les magné- iſeurs n'apportent pas plus de prudence dans ur manière de conduire leurs malades ; ſi, ettant de côté tout motif de curioſité ou e vaine gloire, ils ne ſe font pas une loi de e prolonger le ſomnambuliſme, qu'autant u'il ſera néceſſaire à l'entière guériſon de es malades.

En effet, & je le répète, il eſt certain ue le ſomnambuliſme, bien que ſalutaire n ce qu'il mène à détruire un mal plus reſſant, peut néanmoins devenir une mala- ie; & s'il ne peut être produit que par l'ex- ême irritation des nerfs du cerveau, il faut roire que l'abus de cet état doit à la longue tre très-pernicieux au malade, en ce qu'il uit contracter à ces nerfs une trop grande ritabilité. J'ai vu des malades auxquels on voit donné des criſes, long-temps après eur guériſon, & lorſque la nature n'en de- nandoit plus, des malades dont en cet état n avoit guindé trop fortement l'imagina- ion ; je les ai vus conſerver enſuite un appe- antiſſement, un aſſoupiſſement habituels,

des vertiges, un mal-aiſe général, un beſoin
Sept. 15. fréquent de criſes; je les ai vus prêts à tomber à chaque inſtant ou dans les convulſions, ou dans des eſpèces de demi-criſes reſſemblantes au délire, & cela à la plus légère frayeur, au moindre trait, pour un coup de tonnerre, pour toute ſurpriſe quelconque. Ces malades, que le magnétiſme avoit guéris de leur première maladie, en avoient enſuite contracté une nouvelle plus dangereuſe peut-être, par l'abus du remède & par l'imprudence du magnétiſeur.

Ce ſeroit à tort, que les détracteurs du magnétiſme voudroient ſe prévaloir des aveux que je viens de faire. Ce n'eſt point du magnétiſme que j'ai parlé, c'eſt de l'abus du magnétiſme. L'émétique mal adminiſtré eſt un poiſon mortel; mais donné ſagement & à propos, ce vomitif peut nous ſauver la vie. La différence eſſentielle que je trouve entre les procédés de la médecine & ceux du magnétiſme, c'eſt qu'en ſuppoſant même que les médecins aient bien jugé le mal, en ſuppoſant qu'ils aient appliqué le remède convenable (ſuppoſitions fort haſardées) toujours eſt-il certain que leurs remèdes, en guériſſant le mal urgent, peuvent faire au reſte de la machine un tort irréparable; & que par là même, ils ont porté en nous les

germes

germes d'une autre maladie : au lieu que ſi le magnétiſme donne à la longue & pendant le cours d'un traitement ſoutenu, une trop grande irritabilité aux nerfs, le même magnétiſme rend enſuite à ces nerfs la nourriture & la force qui leur eſt néceſſaire. Il n'eſt point un remède contre nature, il eſt la nature elle-même ; & la nature ne travaille jamais envain, toutes les fois qu'on n'en abuſe pas, & qu'on ne veut pas pouſſer ſon travail plus loin qu'elle ne le demande. La même force intérieure qui a agi ſur le mal, tout le temps qu'il exiſtoit, agira ſur les nerfs lorſque le mal n'exiſtera plus ; & ces nerfs, après avoir été d'abord les agens, ſe répareront enſuite par le même moyen, celui de la nature. C'eſt pour cela que je recommanderois à un magnétiſeur d'éviter également les deux excès ; celui de prolonger trop long-temps les criſes de ſon malade, pour ſatisfaire l'amour-propre ou une vaine curioſité, & celui de les arrêter trop tôt, & de ceſſer le magnétiſme dès que la maladie principale eſt guérie : il ne faut, en un mot, laiſſer le malade, que lorſque la nature ne lui demandera abſolument plus rien. Si ce malade a toujours été conduit ſagement, ſi ſon magnétiſeur n'a pas, de longue main, fatigué, dérouté ſon inſtinct, il ſaura bien

Sept. 15.

lui-même prévoir & fixer à temps cette
Sept. 15. époque.

Ce ne ſera pas tant en prolongeant les criſes du malade, qu'on en viendra à déranger ſon cerveau; ce ſera ſur-tout en l'occupant trop ſouvent & trop fortement durant ſes ſommeils, d'objets étrangers à ſon état, & hors de la portée de ſon inſtinct compoſé; la raiſon en eſt bien ſimple. Le travail de l'inſtinct, tant qu'il eſt relatif aux beſoins de l'individu, ne peut être fatigant; il eſt néceſſaire au contraire, il eſt dans la nature: mais pour que l'ame du ſomnambule s'occupe encore de ſpéculations qui ne ſont propres qu'à elle ſeule & qui paſſent les bornes de l'inſtinct compoſé, il faut qu'elle s'élève beaucoup plus au-deſſus de la matière, il faut que les ſens extérieurs ſoient ſuſpendus autant qu'il eſt poſſible; &, je ne me laſſe pas de le répéter, cette ſuſpenſion ne pouvant s'opérer que par une altération dans l'équilibre naturel, plus cette altération ſera conſidérable, & plus les impreſſions qu'elle laiſſera après elle pourront être fâcheuſes. Quand mon ame cherche *par la penſée* ce que vous m'avez demandé hors de moi, me diſoit quelquefois Madame B., quand par *votre penſée* vous m'aidez encore à le trouver, mon ame ne peut être long-temps *abſente*

de moi; j'en ſouffre bientôt, & il faut que je *la rappelle à mon corps.* N'eſt-ce pas comme ſi elle m'eût dit : plus vous avez beſoin d'élever mon ame au-deſſus de la matière, & plus vous altérez l'inſtinct compoſé qui m'eſt naturel ; & ſi pendant cette vie, je ne puis exiſter autrement que par une ſage combinaiſon des deux parties de cet inſtinct, vous ne pouvez l'altérer ſans me nuire. Sept. 15.

A ce propos de ma malade, on voit que je lui fis moi-même quelquefois des queſtions étrangères à ſon état, des queſtions ſur des objets de phyſique & de métaphyſique. Je n'en diſconviens pas. Je voulois m'inſtruire ; je voulois ſavoir par moi-même juſqu'à quel point l'ame ou l'imagination d'un ſomnambule peuvent être pouſſées ſur de pareils ſujets. Mais je dois dire auſſi, que convaincu depuis long-temps de tout le mal qu'on peut faire de cette manière, fortement préoccupé de tout ce que j'en avois dit dans l'*Eſſai ſur la théorie* & dans le *Journal de la D.lle N.*, je ne fis des épreuves de ce genre que très-rarement, & que j'y apportai tous les ménagemens poſſibles. Ce furent ces épreuves faites de bonne foi, mais ſans crédulité, qui me firent juger du peu de foi qu'on doit accorder aux réponſes des ſomnambules en fait de métaphyſique, & de

l'impoſſibilité dans laquelle ils ſeroient d'ail-
Sept. 15. leurs de nous les faire entendre, quand même elles ſeroient juſtes. J'ai rendu compte de mes réflexions à ce ſujet, toutes les fois que l'occaſion s'en eſt préſentée ; & je deſire qu'elles ſervent à ramener ceux des magnétiſeurs qui occupent habituellement & vainement leurs malades de ces choſes ſurnaturelles.

Ce fut encore d'après ces mêmes épreuves, que je fus aſſuré que le ſomnambule qui ne ſe trompe point ſur ce qui concerne ſon état, peut ſe tromper ſouvent ſur les choſes qui ſont hors de lui, même dans l'ordre phyſique, & c'eſt auſſi ce que j'ai répété plus d'une fois : mais je n'ai eu garde cependant de mettre à cet égard les objets de phyſique dans la même claſſe que les points de métaphyſique, de morale & de religion, & j'ai ſenti qu'en effet il devoit y avoir entre eux une très-grande différence. Il eſt poſſible, ſelon moi, de démontrer rigoureuſement qu'un ſomnambule ne peut voir, & qu'il peut encore moins expliquer les choſes ſurnaturelles ; mais je crois qu'il y auroit beaucoup d'imprudence à décider de même pour tout ce qui tient à l'ordre naturel & phyſique.

Pour peu qu'on connoiſſe le magnétiſme,

on ne peut guères douter que l'ame du som- Sept. 15.
nambule ne ſoit élevée au-deſſus de la matière ; & en ce cas, comment décideroit-on juſqu'à quel point cette ame peut ou ne peut pas dominer dans l'univers ſur ce qui eſt phyſique & matériel ? D'ailleurs les expériences que j'avois faites avec la D.lle N. ont été répétées par un grand nombre de magnétiſeurs, & tout récemment elles viennent d'être certifiées à un collége célèbre de médecins, par un de ſes membres (*M. Petetin*), & dans un mémoire que j'aurai encore occaſion de citer. Toutes ces expériences prouvent qu'il exiſte dans le ſomnambule un ſens que nous avions toujours méconnu dans l'homme, un ſens dont tous nos phyſiciens ne ſauroient imiter les opérations merveilleuſes, pas plus qu'ils ne pourroient, à l'aide de leurs meilleurs inſtrumens, imiter l'odorat du chien. Or, ce ſens étant une fois reconnu, quel eſt l'homme qui oſera lui aſſigner des bornes ſur celles de ſes propres connoiſſances, & qui voudra limiter ſon action, dans un temps ſur-tout où nous ne commençons encore à l'entrevoir que pour en être étonnés ? Pour le faire, il faudroit être, ou plus téméraire, ou plus ſavant que je ne le ſuis. Pour moi, je ne doute pas que la ſcience du magnétiſme ne tienne eſſentiellement aux premiers

principes de la phyſique générale du monde.

Sept. 15. Je ſuis convaincu que le ſens intérieur, mis en activité chez le ſomnambule magnétique, étendra peut-être un jour ſon action & nos connoiſſances ſur des objets, qui juſqu'à préſent avoient été inacceſſibles aux ſens extérieurs & à nos meilleurs inſtrumens. Je le crois du moins; & je ſerai fondé à le croire ainſi, juſqu'à ce que tel phyſicien qui voudroit ſe rire de ma crédulité, nous ait d'abord expliqué clairement comment la ſomnambule de M. *Petetin* a pu *voir & lire par l'eſtomac à travers les corps opaques*, ce qu'aſſurément, étant éveillée, elle n'auroit pu faire à l'aide de tous les moyens connus en phyſique; & il faudra qu'il nous démontre enſuite que cet eſtomac ſurprenant n'auroit pas pu appercevoir de même ce que nous ne voyons point avec le meilleur téleſcope.

Je le répète, c'eſt moins encore la fréquence des criſes, que l'abus qu'on en fait qui doit à la longue déſorganiſer un ſomnambule. On verra par la ſuite que je continuai de magnétiſer Madame B. tous les jours, juſqu'au moment où je me ſéparai d'elle. On verra que depuis mon retour, & quoiqu'elle ſoit parfaitement guérie, je l'ai encore miſe en criſe pluſieurs fois, & les jours qu'elle m'avoit indiqués pour cela dans

quelqu'une des criſes précédentes. D'ailleurs, elle ne manque jamais d'y tomber chaque fois qu'elle me magnétiſe ; & cependant loin de ſe trouver mal de cette continuité de criſes, elle achève de ſe rétablir à vue d'œil, & elle ne s'eſt jamais portée auſſi-bien qu'elle le fait actuellement. Sept. 15.

J'avoue néanmoins que la voyant ainſi, & craignant de trop prolonger ſes criſes, je ne me ſerois jamais déterminé à la magnétiſer de nouveau à mon retour, ſi je n'avois été inſtruit que les criſes qu'elle s'étoit données elle ſeule, pendant mon abſence, avoient fatigué ſes nerfs. Elle n'avoit ceſſé de l'écrire durant ces criſes ; elle me le confirma la première fois qu'elle y retomba en me magnétiſant ; & elle me pria de la magnétiſer encore de temps à autre, pour rétablir ſes nerfs. Je ne la mets en criſe qu'aux jours qu'elle-même m'a indiqués dans quelqu'une des criſes précédentes ; & l'on penſe bien que j'évite alors avec le plus grand ſoin d'occuper ſon eſprit & de la fatiguer par mes queſtions. Son inſtinct, qui lui-même a demandé ces criſes, ne travaille uniquement qu'à réparer en ſilence & à fortifier. Auſſi, loin d'avoir à redouter aucunes des ſuites fâcheuſes que peuvent entraîner après elles les criſes données mal à propos, Madame B. reprend

chaque jour de nouvelles forces ; & quoi-
Sept. 15. qu'elle ſoit toujours également prompte à devenir ſomnambule à ma volonté, il eſt aiſé de voir que ſes nerfs ſont déjà bien plus forts & moins irritables qu'ils n'étoient anciennement. Elle a perdu d'ailleurs toute ſa clairvoyance, & je m'en réjouis, parce que j'en conclus qu'elle acquiert toujours plus de forces, en raiſon de ce que mon aſcendant ſur elle diminue. Ces criſes, me dit-elle quelquefois, m'étoient néceſſaires, parce que mes nerfs, à peine rétablis au moment de votre départ, avoient été trop fatigués par celles que je m'étois données ſeule. Elles me font actuellement le plus grand bien, parce que le fluide que vous me donnez en me magnétiſant, & celui que vous me rendez quand je vous magnétiſe, circule dans mes nerfs, qu'il les nourrit, qu'il les fortifie, & leur rend ce qu'ils avoient perdu. Mais à meſure que je deviens plus forte, je m'apperçois auſſi que j'y vois bien moins durant mes ſommeils.

Mais, dira-t-on, ſi l'on ne peut diſconvenir que Madame B. ne ſoit parfaitement guérie, comment concevra-t-on qu'en l'état de ſanté, elle puiſſe continuer ainſi à tomber en criſe à volonté, & auſſi promptement qu'elle faiſoit dans le temps de ſa maladie :

il n'eſt donc pas néceſſaire qu'une perſonne ſoit malade pour devenir ſomnambule? C'eſt une objection qu'on m'a faite ; & comme Madame B. n'eſt point la ſeule dans le même cas, comme en ce moment il exiſte en pluſieurs endroits nombre de ſomnambules, qui, quoique bien guéris, continuent à tomber en criſe, j'ai vu quelques magnétiſeurs en conclure, que la maladie n'étoit point néceſſaire pour opérer les criſes, & qu'un homme parfaitement ſain & bien portant, étant magnétiſé, pourroit auſſi devenir ſomnambule. Sept. 15.

Il eſt aiſé de voir, juſqu'où cette opinion pourroit nous conduire, ſi elle étoit fondée ; mais pour répondre plus directement à l'objection, j'ai diſtingué dans un individu quelconque l'état accidentel & paſſager de maladie propre, & l'état habituel de maladie relative. J'ai dit que pour mettre en criſe un homme qui de ſa vie n'auroit été magnétiſé, il falloit néceſſairement que cet homme fût actuellement, par quelque cauſe que ce ſoit, dans un état de maladie propre ; que le fluide agiſſant en lui fût répercuté au cerveau, & que ſa ſurabondance dans cette partie y occaſionât l'irritation ſoutenue que je crois être néceſſaire pour produire le ſomnambuliſme. Et en effet, je ne pourrois jamais con-

cevoir, comment & par quel moyen un
Sept. 15. homme ſain & bien portant pourroit tomber en cet état. Mais tel homme peut auſſi ſe porter parfaitement, & néanmoins avoir en tout le genre nerveux beaucoup plus foible & plus irritable qu'un autre homme. C'eſt ce que j'ai voulu dire en parlant de l'état de maladie relative. Il eſt certain qu'un homme en cet état peut jouir de la ſanté, puiſqu'il ſuffit pour cela que tout le reſte de ſon organiſation ſoit proportionné à la foibleſſe de ſes nerfs ; & cependant, cet homme ſera réellement dans un état de maladie relativement à l'homme en tout plus fort & plus robuſte que lui. Je crois bien que le plus fort ne mettra pas pour cela le plus foible en criſe, à ſa volonté, à moins qu'il n'exiſte en celui-ci quelque dérangement à ſa ſanté propre : mais je crois que ſi, pour une maladie quelconque, le fort a magnétiſé le foible, pendant long-temps ; s'il l'a rendu ſomnambule ; ſi par une action magnétique ſoutenue, il a accoutumé ſes nerfs à ce genre d'impreſſion ; il pourra continuer à exercer la même action ſur lui après la guériſon, par une ſuite de l'aſcendant réel qu'il a ſur cet homme, & de l'aſcendant d'habitude qu'il aura pris ſur ſon inſtinct. Ce qu'il y a de très-ſûr, du moins, c'eſt que je n'ai point

encore ouï dire qu'un malade bien guéri ait pu être mis en crise par tout autre que par le magnétiseur qui l'avoit guéri, tandis qu'il y tombe cependant chaque fois à la volonté de celui-ci. Ce qui prouve que le somnambulisme n'étoit point en ce malade un effet résultant de l'état de maladie propre, mais bien de l'action prolongée du magnétiseur, & de son ascendant acquis. Madame B. tombe en crise à ma volonté, & cependant elle est parfaitement guérie. Je suis convaincu que magnétisée par tout autre, même plus fort que moi, elle n'y tomberoit pas. Tout autre, m'a-t-elle répété souvent, tout autre qui voudroit me magnétiser à présent pourroit bien me donner des convulsions, parce que mes nerfs sont très-foibles ; mais il ne pourroit pas me mettre en crise, parce que je ne ferois point accoutumée à lui obéir comme à vous. Sept. 15.

Je sais qu'on a vu quelquefois, & cela peut se rencontrer souvent, des personnes jouissant en apparence de la meilleure santé, devenir somnambules au premier essai du magnétisme. Mais je sais aussi que ces mêmes personnes, étant en crise, ont dénoncé à leurs magnétiseurs des germes de maladie actuellement en activité, & qui, sans porter encore pour le moment atteinte à la santé, prépa-

Sept. 15.

roient ſourdement la maladie. Je connois en ce genre une perſonne qui, étant parfaitement rétablie d'un rhumatiſme univerſel dont elle avoit été affectée deux ans auparavant, jouiſſant de la meilleure ſanté, devint ſomnambule à la première fois qu'elle voulut par curioſité ſe faire magnétiſer. Dès qu'elle fut en criſe & queſtionnée par le magnétiſeur, elle lui répondit : je me porte très-bien, je n'ai aucun mal ; mais je vois que, ſi vous ne m'euſſiez pas magnétiſée, & ſi vous ne continuiez pas à le faire, j'aurois dans deux mois une atteinte cruelle de ce même rhumatiſme univerſel que j'eus il y a deux ans ; le magnétiſme la préviendra. Peut-on dire que cette perſonne fût réellement dans l'état de ſanté propre, au moment où le haſard voulut qu'elle fût magnétiſée ? Peut-on dire que la maladie qu'elle voyoit comme ſi elle eût été préſente, & dont elle prévoyoit l'époque, n'eût pas déjà une cauſe active dans ſon ſang ou dans ſes nerfs ?

En voilà aſſez, & beaucoup trop peut-être, ſur une matière que je n'ai entamée qu'à regret, & ſur des ſpéculations métaphyſiques, dont je n'aurois eu garde de m'occuper dans un ouvrage de la nature de celui-ci, ſi je ne m'y étois trouvé en quelque ſorte engagé par

le peu que j'en avois avancé généralement dans l'*Eſſai*, & ſi je n'avois eſpéré d'ailleurs qu'elles pourroient peut-être fournir aux magnétiſeurs l'idée de quelques vérités utiles. Je reviens au journal. Sept. 15.

L'époque des règles étoit heureuſement terminée ; & la nature à cette époque, avoit enfin repris ſon cours. Madame B. jouiſſoit du retour de ſa ſanté ; & la gaieté, l'embonpoint, le ſommeil & l'appétit qu'elle avoit repris, en étoient des témoignages non équivoques. J'aurois cru pouvoir ceſſer dès lors de la magnétiſer, & mon projet en effet étoit de m'en tenir déſormais aux criſes qu'elle pourroit avoir en magnétiſant mes yeux ; mais elle-même m'aſſura que le magnétiſme lui ſeroit encore néceſſaire pendant un mois ou ſix ſemaines. Ce fut le dix-ſept que ſur les queſtions que je lui faiſois à ce ſujet, elle me répondit ce qu'elle avoit déjà preſſenti dès le quatre août. Je ſuis bien à préſent, me dit-elle, je ſuis guérie ; mais mes nerfs ſont encore foibles. Ils étoient malades autrefois, vu la grande agitation de mon ſang & par la quantité d'humeurs qui les fatiguoient. Vous les avez guéris, parce que vous avez calmé mon ſang & évacué les humeurs : mais ils n'en Sept. 17.

ſont devenus que plus ſuſceptibles ; & il
Sept. 17. faut à préſent que votre fluide leur redonne la nourriture & la force qui leur manquent. C'eſt pour cela que vous devez encore me magnétiſer pendant quelque temps. J'aurai des criſes à chaque fois, ajouta-t-elle ; mais à l'exception des jours où je me trouverai être plus fatiguée, & du temps de mon époque prochaine, ces criſes ne ſeront plus à beaucoup près auſſi bonnes qu'elles l'ont été par le paſſé.

D'après l'indication que venoit de me donner ma malade, je me déterminai à la magnétiſer encore & régulièrement, juſqu'au vingt-ſix octobre, jour où je devois m'éloigner d'elle pour quelque temps ; & je réſolus de mettre à profit les bonnes criſes qu'elle pourroit encore avoir durant cet intervalle, pour ſavoir d'elle la manière dont au beſoin elle ſe magnétiſeroit ſeule pendant mon abſence. N'ayant plus à craindre alors de la fatiguer autant que j'aurois pu le faire dans le temps de ſa maladie, je me propoſai encore de ſatisfaire le deſir qu'elle m'avoit marqué pluſieurs fois pendant ſes criſes, de voir & de toucher quelques perſonnes malades auxquelles elle prenoit intérêt. On a pu voir combien j'ai toujours été éloigné de ces ſéances publiques, de ces ſortes de parades

ſi oppoſées au vrai but du magnétiſme, & dans leſquelles l'amour-propre du magnétiſeur ſe joue inhumainement de la ſanté & du bien-être de ſon malade. Je n'ai jamais pu même excuſer ces ſcènes révoltantes, ſur le prétexte dont on affectoit de les couvrir, celui de convaincre les incrédules ; parce que j'ai toujours été perſuadé que ce n'étoit point là le véritable objet de ces magnétiſeurs publics, mais bien celui de ſatisfaire leur vanité & de ſe faire un mérite des merveilles qu'ils opèrent. Prétention ridicule & déplacée, qui, par les mauvais effets qu'elle produira preſque toujours, fera plus d'incrédules qu'elle n'en convaincra. J'aimerois autant voir ce jeune écolier, qui deſcend de la tribune où il vient de ſe pendre au ſoufflet d'une orgue, ſe retirer triomphant & ſe glorifier des talens de l'organiſte. Sept. 17.

Mais en blâmant, comme je l'ai toujours fait, ces ſéances publiques, je n'en ai pas moins été convaincu, qu'un ſomnambule bien conduit & conſulté avec la prudence & les ménagemens convenables, peut devenir quelquefois fort utile aux malades qu'on lui fait *toucher*. On a pu voir que j'en fis plus d'une fois l'épreuve avec la D.lle N. : & depuis, lorſque Madame B. fut aſſez bien rétablie pour ne pas riſquer d'être trop fatiguée par

Sept. 17. le rapport des autres malades, je ne fis aucune difficulté de lui en faire *toucher* quelques-uns ; mais toujours avec les précautions que j'ai indiquées au commencement de ce journal, & celle ſur-tout de ne jamais lui en parler ni les lui préſenter, tant qu'elle étoit dans ſon état naturel. Ce fut de cette manière qu'outre Monſieur ſon mari & ſes enfans, elle *toucha*, pendant le dernier mois de ſon traitement, pluſieurs malades auxquels elle eut le bonheur d'être utile. Mais ne doutant pas qu'au moyen de cette ſorte de publicité, elle ne fût bientôt inſtruite qu'elle étoit ſomnambule, je pris dès lors la précaution de la prévenir & de lui en faire moi-même l'aveu. J'oſe aſſurer, & cela, pour paroître étonnant, n'en eſt pas moins vrai, j'oſe aſſurer que juſques à ce jour, elle l'avoit parfaitement ignoré. Monſieur ſon mari avoit été ſeul admis à ſes criſes ; & ſa propre expérience en magnétiſme l'avoit trop bien convaincu de la néceſſité du ſecret que je lui avois demandé, pour me laiſſer craindre aucune indiſcrétion de ſa part.

Si je ne m'étois pas impoſé la loi de ne nommer perſonne, & ſi d'ailleurs ici le reſpect ne me forçoit au ſilence, je pourrois m'étendre avec complaiſance ſur les détails de celle de ces criſes qui fut honorée de la préſence

préſence d'un ſouverain dont le nom ſeul
eroit aſſez l'éloge. Sans ceſſe occupé du bon- Sept. 17.
neur de ſes ſujets, & n'enviſageant dans le
magnétiſme qu'un moyen de plus qui lui
étoit offert pour exercer ſa bienfaiſance, ce
prince avoit voulu voir & connoître par lui-
même. Ce fut en philoſophe éclairé qu'il
jugea les faits dont je l'avois rendu témoin,
& ces faits parurent le convaincre de l'exiſ-
tence du ſomnambuliſme magnétique, &
de tous les avantages que l'humanité peut
retirer de cet état merveilleux. Que ne de-
vons-nous point attendre de la protection
que, depuis ce jour, ce prince a accordée au
magnétiſme dans ſes états, & du zèle infati-
gable des ſavans qui s'en occupent ſous ſes
yeux ! L'un d'eux, dont le mérite eſt aſſez
connu, après avoir aſſiſté à quelques-unes
des criſes de Madame B., eſt devenu parti-
ſan zélé d'une découverte dont il a enviſagé
d'un coup d'œil toute l'utilité. Les recher-
ches de ce phyſicien eſtimable ne pourront
qu'en avancer & en aſſurer les progrès, &
nous ne ſaurions trop applaudir au deſſein
qu'il a formé, de les communiquer à tous
les magnétiſeurs.

Je ne rapporterai point en détail toutes
les différentes conſultations que Madame B.
donna aux malades que je lui préſentai; &

même dans le reſte de ce journal, je ne m'aſ-
Sept. 17. ſujettirai plus à détailler jour par jour toutes les criſes qu'elle eut juſqu'au vingt-ſix octobre. La plupart de ces criſes ayant été imparfaites, le récit que je pourrois en faire ne ſeroit qu'une répétition fatigante de ce que j'ai déjà dit mille fois, & de ce qui arrive journellement aux ſomnambules les plus ordinaires. Je me bornerai donc, à l'avenir, à donner le précis de celles de ces criſes qui furent moins imparfaites, de celles qui me préſentèrent quelques faits intéreſſans ou inſtructifs.

Le dix-ſept, par exemple, Madame B. ſe plaignit que les jambes lui faiſoient mal; elle prévit que ſi je ne les magnétiſois pas en ce moment, elles ne tarderoient pas à enfler. J'aurois bien deſiré qu'elle pût enfin découvrir quelque remède efficace contre ces douleurs rhumatiſmales dont elle étoit affectée depuis long-temps. Quelle eſt, lui demandai-je, la cauſe de cette maladie? — L'humeur, me répondit-elle, ſe porte quelquefois ſur mes jambes. — Et qu'y fait cette humeur? — Elle irrite les nerfs, elle ſéjourne & ne circule pas comme il conviendroit. — Quel bien vous fais-je en magnétiſant vos jambes? — Votre fluide aide au mien à circuler dans mes nerfs & à y

faire circuler l'humeur. — Qu'entendez-vous par cette humeur? Ne m'aviez-vous pas dit que c'étoit le fluide qui circuloit dans vos nerfs? — *Le fluide eſt du feu, l'humeur qui circule dans mes nerfs & qui les nourrit, eſt une eſpèce d'eau mêlée avec ce feu. . . . . Quand cette eau a trop peu de feu, elle s'épaiſſit, elle circule difficilement, les nerfs ſe deſſèchent & s'irritent. . . . . C'eſt pour cela que dans les temps humides où nous avons moins de fluide, nous ſommes plus ſujets à nous reſſentir de nos douleurs.* (Je n'ai voulu rien changer à la réponſe que me fit ma malade.) — Ne pourriez-vous pas trouver un remède pour guérir les vôtres radicalement? — Si elles étoient moins anciennes, le magnétiſme ſuffiroit pour les guérir, & il ſeroit même le remède le plus ſûr, puiſqu'il diviſe les humeurs & *ſur-tout* cette *humeur* des nerfs; mais quand les nerfs en ont été travaillés pendant trop long-temps, le magnétiſme peut bien ſoulager les douleurs, mais non pas les guérir entièrement (1). Sept. 17.

(1) La nature ſans doute peut à certains périodes des maladies, être déjà tellement affoiblie par le mal, que le magnétiſme ſeul ne ſuffit plus pour lui redonner les forces dont elle auroit beſoin; & (comme je l'avois dit dans le *Journal de la Dlle. N.*) c'eſt en ce ſens qu'il ſeroit abſurde de prétendre généralement, avec quelques enthou-

Sept. 21. L'après-midi du vingt-un, Madame B., étant en crise, me dit que le germe du ver qu'elle avoit apperçu en elle, étoit enfin détaché & sans vie. Voulant l'évacuer, elle me pria de lui donner dans ce moment même, un verre d'eau magnétisée; & elle but encore cette eau avec une répugnance extrême, en disant qu'elle étoit amère comme la bile. Je ne pus jamais parvenir à lui faire rendre raison de ce goût désagréable qu'elle avoit constamment trouvé à l'eau, toutes les fois qu'elle l'avoit bue durant ses crises: mais comme elle ne cessoit de me répéter qu'elle étoit bien assurée de pouvoir toujours, & au besoin, se purger suffisamment avec de l'eau magnétisée, je fus curieux de lui faire quelques questions sur la manière dont cette eau

---

fiastes, que le magnétisme est le remède à tous les maux. Mais aussi quel est celui de nous, qui, sur la simple inspection d'un malade, oseroit affirmer qu'il est ou non dans ce cas; & que devons-nous penser de ces magnétiseurs, qui, dès la première fois qu'un malade réclame leur secours, ne craignent pas de décider hardiment que le magnétisme ne feroit rien pour une telle maladie? La nature a souvent des ressources que nous n'aurions pas même soupçonnées: nous devons donc dans tous les cas, & quels que soient nos préjugés, nous attacher à provoquer son action, à seconder ses efforts; & nous ne pourrions sans témérité, refuser nos premiers soins à un malade, sur le prétexte hasardé que ces soins lui seroient inutiles.

pouvoit ainſi agir en elle. Voici le précis de la converſation que j'eus avec elle ſur ce ſujet le vingt-un. Sept. 21.

Que fais-je, lui demandai-je, en magnétiſant votre eau ? — Vous attirez en elle *la circulation* du fluide, & une fois que cette circulation eſt établie, elle s'y entretient pendant quelque temps. — Quel eſt l'effet du fluide dans cette eau ? — *Il en ôte la crudité.* — Pourquoi vous purge-t-elle, & comment pouvez-vous ſavoir d'avance qu'elle vous purgera ? — Lorſque mon inſtinct demande que je ſois purgée, mon ame en eſt avertie par cet inſtinct, & elle ſe ſert enſuite de lui pour chercher ce qui pourra produire cet effet..... Si mon inſtinct ſent que le travail du fluide ſuffira pour cela, je vous demande ce fluide, vous me le donnez avec l'eau que vous avez magnétiſée, & votre volonté *m'ordonne* alors de m'en ſervir. — Et ſi vous aviez en cela une volonté contraire à la mienne ? — Je ne le puis plus du moment que votre volonté ne ſuit que les indications de mon inſtinct. — Pourquoi donc ne le pourriez-vous pas? Votre ame n'eſt-elle pas indépendante de la mienne ? — Sans doute, elle l'eſt dans *tout ce qui ne regarde qu'elle ;* mais toutes les fois que vous voulez ce que veut mon inſtinct,

Sept. 21. *vous ſentez bien* que je ne puis vouloir autrement. — Une fois que j'ai magnétiſé votre eau, la circulation du fluide s'y entretient-elle pendant long-temps? — Cela dépend de votre volonté; & l'eau ſera magnétiſée pour moi, tout auſſi long-temps que vous le voudrez: pourvu cependant que cette eau ne ſe corrompe pas; car le fluide dans l'eau corrompue *changeroit*, & il me deviendroit contraire (1).

Sept. 23. J'avois entendu parler depuis quelque temps de certaines boîtes remplies de ſouffre, eſpèces d'électrophores compoſés ſur les renſeignemens qu'en donne un ouvrage qui a pour titre l'*Ami de la nature;* je ne pouvois douter des effets ſalutaires que ces boîtes avoient produits & qu'elles produiſoient tous les jours, ſur-tout dans la paralyſie & dans les douleurs opiniâtres de rhumatiſme; & j'étois convaincu que l'uſage de ces boîtes électriques pourroit encore s'allier utilement en certains cas avec le magnétiſme, en pré-

(1) Toutes les fois que ma malade me parloit de fluide ſemblable, analogue, contraire ou oppoſé, je rapportois toujours ces expreſſions aux diverſes manières dont le fluide univerſel, ſimple en ſon principe, avoit été modifié par les différens corps deſquels il étoit émané.

parer & en accélérer les effets. Je l'avois pré- Sept. 23.
sumé ainsi, lorsque j'avois parlé en général de l'électricité, dans le *journal de la D.lle N.*; mais aussi d'après les expériences que j'avois faites avec cette fille durant ses crises, je ne pouvois croire que ces boîtes fussent bonnes dans tous les cas, ni que leur effet pût s'accorder toujours avec ceux du magnétisme.

On a pu voir dans ce *journal* & dans l'*Essai sur la théorie*, le détail de toutes ces expériences, & les conséquences que j'en avois tirées dans le temps. Je crois qu'il est inutile de les rappeler ici; mais je ne cessois de les opposer à la confiance de quelques magnétiseurs qui, persuadés que les bons effets de la boîte électrique ne pourroient qu'ajouter à ceux qu'ils opéroient par le magnétisme, avoient imaginé d'employer cette boîte comme conducteur magnétique. Plusieurs somnambules, sur lesquels on en avoit fait l'essai, en avoient porté des jugemens très-différens, sans doute relativement à leurs dispositions particulières. Les uns avoient assuré que ce moyen leur feroit beaucoup de bien, d'autres en avoient été très-fatigués; quelques-uns ne pouvant supporter l'effet de la boîte, lorsqu'elle étoit trop près d'eux, avoient dit qu'elle leur faisoit du bien, étant présentée d'un peu loin; d'autres enfin

avoient pris des convulſions violentes à la
Sept. 23. ſeule approche de cette boîte, ou même (& c'eſt une choſe qu'il eſt bon de remarquer) pour en avoir porté une ſur eux, ſans deſſein, pendant qu'ils étoient attachés au baquet.

Aſſuré par des épreuves multipliées, que Madame B., étant en criſe, voyoit le fluide, je fus curieux de ſavoir ce qu'elle pourroit dire de ces électrophores ; & pour cela, pendant ſa criſe du vingt-trois, ſans l'avoir prévenue de rien, j'armai & j'iſolai une de ces boîtes, & je la priai ſimplement de la prendre. Ne ſe méfiant de rien, elle y porta la main ; mais à peine l'eut-elle touchée, pendant quelques ſecondes, qu'elle la repouſſa vivement, en diſant : cela me fait bien mal. (Je la vis en effet changer de couleur & prendre de légers mouvemens convulſifs.) — Quel mal cela vous fait-il donc? — Cela repouſſe mon fluide, il retourne à ma tête, & tout mon ſang ſe porte à mon cœur..... Si cela eût duré quelques inſtans de plus, j'aurois eu des convulſions. — Comment cela? — Parce que mon fluide, repouſſé par celui de cette machine, s'accumuloit dans mes nerfs & ſe portoit à mon cerveau. — Il ſembleroit, d'après ce que vous dites, que cette machine ait auſſi du fluide. — Sans doute, elle en a ; & je le

vois très-bien ; mais il n'eſt pas comme le vôtre. — Quelle différence y trouvez-vous ? — Il eſt bien plus pâle, moins brillant, & plus épais que le vôtre. — Il ſe mêle ſans doute avec le mien ? — Point du tout ; celui de la machine ſort comme un rouleau auſſi gros qu'elle ; & le vôtre ſort de vos doigts tout autour de celui-là, ſans ſe mêler avec lui. Sept. 23.

Je tenois en ce moment la boîte à côté de ma malade, de manière que ſans être dirigée ſur elle, le fluide pût paſſer devant ſes yeux. Je la priai de me dire ſi ce fluide alloit bien loin de moi. — Il va bien moins vîte, me répondit-elle, & beaucoup moins loin que le vôtre. . . . . Le vôtre même me paroît être moins vif & moins brillant qu'il n'eſt ordinairement. . . . . Il ſemble que celui de cette boîte l'arrête & le repouſſe ſur vous même.

M'appercevant enfin que ma malade devenoit toujours plus agitée, je la priai de me dire ce que je devois faire pour la calmer. — Magnétiſez-moi d'un peu loin, me dit-elle, avec vos doigts en pointe ; cela rétablira un peu le cours du ſang. — Ce magnétiſme ne vous calmera donc pas entièrement ? — Non : j'aurai la tête fort peſante à mon réveil, & *un goût très-fort de*

ſouffre au goſier & au nez. Ce goût paſſera
Sept. 23. pendant la nuit ; mais je garderai encore un peu de peſanteur à la tête, juſqu'à ce que vous m'ayez magnétiſée demain matin.

Le lendemain, en effet, Madame B. ſe plaignit à mon arrivée d'un embarras qu'elle ſentoit dans la tête depuis la veille ; elle m'avoit paru être très-étonnée du goût de ſouffre, dont elle ne pouvoit concevoir la cauſe : mais ce qui la ſurprenoit encore davantage, c'étoit d'avoir la tête tellement meurtrie à l'extérieur qu'elle ne pouvoit la toucher ſans y reſſentir de la douleur. Ce que, dans ſa criſe ſuivante, elle attribua encore à l'ébranlement qu'avoit produit dans ſes nerfs, le fluide de la boîte.

Si l'on ſe rappelle à préſent tout ce que j'ai rapporté de ſemblable dans le journal de la D.lle N., & ſi on le compare avec ce que venoit d'éprouver Madame B., on ſera frappé de la conformité qui ſe trouve entre les réponſes de ces deux malades, & l'on en conclura ſans doute, comme je le fis dans le temps, ſur les effets de l'électricité appliquée à un malade en criſe.

Au moment où je donnois ce journal à l'impreſſion, il a paru un ouvrage très-intéreſſant qui a pour titre : *Mémoire ſur la découverte des phénomènes que préſentent la catalepſie*

& le ſomnambuliſme ; ſymptômes de l'affection hiſtérique, eſſentielle &c. ; par M. Petetin, profeſſeur, aggrégé au collége des médecins de Lyon, 1787. Cet ouvrage doit être infiniment précieux à tout magnétiſeur, par l'hommage non ſuſpect que l'auteur rend au magnétiſme. C'eſt un médecin qui parle à une aſſemblée de ſavans & à un collége de médecins. Il ne dit point qu'il ait magnétiſé ſa malade ; mais le ſomnambuliſme qu'il décrit, ſoit qu'il ait été l'effet de ſon magnétiſme, ſoit qu'il ait été donné par la nature ſeule, n'en eſt pas moins en tout le ſomnambuliſme que nous appelons magnétique ; & l'auteur, par une ſuite d'expériences extrêmement curieuſes, conſtate & certifie, de la manière la plus préciſe, tous les phénomènes que ce ſomnambuliſme nous avoit préſentés juſques à préſent. Ces expériences confirment parfaitement toutes celles dont j'avois déjà rendu compte dans l'*Eſſai ſur la théorie*, & l'auteur en tire à peu près les mêmes conſéquences ſur la cauſe & ſur les effets d'un état auſſi merveilleux : la réaction d'un fluide quelconque au cerveau ; la ſuſpenſion des ſens extérieurs ; la réunion de ces ſens à l'eſtomac (1) du ſomnambule ;

Sept. 23.

(1) J'emploie ici le mot *eſtomac*, afin de me conformer pour l'inſtant aux expreſſions de l'auteur. Il entend réelle-

enfin l'extrême ſenſibilité, & la perfection
Sept. 23. qu'acquiert en cet état ce *ſenſorium commune*, ſenſibilité qui rend le ſomnambule capable des choſes les plus étonnantes.

L'auteur s'attache enſuite à rendre raiſon de tant de phénomènes : & après avoir débuté par établir quelques hypothèſes qui lui ont paru être les plus plauſibles d'après les faits qu'il avoit eus ſous les yeux, il explique, en homme de l'art, le méchaniſme d'un état qu'il conſidère au reſte, comme étant ſeulement un des ſymptômes propres à la maladie hiſtérique eſſentielle ; ſymptôme réſultant de l'action du fluide électrique, mis en activité par l'attention & l'imagination de la malade hiſtérique.

Il ne nous appartient pas ſans doute, de critiquer ce qu'a pu dire un médecin en pareille matière ; le ſomnambuliſme magnétique eſt vraiment du domaine des médecins : & ſi pour le bonheur de l'humanité, ces Meſſieurs veulent bien enfin revenir à s'en occuper, ce ſera pour lors à nous de

---

ment déſigner le viſcère qui a ce nom, & j'ai toujours prétendu parler du *plexus ſolaire*. Si quelquefois, ſoit pour éviter les répétitions, ſoit pour parler le langage vulgaire, j'ai dit auſſi l'eſtomac, il étoit facile de reconnoître qu'alors j'indiquois, non pas proprement l'organe du ſixième ſens, mais généralement la région où il réſide.

nous borner à leur communiquer des faits, de soumettre l'examen de ces faits à leurs lumières, & d'attendre en silence l'explication qu'ils pourront nous en donner. Mais en proposant de simples hypothèses, M. Petetin a voulu, sans doute, les livrer à la discussion qui, seule, aidée de l'expérience qui nous manque encore, pourra en faire des vérités. Sans nous refuser donc à ces hypothèses, sans les combattre même, qu'il nous soit permis de les examiner un moment. J'aime à m'occuper de cet ouvrage, par une suite du plaisir que j'ai éprouvé en le lisant. Loin de vouloir en faire la critique, je desirerois seulement de pouvoir fournir à l'auteur quelques observations utiles; & puisque j'ai pensé autrement que lui sur la nature du fluide que tous deux nous appelons l'*agent* dans le somnambulisme, je dois chercher à m'instruire en discutant son opinion. Sept. 23.

J'ai rendu compte autrefois des expériences que j'avois faites avec la D.lle N., pour m'assurer des effets de l'électricité sur un malade en crise; je viens de rapporter celles que j'ai faites depuis, & dans le même objet, avec Madame B. : & sans dissimuler aucune des raisons qui auroient pu me faire soupçonner que le fluide électrique & le fluide magnétique animal, ne sont qu'un seul &

même fluide, j'ai exposé les motifs qui
Sept. 23. m'avoient déterminé à croire que ces deux fluides, ayant le même principe (le feu élémentaire), ont cependant des modifications tout opposées. M. Petetin pense le contraire ; c'est au temps & à l'expérience à nous éclairer sur ce point. Je n'ai eu garde au reste, de vouloir décider. J'ai avancé mon opinion, & en la motivant, j'ai toujours prétendu la soumettre au jugement de ceux qui auront par-devers eux plus de faits ou des connoissances plus étendues que les miennes (1).

Je ne serois point éloigné de croire que le fluide électrique abreuve nos nerfs, & qu'il existe en eux comme cause réagissante. Peut-être même est-il ce que ma malade, dans la séance du dix-sept, appeloit l'*humeur des nerfs ;* & en effet, je conçois que si le feu principe, en agissant sur ces nerfs, n'y

(1) Au surplus, cette manière d'envisager le magnétisme, comme étant une branche de l'électricité, qu'elle soit juste ou non, ne laissera pas néanmoins d'avoir son bien, en ce qu'elle pourra servir de prétexte aux savans qui rougiroient de donner dans des opinions nouvelles, & qu'ils n'avoient point encore adoptées. Ces savans magnétiseront en disant qu'ils électrisent ; qu'importe ! s'ils sont bien intentionnés, ils feront du bien tout comme s'ils avoient magnétisé sans électriser.

éprouvoit aucune réaction, il y circuleroit comme il fait le long d'un conducteur d'acier; & je sens qu'il ne peut encore devenir pour eux, le principe du mouvement & de la vie, si son action continuelle ne rencontre en eux une réaction proportionnée. Ce feu combiné, animalisé dans nous & devenu fluide électrique, pourroit bien être ce qui opère cette réaction, & cela précisément par l'opposition que j'ai cru reconnoître entre ce fluide & le feu principe. D'après cette supposition, ce seroit dans le juste rapport du fluide agissant avec le fluide réagissant, qu'on trouveroit l'état de santé; & la surabondance du second ou le défaut du premier expliqueroient l'état de maladie, des douleurs, d'accablement, par le défaut du mouvement nécessaire au jeu de la machine &c. &c. &c. Au surplus, tout ceci n'est que conjectures; mais on doit prendre garde que je répons à des hypothèses. Je serois bien mieux fondé à observer à M. Petetin, que le fluide électrique étant un feu composé, semblable à plusieurs autres fluides connus; c'est donc à tort, que dans son mémoire, il lui donne quelquefois, par synonime, le nom de *feu principe*. Cette dénomination ne peut appartenir a aucun des fluides composés.

Sept. 23.

Sept. 23. Il paroît croire encore que le ſomnambuliſme qu'il appelle hiſtérique, eſt propre excluſivement à l'affection hiſtérique eſſentielle ; & il eſt aiſé de voir, par l'hommage qu'il en rend au beau ſexe (page 50), & par l'eſprit qui règne dans tout le cours de ſon mémoire, qu'il penſe en effet que les femmes hiſtériques peuvent ſeules devenir ſomnambules. Cependant *les Victor*, *les Violet de Buzancy;* le ſoldat d'artillerie que j'ai rendu ſomnambule l'été dernier, au bout de ſept minutes de magnétiſme, & pour la première fois qu'il étoit magnétiſé ; le ſoldat épileptique de M. de l'A. que j'ai déjà cité ; & tant d'autres encore, hommes ou femmes, n'étoient pas hiſtériques ni même hypocondriaques. Il faut croire que M. Petetin, animé par ſes premiers ſuccès, *voudra* avoir d'autres ſomnambules ; & dès lors il retrouvera le ſomnambuliſme dans preſque tous les genres de maladies. Il reconnoîtra, que de toutes les merveilles que peut produire un fluide, quel que ſoit ſon nom, premier moteur de la machine humaine, *un feu céleſte* (page 51) *qui donne aux nerfs une ſenſibilité exquiſe & aux idées une facilité heureuſe;* que de toutes ces merveilles, dis-je, la plus étonnante ſeroit ſans doute, que ce

fluide

fluide ne pût avoir cette action, que sur une femme hiſtérique. Sept. 23.

M. Petetin ſuppoſe que dans le ſomnambuliſme, tout le travail du fluide ſe fait du cerveau à l'eſtomac & de l'eſtomac au cerveau. Il indique, dans ſa ſeconde hypothèſe, la marche de ce fluide ; & (3.e hypothèſe) il conclut qu'il ne pourra prendre cette direction, ſans ſe détourner des organes des ſens, *dont les nerfs en recevront une ſi foible quantité, qu'ils ne pourront plus remplir leurs fonctions.* A quoi il ajoute (4.e hypothèſe) que les filets de la huitième paire, deſtinés au mouvement de la face, du cou & de la poitrine, conſervant encore aſſez de fluide, le jeu de ces parties ſe ſoutiendra cependant quoiqu'elles ſoient dans un état d'inſenſibilité abſolue. Je ne ſais ſi M. Petetin n'a prétendu parler en cela que de la catalépſie ; mais comme nulle part, dans ſon mémoire, il ne ſépare cet état du ſomnambuliſme, comme il paroît ne faire de l'un & de l'autre qu'un ſeul accident de la même maladie ; comme d'ailleurs on voit que ſa malade, toujours ſomnambule, n'a pourtant pas été toujours privée de mouvement & de ſenſibilité dans les organes de ſes ſens (3.e, 4.e, 5.e & 7.e expériences) ; en un mot, comme il finit par appliquer à nos ſomnambules magnétiques,

tout ce qu'il a dit de ſa ſomnambule hiſté-
Sept. 23. rique, il faut bien croire qu'il a voulu expliquer en même temps & le ſomnambuliſme & la catalépſie.

Or, ne pourroit-on pas lui objecter que la ſuſpenſion des ſens extérieurs n'eſt point abſolue dans le ſomnambule : qu'elle ne peut s'entendre que de leur action propre ; que ces ſens continuent d'agir, comme faiſant partie du ſixième ſens qui les embraſſe tous ; que *les nerfs qui ſe diſtribuent dans les organes de ces ſens*, bien loin de perdre leur jeu & leur ſenſibilité, bien loin d'être privés de ce fluide moteur, en ſont raſſaſſiés au contraire, & qu'ils en acquièrent une ſenſibilité bien plus exquiſe : d'où l'on concluroit, ce me ſemble, ainſi que je l'avois fait dans l'*Eſſai ſur la théorie*, que ce n'eſt point ſeulement du cerveau à l'eſtomac que ſe fait le travail du fluide, mais que c'eſt du cerveau à la maſſe entière des nerfs ; & que c'eſt cette maſſe entière qui, rendue plus ſenſible par la ſurabondance du fluide, devient l'organe du nouveau ſens dont le ſiége eſt à l'eſtomac, ou plutôt au plexus ſolaire. Comment ſans cela, M. Petetin expliqueroit-il donc *cette fineſſe de tact qui peut aiſément remplacer la vue*, & dont il donne des preuves ſi frappantes dans les 5e, 6.e & 7.e expériences ?

Il paroît que jusques à présent M. Petetin n'a vu qu'une somnambule, & cette somnambule entendoit tout le monde, peut-être parce que, sans s'en appercevoir, il le vouloit fortement : mais quand il saura que la plupart des somnambules ne peuvent entendre que leur magnétiseur, quand il se sera assuré que ces malades, sans cesser d'avoir à leur estomac un orifice supérieur, peuvent entendre ou n'entendre pas, d'un moment à l'autre, les personnes qui sont ou ne sont pas en rapport avec eux ; peut-être en admettant, comme nous l'avions fait, la propagation du son par un fluide autre que l'air athmosphérique (1), expliquera-t-il, Sept. 23.

(1) On a pu voir dans la note 6, de l'*Essai sur la théorie*, que pour expliquer la manière dont je concevois que le somnambule peut voir ce qu'il ne peut point entendre, j'avois supposé, comme M. Petetin le fait aujourd'hui, que le son se propage, non par le moyen de l'air, ainsi qu'on l'avoit cru jusqu'à présent, mais par le moyen du fluide universel ; & je crois en effet que l'action de ce fluide est la seule cause de toutes nos sensations. Or, si ce fluide n'est autre chose que le feu élémentaire, comme je l'avois encore supposé, & si ce feu peut exister ou en acte, ou seulement en puissance, ne peut-on pas croire que toutes les fois qu'il sera mis en activité, comme feu, son action, toute naturelle pour lors, sera bien plus forte & plus prompte qu'elle ne le seroit, s'il n'avoit reçu qu'une simple détermination de mouvement, sans que sa qualité essentielle eût été développée ? Et n'est-ce point par cette raison, que la lumière, à dif-

autrement qu'il l'a fait, l'exercice du ſens de
Sept. 23. l'ouïe par l'eſtomac de ces ſomnambules.

Il pourra ſe convaincre encore par ſa propre expérience, qu'un baquet, un arbre, la main du magnétiſeur, qu'elle ſoit plus froide ou plus chaude que celle du malade, qu'elle le touche ou ne le touche pas, qu'elle ſoit électrique ou non, & même ſa volonté ſeule, ſans produire, à la vérité, l'affection hiſtérique dans les malades qui n'en ſont pas ſuſceptibles, produit cependant le ſomnambuliſme que nous avons appelé magnétique, & tous les mêmes phénomènes qu'il a attribués au ſomnambuliſme hiſtérique. De ces faits bien conſtatés, il conclura ſans doute, que s'il *eſt abſurde de ſuppoſer que par des procédés ſemblables* aux

---

tances égales, nous parvient bien plus tôt que le ſon? La lumière eſt un feu continu, actuellement actif dans toute la matière élémentaire de feu qui environne le point lumineux pris comme foyer, au lieu que le ſon n'eſt que l'effet d'un mouvement ſucceſſif imprimé à cette même matière, priſe ſeulement comme fluide élaſtique, & ſans qu'elle ſoit développée comme principe du feu.

Ici l'on ſeroit tenté de revenir ſur le rapport ſingulier que Newton avoit trouvé entre les ſept tons de la muſique & les ſept couleurs primitives, entre l'harmonie des couleurs & celle des ſons; pour en conclure généralement que pour nos ſens, toute harmonie conſiſte uniquement dans les modifications, le mouvement & l'action du fluide univerſel,

nôtres, *on parvînt à charger un individu quelconque* de feu principe ; que ſi *les loix de la phyſique rejettent cette ſuppoſition*, il faut donc que ce feu principe ne ſoit pas le feu électrique. Il ne ſera plus étonné *qu'une femme hiſtérique, expoſée pendant une demi-heure à toute l'action d'une forte machine électrique, prenne des convulſions ;* & il en conclura, je penſe, comme nous l'avions fait en pareilles circonſtances, que le fluide qui procure ainſi des mouvemens convulſifs à la femme qui par la nature de ſa maladie auroit dû, ſelon lui-même, être ſomnambule, que ce fluide, dis-je, eſt différent ou même oppoſé à celui qui opère le ſomnambuliſme. Sept. 23.

Il préſumera encore que les opérations du vrai feu principe, qui ſans doute eſt bien plus actif que ne peut l'être le fluide électrique, ne doivent pas ſe calculer toujours d'après les loix établies pour celui-ci. Il concevra dès lors qu'il eſt poſſible qu'un homme, *dont les mains ne fourniſſent que très-peu de fluide électrique*, qu'un *baquet qui n'en donne point du tout s'il n'eſt iſolé*, qu'un arbre *qui laiſſe évaporer celui qu'il a de trop*, fourniſſent néanmoins autant de feu principe qu'il eſt néceſſaire pour procurer le ſomnambuliſme à un malade qui en eſt ſuſceptible. Il ne ſera pas plus ſurpris de pouvoir *avec ſon*

Sept. 23.

doigt magnétiſer un cèdre, qu'il ne le ſeroit de pouvoir, avec une ſeule étincelle, embraſer toutes les forêts du Liban. Que ſera-ce, quand il aura reconnu que tout ce méchaniſme, qui l'a ſeul occupé juſqu'à préſent, n'eſt rien encore en comparaiſon de tout ce que la *volonté* du magnétiſeur peut ajouter ou même changer dans les effets.

Ce ſera pour lors qu'il rapportera à ce principal agent du magnétiſme, tous ceux qu'il a voulu attribuer à la ſeule imagination du malade. On voit bien tous les jours des malades auxquels une imagination frappée, exaltée ou affoiblie, donne un vrai délire; mais ces malades, plus dignes de pitié que d'admiration, ne nous annoncent pas *qu'ils deviendront ſourds ou aveugles* un tel jour. Ils ne s'occupent pas durant leur délire à chercher les remèdes qui pourront prévenir ces accidens. Ils ne nous *indiquent pas eux-mêmes ces remèdes*, ils ne nous *nomment pas toutes les ſubſtances qu'il faut employer;* & bien loin *d'être en état d'en juger mieux que ne pourroit faire le meilleur médecin*, c'eſt alors au contraire qu'ils ont le plus beſoin de ſon ſecours. *Voir à travers les corps opaques, ſentir, goûter par l'eſtomac, poſſéder la fineſſe du tact au degré qui peut facilement remplacer la vue;* faire ſur l'état de la maladie, & ſur les diffé-

rentes révolutions qui pourront y arriver, *des prédictions qui s'accompliront à la lettre* &c. tout cela peut-il être l'ouvrage d'une imagination frappée? Tous ces phénomènes ſi merveilleux, que nous voyons ſe répéter à chaque inſtant & toujours de la même manière chez preſque tous nos malades, peuvent-ils être produits par la ſeule imagination, priſe du moins ſuivant l'acception communément reçue? Sept. 23.

Et ſuppoſons pour un moment que l'imagination frappée dans un malade hiſtérique ou autre, mettant en activité un fluide quelconque électrique ou magnétique, puiſſe faire tomber ce malade dans un état auſſi précieux que l'eſt le ſomnambuliſme hiſtérique ou magnétique; dans un état où ce malade eſt en quelque ſorte élevé au-deſſus de l'humanité, où il peut connoître & indiquer avec certitude ſon mal & les remèdes qui lui conviennent, où il peut enfin lire dans ſon état à venir mieux que le meilleur médecin ne pourroit jamais lire dans ſon état préſent: que d'actions de graces ne devons-nous pas à l'homme immortel qui nous traça la route en nous donnant le magnétiſme, & qui le premier découvrit à nos yeux l'uſage de ces reſſorts ſi ſimples & toujours cachés juſqu'à lui! Que ne devons-

nous pas encore au médecin estimable, qui
Sept. 23. s'aidant de toutes les lumières que son expérience & ses travaux lui ont acquises, cherchera de bonne foi les moyens d'étendre une découverte aussi utile au genre humain; & qui nous conduisant dans cette route nouvelle, nous apprendra à éviter les écueils qui pourroient s'y rencontrer ! qui reconnoissant l'existence d'un *agent dans le magnétisme*, s'occupera moins encore à définir cet agent, qu'à en faire l'application la plus heureuse ! qui mettant de côté les *prophéties des nouvelles Sibilles*, & sachant néanmoins que nos somnambules peuvent devenir d'excellens médecins, nous donnera les moyens de tirer au profit de l'humanité souffrante tous les secours que le vrai somnambulisme peut fournir !

Le premier octobre j'eus une nouvelle
Octobre 1.er occasion de me convaincre que la volonté, l'attention & l'intention du magnétiseur, ont la plus grande influence dans les effets du magnétisme. J'étois extrêmement accablé & fort assoupi ce jour-là, lorsque je commençai à magnétiser Madame B ; je la mis en crise cependant avec autant de facilité que de coutume. Mais n'ayant aucunes questions à lui faire, le sommeil me gagna insensible-

nent : je voulus d'abord m'en défendre, Octobre 1.er
'autant plus que je remarquai que ma ma-
ade devenoit ſucceſſivement plus agitée ;
mais j'eus beau faire & je m'endormis enfin,
orſqu'elle n'avoit encore eu qu'environ la
moitié de ſa criſe. Peu d'inſtans après, je
me ſentis pouſſé vivement. C'étoit Ma-
ame B. qui, s'étant réveillée en ſurſaut &
ouffrant beaucoup, avoit été fort étonnée
e me trouver dormant, & avoit craint que
e ne me fuſſe trouvé mal.

Je la remis en criſe ſur le champ, & je
ui demandai compte de ce qui s'étoit paſſé
: des cauſes de ſon réveil. *Vous m'aviez quit-
ée*, me répondit-elle, *vous n'étiez plus avec
oi, votre penſée n'étoit plus à moi.* Cela m'a
ait ſouffrir beaucoup. J'ai ſenti que j'allois
ortir de criſe ; j'ai bien voulu continuer à
ormir parce que je ſentois que j'en avois
ncore beſoin, mais je n'en ai pas été la
naîtreſſe, & *je me ſuis réveillée malgré moi.*

Qu'on juge d'après ce fait, ſi l'attention,
a *penſée* du magnétiſeur ſont néceſſaires, &
i ceux qui magnétiſent ſans attention &,
our ainſi dire, ſans volonté, font ainſi
out le bien que réellement ils pourroient
aire (1).

(1) Lorſque je dis que *la penſée* du magnétiſeur, ſa
olonté, eſt néceſſaire pour produire le plus d'effets qu'il eſt

Octobre 1.er Je m'efforçai de réparer le mal que je venois d'occaſioner, & je magnétiſai ma malade le plus fortement qu'il me fut poſſible, juſqu'à ce qu'enfin je l'euſſe rendue

---

poſſible, je ne contredis point ce que j'avois avancé plus haut, & l'on auroit tort d'en conclure que ſi la volonté eſt un agent néceſſaire, elle eſt l'agent unique. Je crois avoir ſuffiſamment démontré que le fluide univerſel peut lui ſeul, & ſans le concours de cette volonté, opérer des effets, & même en certains cas déterminer des criſes. Il m'eſt arrivé plus d'une fois de voir la même Madame B. tomber en criſe, ſans que j'en euſſe la volonté ou ſeulement l'idée. Un jour, entr'autres, pendant que je magnétiſois ſa fille en ſa préſence, & que toute mon action intérieure étoit dirigée ſur cet enfant, elle s'endormit au moment où je m'y attendois le moins; & lorſque je lui en demandai la raiſon. — Votre fluide a agi ſur moi, me répondit-elle, parce que la nature en moi demandoit une criſe en ce moment. Si j'euſſe été autrement diſpoſée, vous ne m'auriez point endormie ainſi ſans le *vouloir*.... Ne me quittez plus à préſent, parce que votre *penſée* m'eſt néceſſaire pour me *ſoutenir*, & pour rendre ma criſe meilleure.... Vous pourrez une autrefois prévenir cet accident, en voulant fortement que je ne ſois point ſuſceptible de l'action du fluide qué vous donnez à ma fille. A ces mots, j'abandonnai la fille pour ne m'occuper que de la mère; & la fille ſe réveilla ſur le champ.

On voit qu'en cette occaſion, j'avois d'abord produit ſur Madame B. l'effet qu'auroit pu produire un réſervoir magnétique. La nature & la diſpoſition actuelle de la malade avoient déterminé la criſe : mais enſuite ma volonté lui étoit devenue néceſſaire pour diriger, pour ſeconder & ſoutenir le travail de la nature.

arfaitement calme. Pour lors elle me ma- Octobre 1.er
nétiſa à ſon tour ; mais elle parut avoir
eaucoup de regret de ne pouvoir produire
ur mes yeux autant d'effet qu'elle faiſoit par
e paſſé. Je ne vous fais plus autant de bien
préſent, me dit-elle, parce que je com-
mence à avoir moins de fluide. C'eſt la ſai-
on qui en eſt cauſe. Le fluide que nous
eſpirons devient tous les jours plus épais
moins bon ; il n'eſt plus auſſi pur ni auſſi
rillant qu'il l'étoit en été, parce qu'il n'eſt
lus autant *corrigé* par celui du ſoleil.

Pendant les criſes moins imparfaites que Octobre 21.
Madame B. avoit eues dans le temps de ſon
poque d'octobre, elle m'avoit indiqué dans
e plus grand détail, tout ce qu'elle devoit
aire en mon abſence pour ſe donner des
riſes, ſeule ; & elle avoit fixé en même
emps les jours & les époques auxquelles
elle prévoyoit d'avance qu'elle en auroit be-
oin. Je ne crois point devoir faire mention
ci de tout ce qu'elle me dit à ce ſujet,
l'autant que les moyens que ſon inſtinct
ui ſuggéra pour elle-même, quoiqu'ils lui
aient parfaitement réuſſi, pourroient ne pas
convenir également, peut-être même être
nuiſibles à tout autre malade ; & c'eſt pour
cela qu'il y auroit autant d'imprudence que
d'indiſcrétion à les publier.

Octobre 21. Quelque confiance que j'euſſe dans les preſſenſations de Madame B., je ne voulus point cependant m'éloigner d'elle, ſans avoir fait auparavant l'épreuve de ces moyens; & pour cela, après lui avoir donné par écrit une note de tout ce qu'elle auroit à faire pour ſe mettre ſeule en criſe, je la priai d'en faire l'eſſai le vingt-un après midi. Cet eſſai réuſſit parfaitement, & ſeule ce jour-là, renfermée dans ſon appartement, elle eut une criſe qui dura trois quarts d'heure, & qui fut aſſez bonne pour qu'elle pût voir ſon état & écrire ce qu'elle voyoit. C'étoit tout ce que j'avois demandé : mais elle ne me diſſimula point dans la criſe que je lui donnai le lendemain, que cette manière de s'endormir ſeule avoit été très-fatigante pour elle; que pour ſe mettre en état d'y voir aſſez pour écrire, elle avoit été forcée de charger très-fortement ſa tête, ce qui avoit extrêmement irrité ſes nerfs, & qu'à ſon réveil elle avoit eu la tête bien plus peſante & plus embarraſſée qu'elle ne l'avoit ordinairement.

Je ne doute point que tout autre ſomnambule, pour peu qu'il ait le genre nerveux irritable, ne puiſſe comme Madame B. ſe donner lui ſeul des criſes; & ſi ce ſomnambule a été bien dirigé, il ne pourra manquer d'indiquer pour cela à ſon magnétiſeur

les moyens qui lui ſeront le plus convenables. On ſent aſſez combien cette reſſource pourroit devenir utile en bien des circonſtances ; & il eſt vraiment à deſirer que les magnétiſeurs cherchent à en tirer le meilleur parti poſſible, en répétant de leur côté, l'expérience dont je leur rends compte. Mais je dois les prévenir auſſi qu'ils ne ſauroient apporter en cela trop de prudence & de modération. Ce ſont de ces moyens dont il eſt très-bon de pouvoir uſer quelquefois & dans les cas d'une extrême néceſſité ; mais dont l'abus pourroit être de la plus grande conſéquence. J'ai eu lieu de m'en convaincre depuis mon retour auprès de Madame B., & dans les criſes que je lui ai données à deſſein, elle ne m'a point caché que ce genre de magnétiſme, ſans la rendre décidément malade, avoit pris conſidérablement ſur ſes nerfs ; non pas tant pour les criſes qu'elle s'étoit ainſi données ſeules, & qui lui étoient néceſſaires, que pour la fatigue qu'elle avoit éprouvée durant ces criſes, à lire quelques queſtions qui lui étoient faites par écrit, & à écrire elle-même ſes réponſes. Elle m'a aſſuré que ce genre de travail, ayant détourné ſon inſtinct de celui que la nature auroit demandé, avoit fort affoibli ſes nerfs. Et ils l'étoient en effet, tellement que j'ai été obligé

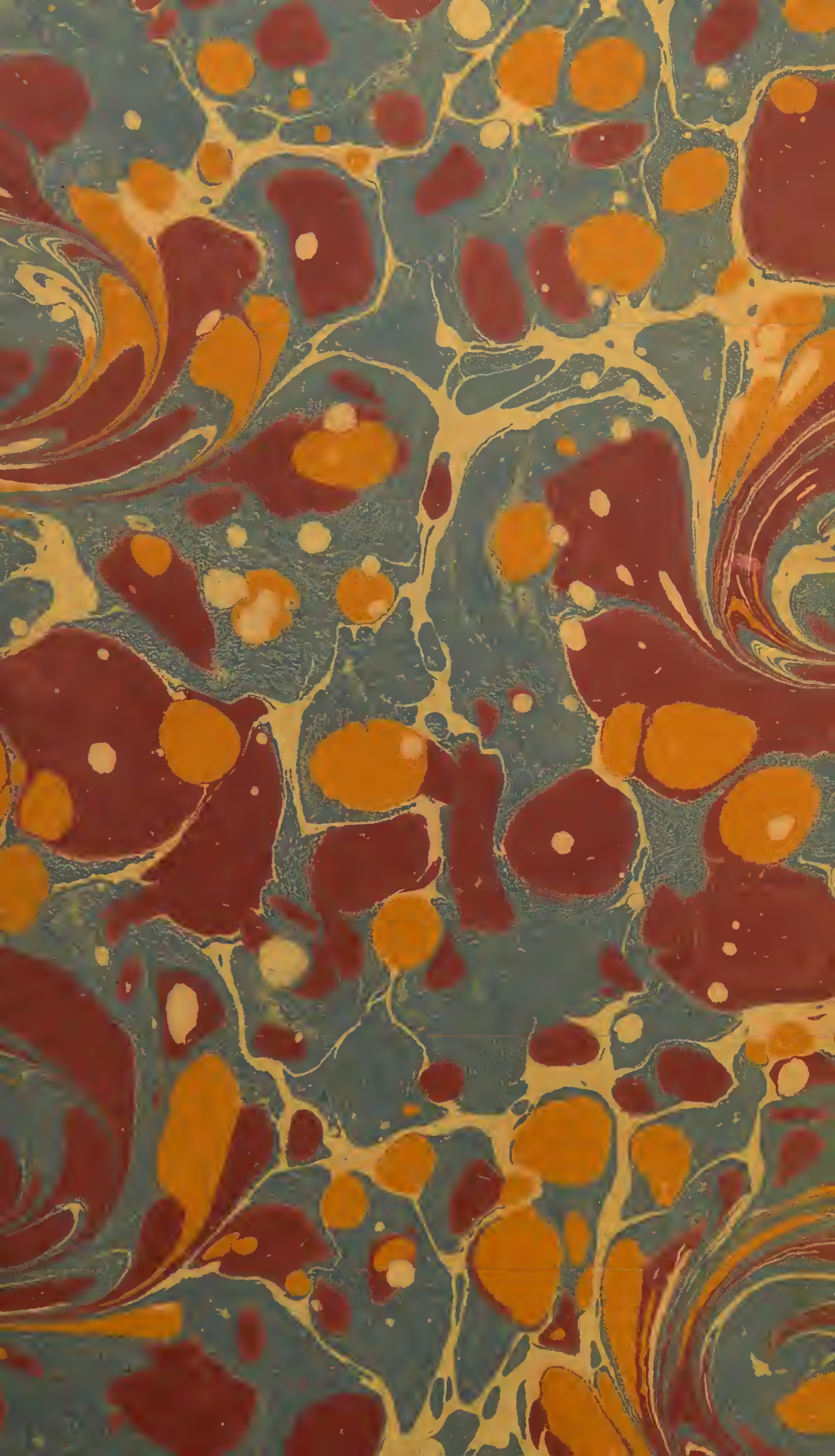
Octobre 21.

de la magnétiſer de nouveau pendant près
Octobre 21. d'un mois pour achever de les rétablir.

Que les magnétiſeurs qui ſeront tentés de répéter cette expérience ſoient donc extrêmement circonſpects, qu'ils ne le faſſent que dans les cas d'une néceſſité abſolue, & que ſur-tout ils évitent avec le plus grand ſoin que leurs malades, dans ces ſortes de criſes, ſoient jamais occupés d'aucun objet hors d'eux. Si le ſomnambuliſme prolongé mal à propos & ſans néceſſité, ſi les queſtions étrangères & trop ſouvent répétées, peuvent à la longue déſorganiſer le malade, comme je le penſe & comme je crois l'avoir démontré, combien plus n'aura-t-il pas à ſouffrir de ces eſpèces de criſes factices, dans leſquelles la préſence de ſon magnétiſeur ne le ſoutiendra plus, & ſur-tout ſi l'on a l'imprudence de forcer dans ces momens-là ſon inſtinct à s'occuper de ce qui ne lui eſt pas propre uniquement? Je le répète: ce moyen ſagement employé peut être en certains cas de la plus grande utilité; mais en invitant les magnétiſeurs à le perfectionner, on ne ſauroit trop les exhorter, à ne jamais en abuſer.

Je termine ce Journal en répétant ce que j'avois dit dans le début. Les faits qu'il contient ſont rapportés avec l'exactitude la plus

ſcrupuleuſe. Ces faits & les obſervations que j'en ai déduites directement ſur la pratique du magnétiſme pourront être de quelque utilité aux magnétiſeurs. Tels étoient du moins mon eſpoir & mes motifs, lorſque je me ſuis déterminé à les publier. Si quelques-unes de ces obſervations contrediſent les opinions de pluſieurs magnétiſeurs que j'eſtime infiniment, je le répète, mon objet, en les propoſant, n'a nullement été de faire une critique ; & ce n'eſt point à cela que nous devons perdre un temps précieux pour notre inſtruction. J'ai dû dire ce que je penſois ; & je l'ai dit, non point en homme qui prétend décider, mais en homme qui doute & qui cherche à s'inſtruire. Quant aux réflexions, aux ſpéculations purement théoriques, je les ai propoſées ſans aucune prétention, & je les ſoumets encore plus volontiers au jugement de nos maîtres. Quel que ſoit ce jugement, il nous éclairera ſans doute, & mon objet ſera également rempli. Puiſſent-ils, ſoit en approuvant mes idées, ſoit en les rejetant, nous faire part enfin des lumières qui nous manquent, & dont ils ne ſauroient être avares plus longtemps, ſans perdre en quelque ſorte une partie des droits qu'ils ont ſi juſtement acquis à l'admiration de leur ſiècle & à la reconnoiſſance de la poſtérité !

Octobre 21.

FIN.